BnF Gallica

Trois Prétendants

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bosquet, Émile (1815-1904). Trois Prétendants. 1874.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ÉMILE BOSQUET

LES TROIS PRÉTENDANTS

GRAVURE SUR ACIER

PARIS
LIBRAIRIE SARTORIUS
27, RUE DE SEINE, 27

1874

LES TROIS PRÉTENDANTS

Y 2

18878

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

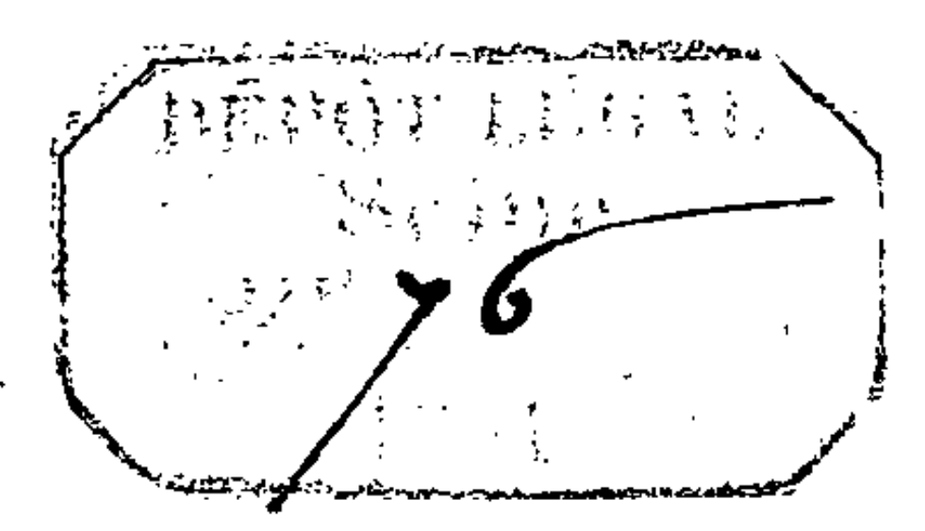
LA NORMANDIE ROMANESQUE ET MERVEILLEUSE.	1 vol.
LOUISE MEUNIER.	1 vol.
UNE PASSION EN PROVINCE..	
UNE FEMME BIEN ÉLEVÉE	1 vol.
LE ROMAN DES OUVRIÈRES	1 vol.

TROIS PRÉTENDANTS

Libre SARTORIUS, rue de Seine, 27, Paris

ÉMILE BOSQUET

LES TROIS PRÉTENDANTS



PARIS

LIBRAIRIE SARTORIUS

27, RUE DE SEINE, 27

1874

Tous droits réservés

A MONSIEUR JULES LEVALLOIS

Vous qui m'avez toujours éclairé de vos conseils, soutenu de vos encouragements ; vous qui avez été pour moi à la fois un guide et un ami, permettez que votre nom serve de patronage à ce livre, dont il sera la meilleure recommandation.

ÉMILE BOSQUET

TROIS PRÉTENDANTS

Ma chère Blanche,

« J'espère que cette lettre vous paraîtra toute différente de celles que je vous ai écrites jusqu'à résent. Elle aura une physionomie plus expressive que les autres, un accent plus intime, une tournure plus libre et, malgré cela, un certain air de gravité. C'est que ma correspondance est sortie de tutelle. Personne ne lira ma lettre, personne ne l'ouvrira : elle est tout à moi et tout à vous.

Ne croyez pas, au moins, que je fraude la surveillance de mon oncle, ni surtout celle de ma mère. Non, c'est cette mère chérie elle-même qui m'a autorisée à me confier à vous sans ré-

serve. Elle a pensé que les circonstances étaient assez importantes pour justifier cette licence, en dépit de toutes les préventions de mon oncle contre la correspondance secrète des jeunes filles. Et puis, nous sommes cousines, et, quand il s'agit de mariage, les parents doivent être informés. Mais nous ne nous sommes vues qu'une fois, dans un voyage de trois jours que j'ai fait à Paris : qu'importe ! Vous consentirez, n'est-ce pas, à recueillir les pensées de votre amie inconnue ? pensées bizarres, outrées, fantasques peut-être, comme le sont les imaginations des solitaires. J'ai déjà remarqué que vous avez de toutes choses une perception plus nette et plus réelle que la mienne. Je ne me connais pas moi-même : mon esprit est enveloppé par les nuageuses méditations de la province. Vraiment une provinciale est à une parisienne, ce qu'une étrangère est à une Française.

Je vous ai dit qu'il s'agit de mariage : on va me présenter ce soir mon futur mari. Cette longue journée d'attente touche à sa fin ; le dîner est achevé. Mon oncle, ma mère, mon grand-père sont assis gravement dans le salon, les uns en face des autres. Mon oncle est satisfait, mais digne ; ma mère est plus inquiète que joyeuse ; mon grand père sommeille, croyant réfléchir. Je les devine sans les voir. Je leur ai

échappé pour me recueillir et donner un tour à mes cheveux. On m'appellera quand *ils* arriveront. *Ils*, c'est mon futur mari, M. Paul Dulandier, son père, sa mère, M. Garnier, qui fait mon mariage. Quatre personnes au moins pour la présentation ! C'est trop ! Il me semble que l'hymen ne devrait pas avoir si nombreuse compagnie. Et si l'une de ces personnes allait me déplaire, l'impression ne rejaillirait-elle pas sur les autres ?

Je m'en veux : pourquoi ? Vous ne le devineriez pas? Un peu d'anxiété est permise dans ma situation ; mais doit-elle aller jusqu'à cette crainte resserrante qui m'a tenue oppressée tout le jour ? Et sans motif aucun ! tout est parfait dans cette union, projetée par ma famille.

Il paraît que l'extérieur de M. Paul est agréable, et même quelque chose de plus. Son bon caractère, ses qualités morales, sa serviabilité peut-être lui ont acquis dans le pays une estime qui va jusqu'à l'enthousiasme. L'étude de notaire que lui cède son père à L..., chef-lieu de canton, entre Caen et Falaise, est évaluée cent mille francs. Il est fils unique. Ses parents vont habiter une charmante propriété qu'ils viennent d'acheter à quelques kilomètres de L.... Leur fortune particulière est estimée à plus de vingt mille francs de rente en biens fonds. Je sais tout cela par cœur, tant on me l'a dit et redit, et cepen-

dant, quand je fais chatoyer à vos yeux tous ces beaux chiffres si luisants, c'est encore moi, plutôt que vous, que je cherche à éblouir.

Faut-il continuer cet inventaire? Ma mère, par suite de certaines circonstances dont vous avez peut-être entendu parler, ne possède qu'une rente de douze cents francs. Cette rente, ma chère maman veut l'aliéner pour subvenir aux frais de mon trousseau. Elle ne peut supporter cette idée que sa fille se marie sans recevoir un cadeau de sa main.

Ma grand'mère a laissé en mourant, à mon grand-père, l'usufruit de la part d'héritage qui doit revenir à maman. Mon oncle, au contraire, a été mis tout de suite en possession de la fortune maternelle : quinze mille francs de rente, auxquels il faut ajouter son traitement de président du tribunal civil de Falaise. Eh bien, cette fortune, mon oncle la partage avec moi : il me *constitue* une dot de cent cinquante mille francs. C'est une générosité énorme, colossale, eu égard aux prudentes habitudes normandes. Aussi n'est-il point de maison dans Falaise où l'on n'en parle, et quand on voit trois personnes causant ensemble, on peut être certain que c'est de cela qu'il est question.

Ma reconnaissance pour mon oncle est extrême, pour son intention surtout; car, quelque effort que j'y fasse, ces chiffres ne disent rien

à mon cœur. Vous voyez, cependant, que je vous établis les bases du contrat aussi bien que si j'étais un comptable ou un homme de loi. C'est l'air qu'on respire ici qui le veut. L'arithmétique et le Code nous sont des sciences si familières qu'elles guident ma plume sans que je m'en mêle.

La partie la moins séduisante du tableau, n'est ce pas? c'est de séjourner dans un petit chef-lieu de canton. Dans cette vie étroite et mesquine, il est bien difficile d'adopter une simplicité d'habitudes qui ne frise point la parcimonie et qui vous sauve cependant du ridicule d'un vain étalage d'opulence.

L'ennui aussi doit vous atteindre. Il est vrai que l'on a des relations de voisinage avec les châtelaines des environs et que je porterai partout, pour me concilier une bienveillance universelle, le titre de notairesse et cette longue traîne de respectabilité que forment après nous cinquante ou soixante mille francs de rente en espérances.

Vous me direz qu'avec ces *espérances* nous pourrions adopter un autre genre de vie, mais dans notre province tous les jeunes gens, sans exception, sont soumis au travail, comme ailleurs on l'est au service militaire; et j'avoue que je partage assez les préjugés de mes compatriotes pour redouter l'oisiveté d'un mari.

Nous pourrions au moins nous transporter

dans un autre lieu. Mais on trouverait que nous nous diminuons à plaisir. Il faut que les hommes restent, comme les arbres, plantés sur le terrain où ils sont nés pour qu'on puisse juger du développement de leur croissance. D'ailleurs, mon futur beau-père est très-fier de voir son fils poursuivre son œuvre : on ne saurait songer à lui ôter cette joie.

Mais rien dans l'avenir qui se prépare n'étant effrayant, pourquoi ces inquiétudes, ces regrets? Ah! chère Blanche, c'est que ce choix, si heureux qu'il soit, ce n'est pas moi qui l'ai fait, on me l'impose ! Je crois bien que j'ai la liberté du consentement, mais pas celle du refus.

Quel motif, après tout, pour refuser? Je n'ai pas l'ombre d'un souvenir qui puisse nuire au présent : mes songes mêmes étaient si vagues que je ne saurais les définir. Et cependant il me semble qu'une divinité bienfaisante se retire de moi. Est-ce ma jeunesse qui s'enfuit déjà en secouant sa robe pleine de fleurs? sont-ce les aveugles illusions, présent de Prométhée aux mortels, qui m'abandonnent et que ne remplacent pas, quoi qu'on en dise, les espérances des millionnaires? C'est absurde, mes yeux se remplissent de larmes... O réalité! si tu avais un autel, j'irais invoquer ton secours.

On sonne... ils arrivent... on monte l'escalier, on vient me demander? Oui ! je ferme ma lettre.

Excusez, chère Blanche, mon brusque adieu. Il me semble que si la réalité emprunte votre voix, elle me persuadera. »

Mille tendresses.

Votre cousine dévouée,

CLARA CASTEL.

« Vous m'encouragez à vous écrire, chère Blanche, vous êtes aussi généreuse qu'aimable.

Vous me dites que tous les mots de ma lettre précédente ont été pour vous la traduction fidèle de cette pensée : je suis riche, pourquoi ne suis-je pas heureuse? A Paris, vous trouvez qu'il y aurait une variante ; une jeune fille dirait : j'ai du luxe, pourquoi ne suis-je pas heureuse?

Votre distinction est juste : à Paris, on aime, je crois, la fortune pour son emploi éblouissant et fastueux ; c'est la coquetterie et la vanité qui en tirent parti. En province, on l'aime pour la sécurité et l'importance qu'elle donne, pour la quantité des probabilités qu'elle crée, et qui dorment, comme le grain semé, enfouies dans la terre, jusqu'au jour où elles lèveront au soleil, pour s'épanouir en fleurs et en fruits, ou qui sommeillent au fond d'un coffre-fort, en attendant qu'elles deviennent la monnaie courante de la vie.

Mais vous comprenez que, luxe ou richesse,

la fortune ne suffit pas aux vœux d'une jeune fille. Nous voilà d'accord sur un point important. Ah! si vous pouviez m'expliquer maintenant pourquoi tout ce qui satisfait la raison ne séduit pas également l'imagination et le cœur!

Que peut-on concevoir en dehors de la raison? rien que des chimères, n'est-ce pas? Et l'on s'y attache sans les connaître! Et l'instinct marche vers elles aveuglément, et l'âme les embrasse avec ardeur, comme si elles étaient le souverain bien. Elles ne sont pas même un songe, et le désespoir nous saisit quand nous pensons qu'elles vont nous échapper. C'est là une folie particulière de mon esprit, n'est-ce pas, chère Blanche, et dont vous me guérirez? Souffrir par ce que l'on connaît, soit! Mais souffrir par ce que l'on ignore, ce serait l'immensité dans la souffrance : quel dieu barbare aurait pu inventer cela!

J'ai été deux jours sans vous écrire, attendant votre réponse : je n'osais pas continuer mes confidences sans avoir reçu une marque de sympathie. Je vous dois maintenant le récit de cette entrevue pour laquelle j'avais suspendu mon entretien avec vous.

Quand je suis entrée au salon, ma préoccupation était si forte que je serais probablement restée immobile et les yeux baissés si la voix de mon oncle, qui me présentait, ne m'eût tirée de

ma léthargie. Mais j'ai dû leur produire un singulier effet : je sentais, en les regardant, qu'il y avait un rêve entre eux et moi.

Ils me semblaient étranges aussi avec leurs attitudes roides, leur tenue importante, leurs visages contraints où pointait un sourire de commande. Tout le monde était gêné, excepté ma chère maman ; elle seule était naturelle. Puis quelques froides paroles dans un silence stupéfiant. Je me disais que je venais de pénétrer dans le cercle de l'ennui, et peut-être pour y demeurer toute ma vie.

Je me suis raffermie cependant. J'ai jeté un coup d'œil sur mon futur mari ; mais le premier objet de mon examen attentif a été, le croiriez-vous ? M. et Mme Dulandier. Il me semblait que je verrais en eux ce qu'il serait plus tard. M. Dulandier a l'air très-intelligent ; mais ce n'est pas précisément la franchise qu'on lit dans ses grands yeux bruns, qui brillent sous de profondes arcades sourcillères et qui vous lancent des regards pénétrants, mais obliques et trop souvent jetés à la dérobée. Sa bouche est mince, son menton long et recourbé. Toute sa physionomie est empreinte de finesse, de calcul, de mobilité et de dissimulation.

Madame Dulandier a un air de douceur extrême, un peu timide et contraint. Elle m'a paru l'image d'une soumission qui n'est pas exempte

de bonheur, mais qui n'a jamais connu la joie de la liberté. Elle portait un chapeau de forme sage et arriérée, ce qui n'est pas un grand mal en France, où les modes vont plus vite que le cheval fantôme de la ballade. Le châle noir qui l'enveloppait était hermétiquement clos, depuis le menton jusqu'à la ceinture, et attaché sur la poitrine à grand renfort d'épingles. Ce châle m'a effrayée : il était placé là comme une fortification pour arrêter les élans du cœur.

M. Paul Dulandier, mon futur mari, est vraiment d'un extérieur agréable. On voit tout de suite qu'il est d'une nature plus heureuse que son père et que sa mère : il paraît intelligent avec franchise et bon avec liberté. Son teint n'a pas la vive carnation des Normands, et je lui ai su gré de sa pâleur mate. Mais il a les cheveux, les sourcils, les favoris (il ne porte pas de barbe ni de moustache), très-abondants et d'un noir intense. C'est l'indice d'une force qui, en s'alliant à un caractère pacifique, se traduit, si mes premières observations ne me trompent pas, en patiente obstination.

On causait lorsque j'entrai, et la conversation reprit son cours après que mon oncle m'eût fait asseoir entre lui et mon fiancé. Je pense que dans tous les pays du monde, quand on parle seulement *pour amuser le tapis*, la conversation ne se compose guère que de lieux

communs. Mais cette monnaie usée ne doit pas être frappée en province aux mêmes effigies qu'à Paris. Les nôtres vous offriront peut-être un caractère curieux, mêlé de naïf et de grotesque. Vous les considérerez comme les images parlantes d'un monde inconnu. C'est mon excuse pour vous retracer un entretien vulgaire qui s'est cependant stéréotypé dans ma mémoire, sans doute parce que je suis disposée présentement à ne rien prendre à la légère et à découvrir une importance cachée dans les choses en apparence les plus indifférentes.

— Je crois me rappeler, disait mon oncle, que votre maison est fort belle, monsieur le notaire.

— Elle est assez bien, monsieur le président.

— Vous êtes privilégiés, messieurs les officiers publics : j'ai toujours remarqué que, dans les bourgs et même les chefs-lieux de canton, la plus belle maison est celle du notaire.

— Oh! fit modestement M. Dulandier. Mais vous conviendrez aussi, monsieur le président, qu'il nous faut des compensations. Notre profession réclame beaucoup d'assiduité.

— Sans doute, sans doute. Je suis persuadé d'ailleurs que cette compensation est très-agréable à madame Dulandier. Vous ne devez pas sortir souvent, madame, vous vous renfermez dans votre intérieur comme il convient à

une mère de famille et à une femme raisonnable.

Mon oncle, en même temps, me regarda. C'était une leçon anticipant sur l'avenir.

— Ah! monsieur, répondit madame Dulandier, je ne sors guère que trois ou quatre fois par an pour aller voir nos parents; car nous avons beaucoup de famille dans les environs. Encore est-ce mon mari qui m'y force.

— Pouvez-vous faire la lessive commodément chez vous? a dit mon grand-père.

— Oui, monsieur, nous avons une très-belle buanderie.

— Je vous en félicite. J'aurais bien désiré en disposer une dans notre maison. Malheureusement, lorsque j'étais banquier, mes bureaux tenaient trop de place. Ensuite, mon fils ayant été nommé président du tribunal civil de Falaise, est revenu habiter avec nous. Il lui a fallu un appartement...

— Oui, monsieur, a répété mon futur mari, qui n'avait pas encore pris la parole, nous avons une très-belle buanderie, et même quelque chose de plus, c'est-à-dire une très-belle lingerie, au premier étage, auprès de la chambre de ma mère. Une longue table est au milieu. C'est plaisir d'y voir quelquefois cinq ou six repasseuses faisant marcher agilement leurs fers. Tout le long des lambris, il y a de hauts pla-

cards dans lesquels le linge est rangé avec une précision qui fait honneur à la justesse du coup d'œil de ma mère. C'est notre luxe à nous autres, et je suis persuadé qu'une jeune femme ne peut manquer de se complaire à cette partie de son gouvernement intérieur qui lui présente la richesse sous la forme sage et estimable du bien-être domestique. Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

— Bien, m'étais-je dit tout bas, mon futur mari est un bon ménager. Je pense comme vous, monsieur, ai-je répondu, que le blanchissage et le repassage du linge sont une occupation pleine d'agrément, moins toutefois la vapeur du charbon que je n'ai jamais pu supporter.

— On s'y habitue, ma fille, m'a dit sévèrement mon grand-père. Quant à vous, jeune homme, vous avez de bons principes et de nobles sentiments.

Mon oncle, qui trouvait sans doute que, sous cette forme, le compliment était un peu exagéré, s'est cru obligé d'ajouter un commentaire explicatif aux paroles de son père.

— Tout se tient, a-t-il dit, et celui qui, comme vous, monsieur, s'intéresse à ces détails familiers que vous nous décrivez si bien, sera certainement un bon époux et un digne chef de maison.

Faut-il vous l'avouer, ma chère Blanche, je trouvai que M. Paul Dulandier recevait ces félici-

tations avec une joie trop naïve. Il me rappelait le lauréat de collége à la distribution des prix. Et puis, quoique j'aime l'ordre et l'économie autant qu'aucune Normande, je ne puis souffrir qu'on fasse des détails du ménage l'objet de la conversation. Il est des vertus obligatoires, mais tristes, qu'il faut savoir dissimuler, et l'économie domestique est de ce nombre : elle doit agir sans paraître.

M. Paul Dulandier démêla quelque chose de mes pensées dans l'expression de mon visage, car il se pencha vers moi.

— J'entends, me dit-il, que ces occupations ne nuisent pas à d'autres plus intelligentes. Vous êtes musicienne, mademoiselle, n'est-ce pas? et vous aimez beaucoup la lecture?

— Faible musicienne, hélas! faute de bonnes leçons; mais liseuse passionnée.

— Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander ce que vous lisez en ce moment?

— Aucune indiscrétion. Cela fait partie de notre examen réciproque.

— Croyez-vous que je veuille vous faire subir un examen? Je n'ai pas cette prétention.

— J'ai dit réciproque, monsieur, et sans y prétendre même nous le ferons tous deux. Votre curiosité est naturelle : je lis l'histoire de Jeanne Darc, par Henri Martin.

— Cet un bel épisode de l'œuvre d'un histo-

rien, dont la philosophie et les principes politiques ne sont pas sans reproche.

— Ah! nous aurons donc à compter avec des principes politiques? me dit tout bas le méchant démon qui souffle l'esprit de malice aux jeunes filles.

— Vous ne lisez jamais de romans?

— Jamais, monsieur.

— Pas même ceux des Revues littéraires?

— Pas même ceux des Revues littéraires.

— Que vous me faites plaisir! Je n'aurais pas osé vous blâmer d'en avoir lu; mais, vraiment, mon opinion est que la lecture des romans doit être absolument interdite à une jeune fille.

Ai-je eu tort, chère cousine, de me révolter intérieurement contre cet arrêt. Quoi! je n'ai nulle expérience des choses de la vie, ni des personnes, ni des sentiments, et l'on m'interdit même celle que je pourrais tirer des livres! On ne dira pas que pour nous autres femmes l'hymen est dépourvu de bandeau. Choisir un mari, c'est un jeu de casse-cou. Pour ma part, je prévois que je déciderai de ma destinée à l'aveugle, en priant Dieu que la responsabilité de mon erreur, si j'en commets une, ne retombe que sur moi... Je repris:

— Et à une jeune femme, monsieur, interdiriez-vous aussi les romans?

— Ah! mademoiselle, vous me prenez au dépourvu : je n'ai point examiné cette question.

— Et vous avez besoin de l'examiner pour y répondre?

— Non, la confiance que j'aurais en ma femme ne me permettrait pas de contraindre son libre arbitre.

C'était là une belle réponse, n'est-ce pas, chère Blanche? Mais vous supposez qu'elle était dictée par la conscience de M. Paul? Détrompez-vous. Le démon, qui se tenait toujours à son poste, m'avait inspiré je ne sais quelle coquetterie de regard et de sourire, dont je ne me serais pas crue capable un instant auparavant, et c'est là ce qui avait déterminé l'acquiescement de mon fiancé à toutes mes volontés futures. La preuve, c'est qu'il murmura cette invocation significative que je trouvai un peu ridicule : « Eve!... Dalila!... que nous sommes faibles! et heureux de l'être! »

Mon triomphe me devint tout à coup insupportable. Quoi! me dis-je, c'est ainsi qu'il faudra gagner mon maître. L'influence persuasive d'une femme ne réside pas dans son cœur ou dans sa raison; elle est dans une minauderie plus ou moins gracieuse.

Je ne pus cacher entièrement ma pensée.

— Je suis assez fière peut-être, monsieur, lui

dis-je, pour ne pas vouloir de concessions arrachées à la faiblesse.

— Serait-ce une faiblesse, me répondit-il, que de voir par vos yeux, et de penser par votre esprit?

Eh bien, oui, ma chère Blanche, quand il m'a dit ces paroles, j'ai senti mon cœur battre et la rougeur me monter au front. Cette émotion a ranimé un peu mon espoir. Oh! si je pouvais l'aimer! Quel bonheur pour ma mère et mon oncle qui, par des raisons différentes, désirent tous deux cette alliance.

Adieu, chère Blanche, continuez à me faire part franchement de vos réflexions : votre amitié sera l'oracle de ma destinée. »

CLARA CASTEL.

« Vous m'effrayez beaucoup, chère et aimable amie; vous me dites que, sans avoir lu de romans, je suis plus romanesque qu'aucune des jeunes filles de votre connaissance; que, sous des formes timides, je cache une certaine témérité de pensée, et, comme témoignage que vous appréciez la gravité de ma situation, vous me conseillez de confier quelques-unes de ces pensées à ma mère. Hélas! c'est impossible. En lui faisant part de mes incertitudes, j'augmenterais pour elle le malaise d'une position fausse. Ma mère, dans sa jeunesse, a dû avoir quelques idées

semblables aux miennes. Elle s'est mariée par inclination, ce qui lui a mal réussi. Non pas qu'elle ait été malheureuse avec mon père : elle l'a adoré jusqu'au jour de sa mort. Mais ce mariage et ses conséquences l'ont mise en froid avec mon grand-père, ma grand'mère, mon oncle. Les années n'ont point sensiblement amélioré ces rapports. Nous ne sommes pas ici comme en famille ; nous y sommes comme des gens que l'on a recueillis. Il y a de la charité dans l'affection que mon oncle a pour moi, et je crains bien que cette riche dot, dont il me gratifie, ne soit qu'une aumône énorme.

Ma mère, ayant beaucoup souffert du désaccord qui existait entre elle et sa famille, n'a pas voulu qu'il m'atteignît. Dès ma plus tendre enfance, elle m'a abandonnée complétement à la direction de mon oncle ; elle a adopté avec une soumission scrupuleuse tous ses principes et les a appliqués à mon éducation.

Mais qu'est-ce que la pratique sans la foi, et l'éducation sans la nature ? Toujours est-il que je suis tout à fait différente de la personne qu'on aurait souhaitée. Mais on ne le sait pas. Je ne suis pas hypocrite, à Dieu ne plaise ! Je suis discrète par ménagement et surtout par égard pour ma mère.

Il faudra bien pourtant sortir de cette discrétion si, comme je le crois, les choses vont de mal

en pis entre M. Dulandier et moi. Et dire que je n'aurai pas un motif sérieux de rupture à donner! Encore un peu de patience, ma chère Blanche, pour mes longues confidences. Ecoutez le récit de sa seconde visite, et expliquez-moi, si vous le pouvez, ce que je ne sais pas m'expliquer à moi-même.

M. Paul avait été invité à dîner avec nous. Sa mère et son père, quoique compris dans l'invitation, ne l'avaient point accompagné. J'en étais bien aise, je l'avoue, car M. Dulandier m'inspire un éloignement bizarre; je le prends pour un commentaire vivant du Code, à l'usage des gens d'un esprit tortueux.

Après le dîner, toute la société s'est transportée dans le jardin. Que ce mot ne vous inspire pas des images trop récréatives; car, pour moi, j'admire la bonne constitution des membres de ma famille qui n'ont pas gagné le spleen à se promener dans ce lieu de délices.

Ce jardin ne fait pas partie de notre maison, qui n'a qu'une cour intérieure; il est situé du côté opposé de la rue. C'est un grand carré long, rempli de légumes et de fleurs, et bordé d'un côté par une allée en charmilles sous laquelle on trouve des bancs et une table rustiques, et, de l'autre, par une étroite avenue, formée de tilleuls étêtés, que termine un berceau de clématite et de chèvre-feuilles.

Vous connaissez peut-être ces jardins-là, qu'on appelle en province jardins d'agrément, sans doute parce qu'ils sont simplement d'utilité, et qui offrent à la méditation solitaire des pot-au-feu en expectative, des salades et des plats d'épinards en espérance.

Il nous fut permis, à M. Paul et à moi, de nous promener, en tête-à-tête, sous l'allée de tilleuls, et même de nous asseoir sous le berceau de clématite, tandis que mon grand-père, ma mère, mon oncle étaient réunis sous les charmilles qui, s'ouvrant sur le jardin par de grandes arcades de verdure, permettaient à la surveillance de s'exercer ou du moins d'en avoir l'air, ce qui suffisait pour sauver les convenances.

Mais, me promener seule à seul avec un jeune homme, même sous les regards de ma famille, c'était quelque chose de si nouveau pour moi, et qui rompait si singulièrement la monotonie de nos après-dînées du dimanche, que mon imagination reprenait ses allures téméraires et recommençait à franchir d'un élan l'incalculable distance qui sépare le possible du vrai.

On a beau dire, les paroles ont une couleur, et pour qu'on ne vît pas celle des nôtres, nous nous réfugiâmes sous le berceau de clématite. Nous étions assis l'un en face de l'autre, séparés seulement par une petite table sur laquelle M. Paul Dulandier s'appuyait pour se pencher vers moi. La soirée était encourageante pour les

confidences de deux fiancés : l'air était léger et fin, sans être froid ni humide; le ciel, sans nuages, était d'un bleu pâle et délicat, et l'on sentait, à un doux abaissement du jour, que le soleil, quelque part à l'horizon, penchait vers son déclin. Ce n'était plus l'éclat chaud de midi ; mais ce n'était pas encore la mélancolie voilée du soir.

— Que nous serons heureux, dans les beaux jours, comme celui-ci, quand nous serons mariés! me disait M. Paul. Nous ne resterons pas confinés dans notre jardin ; nous irons, le dimanche, visiter nos parents de la campagne, tantôt les uns, tantôt les autres. Vous verrez, mademoiselle Clara, comme nous serons bien reçus! Quels braves gens! Ils ne manqueront pas de mettre à contribution pour nous leur basse-cour, leur verger et leur laiterie, sans parler de l'excellent cidre du crû. Mais vous n'en buvez pas, peut-être ? N'importe! leur hospitalité est si franche, que je suis certain qu'ils vous gagneront le cœur.

— Vous vous plaisez beaucoup chez eux ?

— Certainement; quand j'y vais seulement pour la journée du dimanche, il m'arrive quelquefois d'y rester même le lundi, quoique je me reproche de donner ainsi à mon père un surcroît de besogne. Mais il aime aussi nos parents et m'encourage par sa tolérance.

Il faut compter, de plus, l'agrément du trajet; nos routes, en général, sont très-belles, très-

bien ferrées. Notre jument est excellente, et avec notre léger cabriolet, on peut faire sans difficulté quatre lieues à l'heure. J'aime surtout ces promenades le matin, lorsqu'il y a encore, suivant les saisons, de la rosée ou du givre sur les prairies. On ne souffre pas de la chaleur; l'air caresse les flancs du cheval et lui maintient la peau fraîche, ce qui plaît toujours à celui qui conduit, car il n'y a rien de plus pénible que de presser l'allure d'une pauvre bête tout en sueur.

— Vous êtes sensible et enthousiaste.

— Pourquoi me dites-vous cela ton surpris et presque railleur? Navez-vous pas vous-même de l'enthousiasme et de la sensibilité?

— Oui, sans doute, mais...

— Eh bien?...

— Il me semble que je ne trouve pas à appliquer ces facultés de l'imagination et du cœur aussi facilement que vous le faites. Ainsi, je ne pourrais prendre la lessive avec sentimentalité.

— Toutes vos paroles sont ironiques. Auriez-vous de l'ambition? c'est elle qui nous rend d'ordinaire insensibles aux plaisirs simples et doux.

— De l'ambition, moi! je n'imagine même pas ce que c'est.

— L'amour du luxe, de la parure?

— Très-médiocrement.

— Je le crois, car vous êtes toujours simplement habillée, quoique avec beaucoup de goût,

et je n'entends pas que vous perdiez rien de votre élégance. Je suis persuadé que vous n'aurez jamais que les fantaisies d'une femme raisonnable, et je m'enpresserai de les satisfaire.

— N'ayez pas une trop haute opinion de moi, et surtout ne vous montrez pas vous-même trop parfait : je m'effrayerais de mon infériorité.

— Ce n'est pas cela : vous déguisez votre pensée. Soyez vraie ! aucune de mes paroles n'a le secret de vous plaire ni de vous persuader. Hélas ! que désirez-vous ?

—Le sais-je ? Vous qui êtes homme et qui avez plus d'expérience que moi, dites-moi ce qu'il y a dans la vie ?

— Mais il y a le ménage, les enfants ! Ne les aimeriez-vous pas ?

— Si je les aimerais ! Je sens que cet amour remplirait mon cœur. L'esprit, n'est-ce pas, est toujours satisfait quand le cœur est rempli ?

— Oui, toujours. Ceci est un mot digne de votre âme.

Il paraissait heureux, et, tout en le regardant, je pensais : Mais que dirai-je à mes enfants quand ils m'interrogeront à leur tour sur l'avenir, sur la vie ? Leur répondrai-je : La vie, c'est d'élever des enfants que l'on aime et qui en élèvent et en aiment d'autres ensuite. A quoi bon ? me diront-ils peut-être, si tout se borne là, si chacun se dévoue pour celui qui le suit, sans que le mo-

ment du bonheur arrive jamais pour personne ?

Je ne voulus pas exprimer cette objection tout haut, et je repris seulement :

— Ainsi, il n'y a pas autre chose dans la vie ? L'art, cependant, la musique, la poésie ? Il me semble que si j'entendais quelquefois de grands artistes, de grands musiciens jouer les chefs-d'œuvre de Mozart et de Beethoven, oui, il me semble que je serais heureuse. Moi qui en ai toujours été réduite à mon pauvre petit piano, avec l'organiste de Saint-Gervais pour professeur !

— Après notre mariage, nous ferons un voyage à Paris. Je vous conduirai aux concerts, à l'Opéra, aux théâtres.

—Ah ! tant mieux. Avez-vous fait votre droit à Paris ?

— Non, je l'ai fait à Caen.

— Ainsi, vous n'êtes jamais allé à Paris ?

— J'y suis allé deux fois et j'ai passé plusieurs soirées au spectacle. J'ai vu aussi une exposition de peinture.

— Et vous n'en dites rien ! Pourquoi ne me parlez-vous pas de toutes ces choses, au lieu de me parler de votre cheval ?

— Parce que *notre* cheval nous touche de plus près ; il fera partie de notre vie de tous les jours... au lieu que Paris... les théâtres...

— C'est vrai.

— Mais je suis heureux que vous sachiez la musique, que vous continuerez d'étudier.

— Je m'ennuie de n'être, à mon sentiment même, qu'une ignorante.

— Vous ne vous trouverez pas une ignorante quand votre auditoire vous applaudira. Cet auditoire, ce sera moi.

— Ah! vous suffirez à tout?

— Quel mot cruel! Ce n'est point une prétention, c'est un espoir.

— Oui, vous avez raison encore: il faut que cela soit.

— Si nous allons à Paris ensemble, vous reconnaîtrez que dans les œuvres d'art, tout n'est pas parfait, comme vous l'imaginez. Beaucoup nous laissent indifférents, ou même nous repoussent. Croyez-moi, j'aime la poésie, la musique; les tableaux aussi m'intéressent, quoique je ne me connaisse pas en peinture. Mais tout ceci ne peut être que l'accessoire de notre vie.

— Dont le principal sera, comme vous l'avez dit, notre ménage et nos enfants?

— Notre ménage, nos enfants, l'intérêt de notre maison... et aussi...

— Et quoi?

— Et notre amour.

— Oui, l'amour, n'est-ce pas? C'est la révélation complète, universelle, qui met à la portée de tous, même des plus humbles par l'intelli-

gence, ces trésors de poésie, ces joies idéales qui, sans elle, peut-être, seraient le partage exclusif du génie.

Je vous assure, ma chère Blanche, que je n'avais jamais réfléchi au sens des paroles que je venais de prononcer. C'était une illumination soudaine. M. Paul fut surpris, et peut-être aussi l'exaltation involontaire de mon accent lui parut-elle étrange. Je regrettais vivement ce que j'avais dit.

— Tous les amoureux ne sont pas si riches, reprit-il ; mais pourvu que l'amour soit constant et sincère, les cœurs honnêtes n'ont rien à demander de plus.

Je me sentais humiliée et je baissais les yeux.

— Pardonnez, lui dis-je, j'ai des instincts que je démêle mal et qui m'égarent quelquefois. Mais je vous promets de me renfermer avec confiance dans les limites que vous tracerez à mon esprit.

M. Paul fut si touché de cette amende honorable, que sa voix fut toute tremblante lorsqu'il me dit, en se rapprochant de moi : Laissez-moi baiser votre main, ce sera notre gage de réconciliation.

Je lui tendis le bout de mes doigts : Votre main et votre front, dit-il, en essayant de m'attirer vers lui.

J'allais le refuser ; mais une curiosité invincible

me retint. J'étais troublée ; je redevins subitement attentive et froide ; je voulais écouter ce baiser. Hélas ! il ne dit rien à mon cœur. C'était ma faute peut-être, par trop d'attention, j'avais fait évanouir le prestige.

En ce moment, la voix de ma mère nous rappelait. M. Paul essaya de dérober un second baiser, je le repoussai, puis je cédai, dans la crainte que mon refus ne fût interprété dans le sens d'une froideur qui n'était que trop réelle. Mais j'éprouvais une gêne, un malaise inexprimable de m'être laissé entraîner à ce que l'on pouvait considérer au moins comme une inconvenance. En me créant ce malaise ou ce remords, M. Paul Dulandier perdit toute la supériorité qu'il avait acquise sur moi quelques instants auparavant.

Je ne vous cache rien, vous le voyez, ma chère Blanche ; mais d'où peuvent venir ces mauvaises inspirations qui m'accompagnent sans cesse, et qui travaillent à détruire mon bonheur, comme les perfides insinuations des amis de Job tendaient à détruire sa vertu ? Les anciens avaient-ils raison de supposer qu'il y a auprès des mortels de fatales divinités qui les poussent à leur perte? C'est étonnant comme on est disposé à devenir fataliste, quand on n'est pas heureux.

Il me semble cependant que je ne suis pas exigeante. Je ne reproche à M. Paul l'absence d'aucune qualité physique ni morale. Mais je

voudrais qu'il me transportât un peu au-dessus de moi-même; que sa présence fût pour moi un bonheur, et c'est à peine si elle m'est agréable.

Adieu, chère Blanche ; ah ! que ne puis-je aimer M. Paul d'un cœur aussi franc que je vous aime. »

CLARA CASTEL.

Les visites de M. Paul Dulandier ne se renouvelaient que tous les huit jours. Dans les intervalles, Clara, pour qui ce plaisir nouveau de la confidence et de l'épanchement était devenu un besoin, écrivit plusieurs lettres à son amie pour lui donner, sur le caractère des différentes personnes qui composaient sa famille, et sur leur manière de vivre, des détails qui devaient l'aider à juger de ses rapports avec eux, et lui faciliter ensuite l'interprétation de ses sentiments et de ses idées.

Cependant, ces détails, quoique circonstanciés, étaient incomplets; car l'habitude amincit les reliefs, pâlit les couleurs, atténue les contrastes, efface les désaccords sous le regard de l'observateur. Le résultat qu'elle produit est le même que celui du temps, avec cette différence que l'action de celle-là est subjective et interne; qu'elle ne s'exerce pas sur les objets observés, mais sur les organes qui les perçoivent, sur les yeux qui voient, sur la mémoire qui retient, sur

l'imagination qui colore. Aussi la peinture que fit Clara de l'intérieur où elle vivait n'eut-elle pas toute l'originalité du modèle. D'ailleurs, certains incidents du passé n'avaient point été racontés à la jeune fille. Blanche eût donc été peut-être mieux renseignée si elle eût pu pénétrer comme nous dans l'hôtel de M. Berthot, le grand-père de Clara, et recueillir, sur lui et les siens, les observations et les souvenirs des habitants de Falaise.

II

M. Berthot était un ancien banquier. Il avait commencé à exercer sa profession dans une des maisons les plus modestes de Guibray, ce faubourg de Falaise, dont, il y a vingt-cinq ans à peine, la renommée commerciale avait encore une si grande importance.

Guibray, même alors, n'avait rien de monumental. Ses rues et ses maisons étaient parfaitement appropriées aux idées des anciens trafiquants, qui professaient qu'il est sage de commencer *en petit* et que l'économie est le premier moyen de succès. Mais cette localité se distinguait pourtant par une singularité architecturale.

Elle possédait tout un quartier composé de constructions en pierres, d'une laideur pittores-

que et d'une simplicité primitive, et ne s'élevant pas au-dessus du rez-de-chaussée. Ces espèces de caves, à surface du sol, étaient destinées à former des boutiques aux larges ouvertures béantes, mais dont les clôtures n'étaient enlevées qu'environ quinze jours par an. Le reste du temps, les araignées de plusieurs générations non interrompues tissaient leurs tapisseries sur les portes et les volets fermés.

Mais quand venait la foire de Guibray, maintenant supprimée, toutes ces boutiques, quoiqu'elles ne fussent que de grands trous noirs, prenaient l'air engageant d'un marchand affairé qui veut attirer le client. Elles s'emplissaient de haut en bas de marchandises alignées sur les placets avec une régularité scrupuleuse, et dont quelques échantillons développés s'étalaient sur la devanture du magasin. C'étaient des cotonnades, des indiennes, des toiles, de la mercerie, tous les ustensiles imaginables du ménage, toutes les pièces possibles du vêtement, et encore bien d'autres articles indispensables à la vie domestique; mais de la bonneterie surtout; car Falaise, connue en Normandie et même en France par la simplicité narquoise de ses habitants, doit un autre genre de célébrité à ses fabriques de bas et de bonnets de coton.

On arrivait donc à *la Guibray* de toutes les provinces du nord et du midi, et l'on y traitait

de très-grosses affaires. C'était un mouvement d'achat et de vente et un tumulte de fête, à faire évaporer la sapience normande. Il était impossible, les premiers jours de la foire, de trouver un lit dans un hôtel ou une auberge, malgré la concurrence que leur faisait la facilité hospitalière des Falaisiens, qui partageaient leurs literies avec leurs commettants de toute la France et leurs cousinages de tous les degrés.

Trop heureux les voyageurs qui trouvaient à louer pour le repos de la nuit quelques bottes de paille dans une écurie, tandis que d'autres se félicitaient peut-être d'être obligés de passer l'heure du sommeil devant la table du cabaret. La nuit comme le jour, le bruit et le plaisir régnaient partout. Que de bouteilles de cidre gaillardement vidées! que de verres d'eau-de-vie avalés d'un seul trait! Que de broches, dont on entendait remonter les ressorts avec des cric-crac joyeux, présentaient au feu de succulents rôtis, tournant sur toutes leurs faces avec une lenteur sagement combinée! On se sentait le cœur tout épanoui, rien qu'à voir les cuisiniers et les gâte-sauces traverser la foule, le bonnet de coton incliné sur l'oreille, et le tablier blanc serrant les hanches.

Sur une grande cour ou plaine, transformée en place publique, les saltimbanques dressaient leurs tentes, et les pâtissiers et les marchands

de jouets d'enfants établissaient leurs boutiques. Il s'en échappait une cacophonie instrumentale que l'on entendait jusqu'aux extrémités de la ville, et qui parfois faisait grincer les dents aux gens délicats, autant qu'un verre de cidre sur.

Les femmes auxquelles, pendant tout le reste de l'année, les promenades de la ville étaient interdites par les convenances (ce superlatif de la vertu bourgeoise), prenaient leur revanche de leur patiente réclusion en venant à la foire faire admirer leurs toilettes.

Ces toilettes étaient d'un luxe solide et brillant, enrichies de dentelles et de broderies d'or et d'argent, qui représentaient les économies des aïeules de plusieurs générations. Le bonnet surtout affichait cette somptuosité. Il y en avait de différentes formes. Les uns, avec leurs hauts frontons et leurs longues barbes flottantes, ressemblaient à d'immenses papillons blancs du pays de Micromégas. Leur partie supérieure se recourbait en avant comme le casque d'un chevalier, ou se terminait par une pointe garnie de couronnes de fleurs et de banderolles de rubans, comme celle d'un mât de cocagne. Les autres n'étaient que de simples serre-têtes de tulle ou de mousseline brodée, soutenus par un large carcan de carton, et garnis d'une auréole de tuyaux fortement gommés. Un ample nœud, avec ses longs nœuds flottants que l'on appellerait aujourd'hui un *suivez-moi*,

était attaché par derrière. Cette bizarre coiffure, qui est la *calipète* de Caen, se montrait en majorité. Quelques bonnets de coton, du plus beau *blanc de lessive*, se mêlaient à la foule de ces élégances, et les filles ou les femmes qui les portaient ne paraissaient pas moins jeunes ou moins belles que leurs rivales.

On apercevait aussi quelques immenses chapeaux magnifiquement empanachés ; mais ils étaient rares, et ils couraient de grands risques, car on se pressait si dru dans l'enceinte de la place, qu'on ne pouvait faire un pas que toutes les dix minutes. Il fallait se hausser sur la pointe des pieds pour entendre d'une oreille quelques-uns des quolibets des saltimbanques, ou pour apercevoir la robe pailletée de la jeune première, recevant la déclaration de Léandre, ou seulement le rouge jupon de la grande coquette battant du tambour.

Mais le travail était plus rude encore pour arriver aux boutiques de jouets, de sucre ries et de galettes d'Alençon, aux loteries de verreries ou de faïences. On était obligé de faire manœuvrer avec acharnement les coudes à droite et à gauche, comme on pousse les avirons d'une barque envasée pour la remettre à flot.

Pendant ces quinze jours de fête, on faisait tant de trafic, on participait à tant de festins, on se livrait à tant de divertissements et l'on con-

cluait tant d'affaires, on prenait tant de plaisir et l'on gagnait tant d'argent, qu'il ne vous restait plus d'autre goût que celui du repos pour tout le reste de l'année. Une année est si courte, d'ailleurs ! S'ámuser une fois par an, c'est bien assez pour des gens qui savent se souvenir. Quant à travailler, on continuait certainement, mais *à la doucette*.

C'est dans ce milieu semi-industriel et semi-rustique qu'avait vécu M. Berthot. Il avait commencé à s'enrichir, soit en faisant aux marchands qui venaient à la foire quelques avances de fonds pour qu'ils pussent se pourvoir de toutes les marchandises nécessaires, avances qu'ils lui remboursaient avec intérêt avant leur départ, soit en échangeant son or, son argent, ses billets de banque, moyennant de grosses commissions et de forts escomptes, contre le *papier* des acheteurs étrangers que les vendeurs faisaient difficulté d'accepter.

M. Berthot paraissait très-confiant et très-libéral en affaires ; mais le secret de cette confiance et de cette libéralité, c'était l'exactitude de ses renseignements. Jamais il n'était pris au dépourvu. Il eût coté, par livres, sous et deniers, comme on disait alors, la valeur de crédit de tous ces gens-là, depuis les plus gros marchands jusqu'aux plus petits, depuis ceux qui avaient de belles boutiques dans les villes jusqu'à ceux qui

parcouraient les villages et les campagnes, les foires et les marchés, avec des ballots sur le dos.

Après avoir gagné des sommes fort rondes à la Guibray, M. Berthot étendit ses affaires dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire qu'il fut en correspondance avec toutes les localités industrielles de la France, et que ses bureaux ne connurent plus de chômage. Toute l'année, on y voyait une douzaine de commis. A Caen même, il n'y avait pas de maison de banque aussi importante que la sienne. M. Berthot ne semblait cependant ni très-entreprenant, ni d'une activité prodigieuse, mais il avait au travail cette persévérance tenace des Normands, qui déracinerait des montagnes.

Sûr que sa clientèle le suivrait partout, il avait abandonné sa modeste maison située sur les hauteurs de Guibray, et était descendu dans Falaise, où il avait acheté l'hôtel d'un noble propriétaire des environs qui avait laissé dévorer son bien par les hypothèques.

Une belle et large demeure flattait la vanité des anciens bourgeois enrichis, qui conservaient d'ailleurs pour tout le reste les dehors les plus simples. C'était aussi le seul comfort qu'ils comprissent. Peu sensibles aux intempéries des saisons, ces robustes citadins ne tenaient pas à se calfeutrer comme nous dans des appartements resserrés ; ils aimaient à avoir dans l'intérieur de

leurs maisons, l'air et le soleil qui leur manquaient dans les rues étroites de leur ville.

L'hôtel de M. Berthot réalisait parfaitement ce programme. Situé à l'angle de deux rues, il se développait autour d'une vaste cour carrée, dont l'entrée était close par une porte cochère. Le premier soin du propriétaire avait été de convertir les écuries et les remises en comptoirs et en bureaux, où M. Berthot s'installait depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, ne se levant de sa place que pour aller prendre ses repas dans une pièce voisine de la cuisine, qui pouvait contenir une table de douze personnes et qui était la salle à manger des jours ordinaires.

A vrai dire, les jours extraordinaires, pour lesquels on réservait les pièces d'apparat, n'arrivaient pas trois fois en six ans. Ces pièces étaient vides, même de poussière, car elles étaient tenues avec le plus grand soin.

Les anciens propriétaires normands faisaient souvent l'économie des persiennes et des volets, lorsqu'ils bâtissaient une maison. Les fenêtres de l'hôtel de M. Berthot étaient privées de ces appendices. Aussi, à travers les vitres dégagées de leurs rideaux, le soleil se promenait sur les meubles oisifs, recouverts de leurs housses blanches, comme il se promène au mois de mars sur la campagne aride et nue, encore blanchie par le givre.

Cet appartement, destiné aux réceptions absentes, n'en était pas moins une merveille de luxe. Il se composait d'une salle à manger, d'un salon et d'une chambre d'ami. La salle à manger était de dimension à offrir une place confortable à quarante personnes au moins. Les boiseries qui la revêtaient de haut en bas, ainsi que la table ronde du milieu et le buffet, étaient en chêne neuf travaillé à Caen. C'était propre, simple, solide, sans aucune recherche d'art.

Les meubles du salon, canapés, fauteuils, chaises, étaient tapissés en satin bleu de ciel, rehaussé de galons brodés en blanc. L'étoffe avait été longtemps neuve ; mais au jour où le salon s'ouvrait pour recevoir le fiancé de Clara, elle était éraillée en plusieurs endroits. On aurait pu même y découvrir des trous, si les fils de la chaîne, qui avaient persisté plus que ceux de la trame, n'avaient été étendus et lissés avec le plus grand soin sur la toile qui formait la doublure, pour dissimuler les solutions de continuité. La forme de ces siéges, aussi bien que celle des deux tables de jeu et du guéridon, appartenait au dessin le plus sec et le plus raide de l'ébénisterie du premier empire.

N'oublions pas de mentionner l'accessoire le plus important de cet ameublement : deux portraits, ceux de M. et de madame Berthot.

M. Berthot était représenté assis devant son

bureau, tenant d'une main son portefeuille bien gonflé, et de l'autre deux ou trois billets de banque, grands ouverts, dont il montrait le timbre et le visa à tous venants.

Beaucoup de gens avaient été frappés de cette attitude ; mais personne n'avait songé à la critiquer, tant on était convaincu que M. Berthot ne commettait pas une usurpation, en prenant les billets de banque pour insignes. Quant à lui, il n'avait pas cru faire preuve d'un orgueil inconvenant et ridicule, pas plus que le guerrier qui étale ses médailles et ses décorations : il avait, avec conscience et naïveté, le culte de sa fortune si laborieusement acquise.

En original comme en peinture, M. Berthot était petit. Son visage rondelet et son teint délicat avaient fait de lui sans doute un joli garçon à dix-huit ans, ou plutôt encore un charmant bambin à dix ans, mais l'âge, qui avait altéré ses grâces poupines, n'avait pu en retour prêter à ses traits ni dignité ni caractère.

Madame Berthot, au contraire, était une grande femme, ayant de longs bras, un long visage et remarquable par cette absence complète de teint, cette peau bise et cicatrisée des personnes qui ont eu la petite vérole. Elle se tenait droite, assise sur une chaise de paille, pour témoigner de la rigidité de ses habitudes; mais elle était en grande toilette pour faire honneur à la fortune

de son mari. Elle portait une robe de satin de couleur dite noisette, à corsage très-court et, sur le dossier de sa chaise, était suspendu un châle de cachemire, orné d'une haute bordure de palmes régulières, qui était un des premiers essais de la fabrication française.

Le décolleté de madame Berthot n'était pas plus séduisant que la nudité de ses longs bras. En regardant cet ensemble, qui n'avait pourtant d'autre laideur sensible qu'une absence complète de charme, on se laissait aller à plaindre ce pauvre M. Berthot. Même pour le mari le moins exigeant, qu'est-ce qu'une femme qui n'est pas une fleur par un certain luxe de grâce ou d'éclat, sinon de beauté?

La pièce la plus somptueuse du grand appartement et qui l'emportait même sur le salon, était la chambre d'ami. Les siéges, le monumental baldaquin, les courtines et les rideaux du lit et ceux des fenêtres, étaient en damas cramoisi d'une si robuste épaisseur qu'elle n'avait point été entamée par l'user, de même que la couleur avait résisté aux morsures de l'air et du soleil. Les tables, la toilette, la commode et le secrétaire étaient ornés de baguettes de cuivre. Le lit était ambitieusement surhaussé par un sommier de paille, trois matelas de laine, un lit de plume que l'on étendait entre le premier et le second matelas. Un édredon, le plus léger et le

plus moufflu qu'il fût possible d'imaginer, couvrait presque toute la longueur de la couche.

Quel bon lit, si l'on y eût couché! Mais la chambre d'ami s'ouvrait presque aussi rarement que la salle à manger; car l'ami n'était qu'un être de raison, une entité spéculative. Toutes les connaissances de M. Berthot habitaient Falaise; il n'avait point de parent dans les environs. Il fallait des circonstances exceptionnelles pour que ses clients réclamassent son hospitalité. Ses fermiers seuls le visitaient régulièrement, et pour cause, mais on leur avait réservé une autre chambre.

Un évêque en tournée, cependant, avait un jour étendu Sa Grandeur sous l'édredon cramoisi. Le prélat s'y trouva si délicieusement, qu'il rêva que l'église, sous la forme d'une belle femme, le tenait entre ses bras et le coiffait du chapeau de cardinal.

Comment les siéges du salon, quoiqu'ils eussent plus de trente ans de service, s'étaient-ils usés? Il fallait que le fabricant de l'étoffe s'y fût singulièrement prêté! Il est vrai que le salon s'ouvrait un peu plus souvent que les deux autres pièces, en faveur de quelques grands propriétaires nobles des environs, que M. Berthot ne se permettait pas de recevoir dans ses bureaux, quand il avait à traiter d'affaires avec eux. Excepté ces grandes gens, personne, depuis que

l'étoffe avait trahi sa vétusté, ne s'asseyait plus sur les siéges de satin bleu. On tirait, pour les visiteurs d'ordre secondaire, des chaises de paille de la salle à manger. Et si un étourdi se jetait à l'improviste entre les bras secs des précieux fauteuils, on l'avertissait discrètement de changer de siége pour épargner le mobilier que M. Berthot ne voulait pas renouveler avant sa mort, ne se souciant pas de faire cette avance à ses héritiers.

M. Berthot avait un peu plus de quatre-vingts ans et plus de 80,000 livres de rente. Madame Castel, la fille de M. Berthot et la mère de Clara, ressemblait à son père, sauf qu'elle avait la taille élevée de sa mère. Mais l'affaissement des lignes, la mollesse des chairs, l'incarnat violacé qui, depuis bien des années déjà, s'épanchait sur le visage de M. Berthot, s'était transformé dans sa fille en un épanouissement de fraîcheur qui, joint à ses beaux cheveux dorés et à l'ampleur de ses formes, la faisait ressembler à une femme de Rubens.

Cette exubérance de vie et d'éclat, manifestée tout à coup dans une constitution primitivement allanguie et lymphatique, était due sans doute aux longues heures que la jeune Laure avait passées, durant son enfance, à jouer, parmi les bruyères, sur ces beaux coteaux de rochers dominant le paysage qui entoure Falaise.

Cette belle fille s'était mariée à sa guise avec le fils d'un propriétaire des environs, joli et doux d'apparence comme une demoiselle, quoique ardent et impétueux comme un franc mauvais sujet. Ses parents lui avaient imposé des habitudes de parcimonie qui lui auraient fait paraître la Thébaïde un lieu de délices : jamais il n'avait goûté à aucun fruit de plaisir, quel qu'il fût. Quand il se vit le maître d'une belle dot et d'une belle femme, la tête lui tourna. Il acheta des chevaux, des chiens, loua des chasses, fit dessiner des jardins, bâtir des maisons. Il attira chez lui tous les gros propriétaires et les nobles du voisinage, para sa femme, versa son vin, massacra sa basse-cour, brisa ses équipages, fourbut ses chevaux.

Il ne couchait chez lui qu'en compagnie de quinze ou vingt personnes. Ses hôtes partis, il était ailleurs ; mais il se faisait toujours suivre par sa femme. En moins de cinq à six ans, il l'avait surmenée et ruinée, et cependant il lui avait distribué et elle avait amassé un tel fonds de bonheur, qu'il lui suffisait de la réparation de quelques jours de repos pour recouvrer l'énergie de sa santé et de son courage. A peine avait-elle pris le temps de mettre au monde sa petite Clara, qui s'était élevée par la grâce de Dieu et du lait de sa mère, car elle n'avait pas goûté d'autre nourriture jusqu'à quinze mois.

Quant à lui, l'aimable étourdi, lui qui était le meilleur cavalier de la Normandie, il mourut des suites d'une chute de cheval. Aussitôt les hommes d'affaires et les créanciers accoururent. On fit la liquidation. Sur une dot de deux cent mille francs, il ne resta à la veuve que douze cents francs de rente. Il est vrai qu'étant mariée sous la coutume de Normandie, elle aurait pu refuser d'acquitter les dettes de son mari, mais elle ne voulut jamais entendre parler de ce moyen de *tirer son épingle du jeu*.

Quand elle connut son sort, non-seulement elle n'articula pas un mot de blâme contre le cher défunt, mais elle lui conserva une tendresse si vive et si profonde que, dix ans après sa mort, elle ne pouvait encore prononcer son nom ni réveiller le moindre souvenir qui eût trait à sa personne sans qu'on vît immédiatement sa poitrine se gonfler et ses yeux se remplir de larmes.

Voilà ce que ses parents ne purent jamais lui pardonner : ni son père, ni sa mère, ni son frère ; voilà ce qui les révoltait, plus même que le sacrifice qu'elle avait fait de sa fortune pour acquitter les dettes conjugales. Cet attachement, pour un être indigne à leurs yeux d'estime et de regrets, leur paraissait hors de toute raison: ils l'appelaient une folie basse.

Résolue et prompte, la jeune veuve prit son parti le jour même qu'elle connut sa ruine. Elle

arriva chez ses parents avec sa fille ; c'était l'heure du dîner, elle se mit à table. Cet envahissement de domicile, fait sans sa permission, exaspéra madame Berthot. « Une fille qui n'a plus rien, disait-elle avec une expression de hautain mépris, venir se mettre à notre charge, nous imposer sa nourriture et son entretien, après les sacrifices que nous avons faits pour la marier ! »

Madame Castel s'était fait suivre d'une petite voiture remplie des meubles qu'elle préférait, débris d'un somptueux mobilier qu'on avait vendu aux enchères. Madame Berthot ne souffrit pas qu'on les déballât ; on ne pouvait trouver leur place dans la maison, disait-elle. La veuve fut obligée de louer une petite chambre en ville pour les déposer. Quant à elle, on la logea avec sa fille dans les mansardes du second étage. Ce logement était la contre-partie du grand appartement. Il se composait de la petite chambre de Clara, d'une autre un peu plus grande pour madame Castel, et qui était précédée d'une antichambre servant de parloir.

Le trait général de l'architecture décorative de ces pièces, c'était, tout le long des murailles, une multitude d'angles sortants et rentrants, comme si l'on s'était ingénié à ménager des recoins pour le jeu de cache-cache. Aucun des enchevêtrements de la charpente n'avait été

dissimulé. Les fenêtres, petites et étroites, portées sur un haut appui, achevaient de donner à cet intérieur un aspect misérable. Grâce à la situation favorable de la maison, elles laissaient, cependant, entrer suffisamment d'air et de soleil pour assainir l'exiguïté du local, mais pas assez pour introduire la gaîté avec la lumière.

Le papier, qui tapissait les murailles, tout en faisant de son mieux pour adhérer à leurs irrégularités, ne contribuait point à rendre le coup-d'œil plus séduisant. Il était irréprochablement propre, mais d'une date qui se confondait avec celle des belles années de M. Berthot. Aussi l'ennui vous prenait-il, rien qu'à regarder ses gros bouquets d'une fantaisie arriérée. C'est l'effet que produisent toutes les choses vieillies qui ne sont pas susceptibles, par un mérite d'art, d'acquérir le prestige de l'antiquité.

Clara, au milieu de cet ensemble, n'était pas plus à sa place qu'un bouquet de roses dans un de ces vases de terre grossière que la cuisine réclame pour son usage. Il fallait surtout pénétrer dans sa chambre pour comprendre combien sa délicatesse de goût devait avoir à souffrir. Son lit, d'indienne violette, représentant des scènes de natation et de pêche, était de même âge que le papier de la mansarde, et n'eût pas paru trop somptueux dans la plus modeste chaumière de paysan.

Les meubles, dont le principal était une large commode, aux tiroirs parfaitement plats, étaient aussi solides que vulgaires. Il était difficile, à moins de connaissances spéciales, de dire à quelle essence de bois ils appartenaient. Mais ce n'était assurément ni du palissandre, ni de l'acajou, ni du chêne, ni même du noyer. Ce bois douteux formait aussi une épaisse et longue bibliothèque, composée de trois à quatre planches superposées.

Là, s'étendaient, sans trop de presse, tous les livres qui avaient servi à l'éducation de Clara et tous les volumes choisis qu'elle avait reçus en don au jour de l'an, à sa fête ou dans d'autres circonstances solennelles. Ils étaient le seul indice que l'on eût pris quelque souci, en ce lieu, du superflu de la vie et du nécessaire de l'intelligence.

Les parents de madame Castel avaient cru faire un acte de haute sagesse en la réduisant, ainsi que sa fille, à une demeure si tristement dépourvue d'élégance. D'abord, ils punissaient par là en elles les fautes d'inexpérience de celui dont elles chérissaient le souvenir; ensuite ils leur rappelaient leur subordination d'une manière constamment sensible, et enfin ils les maintenaient dans ces conditions d'une existence dure et assujettie à la privation dont l'habitude constituait, selon eux, une des principales vertus de la bourgeoisie.

Par une contradiction assez étrange, on permettait à la mère et à la fille un certain luxe de toilette, auquel on contribuait même au besoin. On était persuadé que le soin de la dignité de la famille exigeait que chacun conservât la tenue de son rang devant les étrangers.

Mais si l'espérance est surtout le trésor de ceux qui n'en possèdent pas d'autre, par une raison analogue, nul ne se montre plus avide de bonheur idéal que celui dont les jouissances matérielles sont habituellement restreintes. Ceci nous donne le secret des exigences intellectuelles et morales que Clara apportait dans le choix d'un époux.

Le jour où madame Berthot avait vu sa fille ruinée s'asseoir à sa table, son visage avait pris une expression hautaine et sévère que depuis il ne quitta jamais. Madame Castel, qui souvent avait souffert de la froideur de sa mère, mais qui ne lui connaissait pas encore une apparence si glaciale, l'interrogea de ces yeux curieux dans lesquels la colère met un défi. La mère et la fille échangèrent un regard ; il en jaillit l'éclair d'une haine mortelle dont elles se blessèrent mutuellement le cœur. Quelques années plus tard, quand madame Berthot sentit sa mort approcher, elle fit appeler sa fille. Madame Castel mit sa main dans celle de la mourante et se pencha sur sa couche.

Toutes deux invoquèrent le secours de Dieu : elles se réconcilièrent!...malgré tous leurs efforts, elles ne purent se pardonner !

L'orgueil que M. et Mme Berthot avaient mis dans leur fille, au temps de sa jeunesse, avait été anéanti ; mais celui que leur inspiraient la capacité et le caractère de leur fils, se centupla lorsque celui-ci, qui avait adopté la carrière de la magistrature, fut nommé président du tribunal civil de Falaise.

Prétextant la nécessité de se distinguer de son père, M. Berthot fils ajouta alors à son nom le surnom de la Vassière, emprunté à une terre qu'il possédait dans le pays d'Auge. Il va sans dire qu'au bout de six mois, il se faisait appeler M. de la Vassière tout court, et que la loi contre les usurpations de noblesse ne changea rien à cette habitude. Loin que M. Berthot se fâchât de voir son fils abandonner leur nom de famille, il en fut très-glorieux, et s'imagina sérieusement avoir fait souche de gentilhommerie.

M. de la Vassière était, comme son père, de petite taille ; mais il avait le visage long, maigre et sévère de madame Berthot. Cependant l'énergie de l'austère bourgeoise s'était déprimée, et non condensée, dans la délicate constitution de son fils qui cachait, sous des apparences de calme viril, des faiblesses d'enfant et des impressionnabilités de femme.

III

C'était à l'époque où sa sœur était devenue veuve que M. de la Vassière avait obtenu, dans la magistrature, la promotion qui avait amené son retour dans sa ville natale dont, pendant plusieurs années, ses fonctions l'avaient éloigné. M. Berthot, qui déjà avait cessé les affaires et n'en continuait plus que quelques-unes, sûres et discrètes, pour faire valoir ses propres fonds et ceux de ses plus chers clients, convertit l'emplacement de ses bureaux en un cabinet de travail et en un salon qu'il offrit à son fils.

Celui-ci s'y établit en même temps que madame Castel montait dans sa mansarde. On trouva aussi pour le magistrat une petite chambre au premier étage, et, plus tard, son père l'in-

vita à prendre celle de madame Berthot, quand elle eut été conduite à sa dernière demeure.

M. de la Vassière s'était fait meubler son cabinet et son salon avec un luxe respectable. Sa vanité la plus chatouilleuse eût été satisfaite, s'il lui eût été possible de couvrir les murailles d'une longue série de portraits, dans lesquels il aurait reconnu les magistrats ses ancêtres. Malheureusement, M. et Mme Berthot n'avaient pour auteurs, dans l'une ou l'autre branche, que de simples paysans.

Pour obvier à cette fâcheuse lacune dans son *desideratum*, M. de la Vassière s'était fait faire d'assez bonnes copies d'une douzaine de portraits originaux de magistrats célèbres qu'il avait su découvrir, soit à Paris, soit en Normandie. A force de considérer ces visages empreints d'une haute gravité, il avait immobilisé ses traits et figé son âme dans une forme convenue. Le prêtre était digne du sanctuaire, et ce sanctuaire, il ne l'avait jamais profané par la présence d'une femme. La froide spéculation de sa pensée ne réclamait pour compagne que la stérile chasteté.

Quoiqu'il eût à peine quarante ans, M. de la Vassière avait fait abnégation complète de sa jeunesse au profit de la dignité de ses fonctions, et quoiqu'il fût bourgeois renforcé par les préjugés, les instincts, les habitudes et le caractère, il se regardait comme un homme du passé, un

homme aristocratique et traditionnel. En cette qualité, il dédaignait le présent, ses nouveautés et ses tendances.

Il s'était nourri de principes qui se résumaient en un article fondamental, un dogme sacramentel : le respect de l'autorité. L'autorité, quelle qu'elle fût, était pour lui l'incarnation du droit et de la justice ; aussi ne voulait-il pas admettre qu'il se rencontrât dans l'histoire de l'humanité une révolte légitime et suffisamment justifiée. Toute plainte de l'inférieur à l'égard du supérieur lui paraissait constituer une sorte d'attentat ou, tout au moins, une infraction coupable à ce devoir d'obéissance et de résignation, dont il regardait l'accomplissement comme la première des vertus sociales.

Par malheur, ces hautes et sévères maximes, appliquées aux détails de l'administration domestique, ne produisaient généralement que des effets comiques et même grotesques. La moindre omission dans le service ou la plus légère maladresse échappée au valet de chambre ou à la cuisinière, fournissait au digne magistrat l'occasion de remonter, par une transition beaucoup trop abrégée, de l'insubordination actuelle des serviteurs, aux prétentions révolutionnaires des peuples. Jamais on ne constatait devant lui la plus faible augmentation dans le prix des denrées, sans qu'il fît aussitôt le procès au libre

échange, aux chemins de fer, aux innovations de l'industrie, à l'organisation de notre système de crédit et de transactions commerciales.

Le luxe relatif des petites gens, et surtout leurs *extra* bachiques et gastronomiques, le rendaient profondément malheureux. C'était pour lui le symptôme le plus visible de la ruine de cette bienfaisante hiérarchie, qui savait faire à chacun sa part au moyen d'une compensation ingénieuse, chargeant les uns du fardeau dangereux des richesses et ménageant aux autres, par le privilége de la misère, la possession de la vertu.

Ce qui faisait la force de M. de la Vassière dans toutes les batailles qu'il livrait au temps présent, c'est que la destinée que lui aurait faite le passé, si l'organisation politique, existant deux siècles auparavant, se fût indéfiniment continuée, ne lui était jamais apparue sous son véritable aspect.

La chaumière sordide de ses grands parents était complétement sortie de sa mémoire, et il lui eût été impossible de s'imaginer qu'il eût pu avoir quelque chose de commun avec les sabots du vacher ou la blouse du garçon de ferme. M. de la Vassière était le descendant des Molé, des Lamoignon, des d'Aguesseau, ou tout au moins des Basnage ou des Groulart, ces gloires de la toge normande.

Pauvre homme, en définitive, et malheureux

au fond de lui-même ! car, malgré ses prétentions à l'élévation du rang et à la dignité du caractère, ce fanatique partisan de l'autorité savait bien que toute sa fermeté extérieure était doublée d'une couardise involontaire qu'il parvenait moins à se dissimuler à lui-même qu'à tout autre. L'opinion était son épouvantail, et l'idée qu'on s'occupait de lui le jetait dans d'inexprimables transes. Un mot de blâme du public lui eût paru un arrêt de mort, et, si un gamin dans la rue eût remarqué tout haut qu'il mettait son chapeau de travers, le descendant des Harlay en eût été pour une mauvaise nuit.

Lorsqu'assis dans le prétoire, bien affermi sur le Code, étayé par toutes les formalités de la procédure, il voyait des plaideurs, attendant une décision épineuse, interroger ses regards avec anxiété, il se disait, comme le lièvre effarouchant les grenouilles :

Je suis donc un foudre de guerre !

Mais dès qu'il revenait au gîte, il sentait bien qu'il n'était défendu que par de vaines apparences ; que le jugement public, cet odieux gendarme, avait toujours la main sur lui. Aussi, à la moindre algarade, avait-il des retours pleins de componction.

Les gens d'un naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.

Ce singulier caractère, à la fois impérieux et timide, offrait aussi un mélange hétérogène de tendresse et de cruauté. Il aimait beaucoup sa sœur et plus encore sa nièce, ce qui ne l'empêcha pas de s'associer à la froideur sévére de M. et de Mme Berthot. Cette conduite, chef-d'œuvre de prudence, avait pour but d'épargner à madame Castel toute vaine et folle tentative de recouvrer son indépendance et d'échapper au joug de ses parents, en l'avertissant qu'elle ne trouverait auprès de lui aucun appui.

Madame Castel avait donc vécu dans une solitude et une réclusion à peu près absolues, ne recevant pas de visites, n'en faisant pas, n'ayant d'autres joies et d'autres préoccupations que celles qui lui venaient de son amour maternel.

Depuis un an seulement, cette situation s'était un peu modifiée. M. de la Vassière avait jugé à propos, trouvant que sa nièce était en âge d'être mariée, de la présenter dans plusieurs notables maisons de Falaise et de Caen. Madame Castel l'y avait accompagnée. La jeune fille avait été fort bien accueillie, et sa grâce aimable, l'humeur tendre et gaie qui faisait son charme particulier, lui avaient valu, plus encore que sa beauté, un succès universel : tout Falaise savait qu'elle faisait sensation au bal.

Clara n'avait jamais participé à la sévère rectitude qui était la haute vertu de sa famille.

Quoique nous l'ayons vue tout à l'heure s'efforcer de supputer la fortune que le mariage lui promettait, son arithmétique ne s'étendait pas loin. Plus d'une fois, son grand-père avait gémi quand on lui avait fait part de son peu d'aptitude pour cette science, en lui disant que c'était la plus faible de ses études.

Dès son enfance, elle avait déçu sur ce point les espérances du bonhomme. Lorsqu'elle avait quelque mouvement de mauvaise humeur, il était arrivé souvent à M. Berthot de lui dire : « Sois sage, grand-père te donnera ses billets de banque; » et il lui désignait ceux du portrait. Comme Clara paraissait complétement insensible à la perspective que lui offrait cette promesse, M. Berthot lui expliquait qu'en échange des billets de banque, on donnait de l'argent, et qu'avec l'argent on se procurait tout ce qui était nécessaire à la vie, et il ajoutait pour conclure : « Veux-tu les billets de banque de grand-papa? » L'enfant secouait lentement la tête avec une petite moue : « J'aimerais mieux le châle de grand'maman, répondait-elle, s'il était plus joli. »

Clara n'avait point eu cette expansion de turbulence qui avait donné une si bonne santé et de si fraîches couleurs à sa mère. Son teint était d'une blancheur moins éclatante et plus dorée. Ses cheveux étaient plus longs et moins folâtres

que ceux de madame Castel. Son visage s'amincissait vers le bas, en se prolongeant par un menton droit, et ses grands yeux rêveurs étaient ceux de Mignon regrettant la patrie absente.

C'était d'un pas lent et léger qu'elle se promenait sur les coteaux de Falaise. Elle allait à petit bruit, de peur de troubler les oiseaux et les papillons, cueillir les fleurettes des champs et les sauvages bruyères. Sa mère aimait alors à contempler sa marche cadencée et l'harmonie moelleuse de ses mouvements. « Si jamais j'étais obligée de me séparer d'elle, se répétait-elle tout attendrie, c'est ainsi que je la verrais dans mon souvenir. »

La jeune fille cependant n'avait aucune prétention au maintien convenable de la demoiselle comme il faut. Elle n'était pas mélancolique non plus, comme les déclassées : elle était méditative ! Sous sa douceur, sa grâce, sa gaieté, il y avait une fermeté cachée : c'était aussi du granit sous les fleurs.

Sans préméditation d'hostilité contre l'esprit bourgeois de sa famille, elle résistait à toute alliance avec lui, et elle cherchait autre chose avec la persévérance opiniâtre, l'obstination irréductible de l'instinct.

IV

Après s'être abstenue pendant quelque temps (pour s'assurer peut-être de la persistance de ses impressions) d'écrire à Blanche au sujet de son fiancé, Clara reprit sa correspondance en ces termes :

«Voilà trois semaines que je ne vous ai parlé de lui, chère et aimable amie. Je savais qu'il devait faire un voyage de quelques jours à Paris pour les acquisitions de la corbeille; je lui avais imposé d'aller vous voir, et je voulais que vous eussiez occasion de le juger avant d'être prévenue entièrement par mon opinion.

Il m'a obéi ; vous l'avez vu, et cependant votre lettre ne m'a rien appris de l'effet qu'il vous a

produit, ou plutôt votre réserve a parlé. La froideur de vos éloges, qui s'appliqueraient à tout le monde, comme ceux des épitaphes, et le soin avec lequel vous lui épargnez les critiques justifient assez les observations que j'avais faites moi-même auparavant.

Oh! combien j'aurais préféré que vous l'eussiez attaqué avec votre verve spirituelle et mutine et que j'eusse à le défendre contre vous. Hélas! il ne vous a pas assez plu pour que vous vous soyez donné la peine de lui trouver un défaut. C'est qu'il n'en a pas, en effet; il est parfait et médiocre. Le mot m'a échappé : vous l'oublierez, si j'épouse M. Dulandier, et surtout vous allez déchirer ma lettre après l'avoir lue.

A quoi serviront à notre bonheur commun ses meilleures qualités, puisqu'elles ne réagissent pas sur moi. Il est de belle humeur; mais sa gaieté n'a rien de communicatif. C'est celle d'un homme qui vit en paix avec lui-même et dans des conditions favorables à l'équilibre de la santé.

Jamais il ne paraît plus joyeux que quand il a fait une agréable promenade à pied ou à cheval, ou quand il a pris sa part d'un repas succulent auquel il apporte toujours cette dose d'appétit et de sobriété nécessaires à une parfaite digestion. Il a le bonheur tranquille que donnent une bonne conscience, un bon estomac et un bon tempérament; mais jamais de saillie, de

trait, d'élan, d'éclat, de fantaisie. Jamais de ce je ne sais quoi qui charme et entraîne ou même qui effraie. Ah ! s'il me faisait un peu peur seulement. Il pourrai dire, sans doute, que je n'ai pas plus que lui de ces qualités brillantes ; mais moi, confinée dans ma petite chambre, emprisonnée dans les entraves des convenances comme une momie est emmaillotée dans ses bandelettes, est-ce que je vis ? Je rêve quelquefois, voilà tout!

Eh bien, c'est vrai : Je veux un mari qui me donne, en sa personne, la force, l'intelligence, les séductions d'esprit et la puissance de caractère qui me manquent; je veux un mari qui soit l'univers pour moi.

Mais lui, en aucune chose, il ne sait profiter de sa supériorité. Son éducation est certainement bien plus complète que la mienne; il a fait toutes ses classes en excellent écolier, mais il ne sait rien que ce qu'on lui a appris. Il ne possède pas la moindre initiative d'imagination, il ne sent les belles choses que lorsqu'on les lui a signalées. Aussi il s'effraie démesurément du nouveau, et je vous avoue que je me suis amusée quelquefois de son embarras à exprimer son opinion, quand la tradition ne lui servait pas de guide.

J'ai remarqué que les ouvrages lourds, abstraits, compacts ont ses préférences. Il a une prédilection très-marquée pour les auteurs en-

nuyeux et assommants, parce qu'il ne s'en défie pas et qu'ils concordent avec son jugement. Mais je m'aperçois bien qu'il n'apporte pas un zèle exagéré à les lire. Je crois qu'en dehors de ses affaires, toute application d'esprit lui est pénible et qu'il ne se met pas en peine d'aller au devant des difficultés qu'il n'a pas besoin de vaincre. Peut-être a-t-il conservé quelque chose de la nature du paysan ; son esprit est comme un bois noueux : l'éducation a pu le polir, mais ne lui a pas donné de flexibilité.

Aussi n'ai-je pas peur qu'il s'égare, si jamais il devient mon compagnon de route. D'avance sa vie est tracée : le travail de l'étude, les promenades et les repas pour récréation. Dans la saison, la chasse ; la partie de cartes dans les grands jours.

Mais je suis absurde ! S'il avait d'autres exigences, serait-il à sa place dans l'existence qu'il va mener ? C'est donc moi qui ne serai pas à la mienne en m'associant à sa destinée. Et pourtant, il me semble que tout serait bien si j'avais un peu d'amour pour lui. Pourquoi ne puis-je regarder M. Paul avec cet aveuglement de l'illusion que tant d'autres jeunes filles contracteraient pour de moins aimables que lui ? Où découvrirai-je un grain d'enthousiasme pour le brûler en son honneur ?

Si j'avais moins d'estime pour lui, ce serait

bientôt fait : je romprais sans hésitation... Je romprais? Que dis-je donc? suis-je libre? Ne suis-je pas engagée déjà? Que penserait mon oncle ? Comment braver toutes les conséquences de son mécontentement?

Je vois ma chère maman obligée de prendre le parti de sa fille qu'on tyrannise ; mon grand-père soutiendrait son fils, ou nous mettrait à la porte, avec cet adage pour consolation : Va où tu voudras, mourir où tu dois. Et ce serait la misère!... Pour moi, qu'importe ! mais pour ma mère!... Ah! c'est donc ainsi que je suis libre! Mais c'est affreux !...

Je n'avais pas encore réfléchi à cette alternative; c'est que la première difficulté pour moi était de secouer cette compassion, cet attendrissement que M. Paul m'inspire quelquefois.

Lorsqu'il s'aperçoit que nous ne sommes pas d'accord et que je suis froide et préoccupée, il se dit malheureux avec tant de conviction qu'il remue dans mon cœur les fibres amollies de la pitié. Alors je me sens presque encouragée à faire le sacrifice de mon bonheur, en pensant qu'il ne sera pas inutile au sien.

Que de tergiversations! Mais aussi, chère Blanche, ne croyez-vous pas que ce soit chose bien plus grave de se marier à la campagne qu'à la ville, et en province qu'à Paris? Rappelez-vous les détails que vous nous donniez, il y a

quelque temps, dans une lettre à ma mère, sur l'heureuse existence que mène Henriette, votre sœur aînée, depuis son mariage.

Elle passe ses matinées, disiez-vous, à lire, à travailler à l'aiguille, à faire des visites ou des emplettes. A cinq heures, elle se promène à pied ou en voiture avec son mari; elle va aux Champs-Elysées et au bois de Boulogne. On dîne; le soir vient; c'est un spectacle, un concert, une conférence, au moins une soirée intime, quand ce n'est pas un bal.

Je sais bien que toutes les Parisiennes ne peuvent pas accumuler dans leur vie tant de distractions différentes; mais elles en ont toujours une certaine part. Je comprends qu'au milieu d'une agitation si vive leur pensée n'ait pas beaucoup de vide, et que l'amour de leur mari n'ait point une grande place à occuper dans leur imagination. Pourvu que ce compagnon de plaisirs soit d'humeur aimable; que l'on ait l'assurance que c'est un honnête homme sur le bras duquel on peut s'appuyer avec confiance, cela suffit, et il n'en faut pas davantage pour l'aimer.

Mais, dans cette vaste solitude de la campagne, l'âme s'étend comme l'espace que le regard embrasse, et il faut des sentiments bien plus complets et plus énergiques pour la remplir. Avez-vous jamais habité la campagne pendant un mois ou deux, ma chère Blanche? J'en doute,

à moins que ce ne soit en nombreuse compagnie, et alors vous n'aurez pas pu ressentir des impressions analogues à celles qu'elle me fait éprouver. Peut-être aussi ces impressions tiennent-elles à une disposition particulière de mon esprit.

Toujours est-il qu'à l'admiration que me causent ces mobiles tableaux que nous offre un large horizon, se mêle un sentiment voisin de l'effroi. Les voyages aériens des nuages, l'étrange architecture des arbres, leurs balancements échevelés, les mornes regards de la lune, les magnificences royales et funèbres des soleils couchants, toutes ces choses, qui ont conservé l'empreinte des grandeurs primitives de la création, me rapprochent de cet immense et éternel inconnu qui nous enveloppe. Le mystère pèse sur moi, et avec tant de force, que si ma contemplation se prolonge, les objets qu'elle embrasse perdent bientôt leur réalité, et je me crois entourée d'un monde bizarre et fantastique comme celui que nous voyons dans nos rêves.

Pour jouir de tout ce qu'il y a d'intime, de charmant, de familier dans la vie des champs et l'aspect de la campagne, il faut que j'y sois entourée, aimée, choyée, réchauffée pour ainsi dire. Jugez, chère Blanche, quelle tâche aurait mon mari ! Et M. Paul, je le crains, ne posséderait pas les grâces d'état nécessaires.

Mais je babille, chère Blanche, et j'oublie de vous raconter l'entrevue du retour, qui m'a apporté peut-être encore plus de désenchantement que les précédentes.

M. Paul Dulandier accourut chez mon grand-père dès le premier jour de son arrivée. Nous étions absentes de la maison ; mais, après avoir salué mon oncle, il vint nous rejoindre sur la colline qui est située en face du château de Guillaume-le-Conquérant. C'est cet endroit que nous choisissons de préférence pour nous promener ou prendre l'air.

Cette colline est charmante ; elle est toute hérissée de rochers d'une couleur grise, très-harmonieuse, et mêlée de quelques nuances pourprées qui en rehaussent le ton. Entre les rochers croissent des bruyères qui paraissent toutes roses lorsqu'elles sont en fleur, et poussent des chênes nains qui n'ont pas ma taille, mais dont la verdeur est digne de faire envie aux rois des forêts.

Tout autour de la colline, qui s'appuie sur une immense plaine, l'horizon s'élargit. La terre y semble plonger dans le ciel, car plusieurs fois, dans les temps d'orage, j'y ai vu les arcs-en-ciel s'étendre au ras du sol. Mais, du côté de la route de Bretagne, on aperçoit au bas du coteau une bande de prairie, un vrai lac de verdure, soyeux, frais, touffu, lustré et d'une richesse d'émeraude,

comme il n'en existe, je crois, que dans notre pays.

Devant nous, sur une autre éminence rocheuse, nous pouvions contempler la haut donjon, placé en avant du château de Guillaume, avec son parapet, garni de mâchicoulis, qui surplombe sur le vide à une hauteur effrayante. Au pied coule la fraîche rivière où la belle Harlette venait laver son linge, quand Robert-le-Magnifique en devint amoureux.

Tous ces lieux sont peuplés de mes rêves. Combien de fois, sur la plate-forme du donjon, vêtue de mon juste-au-corps brodé de pierreries et de ma jupe à la longue traîne garnie d'hermine, ai-je attendu, noble châtelaine, mon époux, qui portait au loin la terreur de ses armes ! Ou bien, pauvre jeune fille du peuple, protégée par les blanches fées, je venais visiter la source claire où elles me favorisaient de leurs apparitions.

Mais revenons à la réalité.

Comme il faisait un très-beau temps, nous avions pris, ma mère et moi, nos livres et notre ouvrage à l'aiguille pour aller nous asseoir parmi les rochers. M. Paul, après nous avoir saluées, s'empressa de nous faire compliment sur le bel effet que nous faisions dans le paysage.

Ce compliment n'était pas trop mal tourné. Il prétendit qu'avec ma robe blanche, mes cheveux blonds et la longue bande de tapisserie, couverte

de dessins, que j'avais sur mes genoux et que je tenais entre mes mains, je ressemblais à ces anges qui déroulent de longs phylactères dans la décoration des églises. Ma mère, avec sa robe de soie noire et son joli bonnet à rubans bleus, n'était qu'une simple mortelle ; mais de ces mortelles privilégiées pour lesquelles le grand air est un fard, et qui reprennent l'éclat de leurs vingt ans aux rayons du soleil. Quelques pelotons de laine, aux vives couleurs, se perdaient dans l'herbe : ils étaient semblables à des fruits tombés de l'arbre après que le soleil les a mûris.

Je crois que je vous accommode un peu ses idées; mais c'était là le fond, et je lui sus gré de ces imaginations poétiques. Les nouvelles qu'il nous donna de son voyage ne m'étaient pas non plus indifférentes. Il avait apporté de Paris plusieurs châles de cachemire de l'Inde et deux parures, pour que je pusse faire mon choix. Il nous dit qu'il lui avait été impossible de se charger de ce lourd bagage pour venir nous voir, qu'il avait laissé les châles chez son père; mais que les parures étaient chez nous, et il nous proposa d'aller les examiner.

Jusque-là tout allait bien ; mais il commença à changer ma bonne humeur en impatience, lorsqu'il me dit qu'il avait été deux fois au spectacle et qu'il s'y était ennuyé. La première fois,

au Théâtre-Français, il avait vu *Maître Guérin*, « une mauvaise pièce où l'on avait cherché à ridiculiser la profession de notaire. » Au Théâtre-Lyrique, il avait entendu *Faust* et il avait dormi. La chaleur lui avait paru étouffante et la vue du plafond de feu qui était au-dessus de sa tête lui produisait une impression désagréable. Est-ce possible que l'on songe à cela, quand on a devant soi Marguerite, interprétée si parfaitement, dit-on, par madame Carvalho, et surtout quand on est le fiancé d'une blonde ?

Mon troisième grief, c'est qu'il me conseillait de prendre entre les deux parures offertes à mon choix, celle où la broche et le bracelet étaient très-riches, mais n'étaient pas accompagnés de collier. Moi, je préférais l'autre, plus simple, mais complète, et j'en donnai pour raison que la broche est le bijou d'une douairière, et le collier celui d'une jeune femme. Mais M. Paul prétendit que je n'aurais pas besoin de collier, parce qu'il nous sera très-difficile d'aller au bal, notre demeure étant éloignée de quelques lieues de Falaise et de Caen. Il dit vrai. Cependant toutes ses observations me font craindre qu'il ne trouve des obstacles à toute fantaisie, parce qu'il n'aura pas l'essor d'imagination nécessaire pour les surmonter.

Ce ne sont là que des enfantillages, mais ce qui me paraît plus grave, c'est son indifférence

pour les choses qui doivent intéresser particulièrement la conscience de l'homme, et qui se rattachent à la tâche qu'il est appelé à remplir dans la société. Vous allez en juger, ma chère Blanche.

En arrivant à la maison nous trouvâmes M. Garnier, celui qui a fait mon mariage, suivant l'expression consacrée. Je ne lui en veux pas : s'il ne croyait pas avoir combiné la chose la plus merveilleuse du monde, il ne s'en fût jamais mêlé, et je sûre qu'il serait prêt à donner sa vie en garantie du contrat.

En effet, chère Blanche, il n'y a pas d'homme meilleur ni plus dévoué que M. Garnier. Mais sa bonté lui nuit : on ne le respecte point ! Il n'est pas moins intelligent que mon oncle, et il l'est plus que toutes les personnes qui nous entourent, croiriez-vous qu'on n'a pas l'air de s'en douter ? Il ne s'imprime pas comme mon oncle dans l'estime et même dans la crainte de chacun. A bien considérer, ce n'est pas sa faute; je pense qu'il faut une supériorité d'esprit tout à fait exceptionnelle pour se faire pardonner une extrême bonté.

M. Garnier est l'ami de collége de mon oncle; mais leur intimité consiste surtout dans une querelle perpétuelle. Je ne sais pas si c'est parce que M. Garnier est replet et mon oncle maigre, mais ils ne sont d'accord sur rien.

Comme ils s'aiment beaucoup, je suis convaincue qu'ils forment chaque jour la résolution pacifique de cesser de se contredire et de laisser passer en silence les opinions qui les blessent; mais c'est un effort trop difficile ! et M. Garnier lui-même est capable de tous les sacrifices, excepté celui de se taire. Ils sont tous deux comme les cochers de fiacre, ou si vous aimez mieux comme les héros mythologiques : dès qu'ils se rencontrent, ils s'accrochent, ils se heurtent au passage, la querelle commence et le combat s'ensuit.

Ce jour-là, mon oncle avait résolu de bien régaler M. Garnier qu'il gardait à dîner, et il avait recommandé à la cuisinière de se pourvoir d'un poisson pour le relevé de potage. Mais le seul turbot qui fût sur le marché avait été enlevé par un restaurateur, chargé de préparer un repas de noces pour de petits marchands et de petits employés. Mon oncle, qui a la prétention de hiérarchiser la gourmandise, était furieux. Il trouvait que c'était un crime de lèse-magistrature que de l'avoir privé de son plat. Il nous fit à table un éloquent réquisitoire.

— Je ne parle pas du temps, disait-il, où les rois, les princes, les seigneurs avaient le droit de faire enlever sur le marché ce qui était à leur convenance. Je parle seulement de l'époque plus rapprochée de nous où le peuple conservait

encore le sentiment de ses devoirs et de ses vertus spéciales. A cette époque, le prolétaire pratiquait l'économie avec assez de rigidité, pour ne jamais satisfaire à prix d'argent ses fantaisies gourmandes, et ne point anticiper sur le luxe et la table de ses supérieurs. Il se contentait, dans ses jours de gala, de mets substantiels et simples, qui avaient l'avantage, tout en flattant son goût, de réconforter sa santé... Mais un turbot !... Et quand ces gens-là seront réduits à la misère, ils viendront nous demander l'aumône !

— Eh bien, s'écria M. Garnier, qui déjà ne pouvait plus se contenir, si le peuple recherche les superfluités, c'est au moins un indice qu'il ne manque pas du nécessaire aussi souvent qu'autrefois.

— Je n'en sais rien, riposta mon oncle; mais ce que je sais, c'est qu'il n'est pas plus riche... moins peut-être. Il faisait des économies à grand' peine, il n'en fait plus du tout : il est plus âpre au gain et plus prompt à la dépense.

— Mais vous disiez tout à l'heure qu'il se nourrissait mieux. N'est-il pas aussi mieux logé et mieux vêtu ? C'est un progrès !

— Un progrès ! comme si les jouissances matérielles avaient jamais ajouté quelque chose au bonheur ! Croyez-vous que les cuisinières et les femmes de chambre n'étaient pas aussi heureuses lorsqu'elles n'étalaient pas le luxe ridi-

cule de leurs crinolines et de leurs bonnets à rubans, si commodes pour l'ouvrage qu'elles font! Ah ! les domestiques !

— Non, mille fois non, elles n'étaient pas aussi heureuses, reprit M. Garnier. Puisque la nature a donné à la femme, et même à l'homme, le goût de la parure, pourquoi chercher à le détruire? C'est un instinct vrai... Voyez les animaux, voyez les chevaux, comme ils sont fiers quand ils ont un harnais neuf et un pompon sur l'oreille ! Vous dites que le bien-être matériel ne contribue pas au bonheur : on est pourtant d'ordinaire assez satisfait après un bon dîner. Que de choses dont on n'est pas capable quand le corps est exténué et souffreteux ! Peut-on avoir de l'ardeur, de l'enthousiasme? Et vous, par exemple, si vous étiez à jeun, vous n'auriez pas tant de zèle pour réformer la société.

— Vous vous trompez! Le repas le plus frugal me conviendrait autant que celui-ci; c'est par pure convenance que je soigne le service de ma table.

M. Garnier répondit par un hochement de tête.

— Non, reprit mon oncle, il ne faut pas laisser l'humanité courir et se développer dans le sens de ses instincts comme une mauvaise herbe. Il faut la restreindre, la contraindre pour la moraliser. C'est en l'assujettissant à la privation qu'on

l'améliore: la mortification chrétienne était une haute vertu.

— C'est en instruisant le peuple et non en le faisant jeûner qu'on le moralise. L'instruction, voilà la véritable école de tempérance. Mais la tempérance est une vertu individuelle et non collective, car la perfection de l'état social consiste dans l'abondance du travail et des richesses.

— Oui, mais à condition que vous les distribuerez sagement ces richesses. Ah! vous ne voulez pas de classes privilégiées, je vous défie, moi, de vous en passer! Il faut émonder certaines branches et laisser toute la séve monter dans les autres pour que l'arbre se couvre de fleurs et de fruits.

— C'est cruel, ce que vous dites là. L'arbre dont vous émondez les branches ne pousse pas des cris de douleur; sa sève n'ensanglante pas la terre; les rameaux vivants ne pleurent pas leurs frères tombés. Mais l'humanité n'est pas une plante, c'est un corps, et lorsqu'un seul de ses membres souffre, tout le jeu de l'organisme est détruit. Qu'en pensez-vous? ajouta M. Garnier, en s'adressant à M. Paul: Vous êtes jeune, vous, monsieur... »

Mon fiancé, interpellé tout à coup, fit une singulière figure. Il était peut-être d'autant plus embarrassé, qu'il s'apercevait que je le regardais

à pleins yeux ; car, j'avais, en effet, une curiosité excessive de savoir de quel côté il se rangerait. D'abord il devint tout rouge et balbutia. Mais comme il ne manque pas d'une certaine facilité à s'exprimer, il se remit suffisamment pour dire en assez bons termes : qu'il était très-difficile de se prononcer; que son cœur penchait pour la cause que M. Garnier défendait; mais que les objections posées par M. de la Vassière méritaient qu'on y fît une sérieuse attention.

Cette réserve, quoiqu'elle mît fin à la discussion, n'était pas précisément de mon goût. Aussi, à peine étions-nous sortis de table, que je ne pus m'empêcher de lui dire en manière de reproche :

— Comment ! vous n'avez pas d'opinion formée sur ces choses-là ?

— Mais vous-même, répondit-il, en avez-vous ?

— Oh ! moi, c'est bien différent : une femme, une jeune fille surtout, évite de rien approfondir. Mais si j'étais homme, je serais promptement décidé, parce qu'il me semble qu'au-dessus de toutes les raisons qu'on peut alléguer, pour ou contre, dans une question, il y a toujours une évidence de sentiment qui vous emporte.

— Mais s'abandonner à cette lumière trom-

peuse, c'est tomber dans la partialité, dans la passion.

Je me tus à mon tour, parce qu'il aurait fallu pour répliquer faire une confession trop complète. La passion ! n'est-ce pas là ce qui lui manque ? il est modéré en tout, comme il est médiocre en tout. On est toujours sûr de la tranquillité avec lui ; mais cela ne suffit pas pour qu'on se sente vivre. C'est étrange ! cet homme si régulier jette mon esprit dans les extrêmes. Pendant qu'il se renfermait dans sa neutralité, je me formais cette conviction, que l'enthousiasme pour un parti, le dévouement à une cause, le fanatisme même, soutenu par la bonne foi, sont les plus beaux mouvements de l'âme et les plus puissants mobiles de la vie.

En parlant des extrêmes, je connais quelqu'un qui, j'en suis persuadée, doit les aborder facilement. Ce que je vais vous dire est parfaitement insignifiant ; c'est une de ces petites confidences que les jeunes filles aiment à se répéter devant leur miroir. Je devrais garder la mienne pour moi, puisqu'elle n'a aucun rapport avec les conseils que je vous demande ; mais quand je vous parle la plume à la main, je ne sais point laisser le moindre recoin secret dans ma pensée.

Imaginez-vous qu'il existe, dans les environs de Falaise, un gentilhomme campagnard, pos-

sesseur d'un vieux château, entretenu avec beaucoup de soin, d'un grand domaine très-bien cultivé et de deux vieilles tantes très-respectables. Lui-même est le Tristan le plus distingué qu'il soit possible de rêver. Il a l'air profond et sentimental; il est d'une politesse exquise, et jamais je ne lui ai entendu dire une banalité. Je l'ai rencontré quelquefois au bal, et il vient voir souvent mon grand-père, avec lequel il a des relations d'affaires, une rente, je crois, à lui payer.

Hier, je traversais le salon comme il était là; mon oncle, qui était présent aussi, m'arrêta au passage, pour me présenter à M. de Rémare en lui annonçant mon mariage. A cette communication, il eut une espèce de tressaillement promptement réprimé; mais il ne put empêcher que son visage déjà pâle ne prît une blancheur d'émotion. « Si j'avais l'honneur de connaître de M. Paul Dulandier, dit-il, je le féliciterais vivement de son bonheur; mais quant à mademoiselle, je ne saurais lui adresser de félicitations, car je puis à peine supposer qu'il existe un homme assez digne de l'obtenir. » Après ce compliment, il est sorti en saluant profondément, mais sans jeter un regard sur nous, comme s'il eût craint de nous laisser lire dans ses yeux. C'est absurde, mais j'étais heureuse !

Adieu, chère Blanche, n'ayez pas peur des conséquences, donnez-moi votre opinion en toute franchise. »

Votre amie,

CLARA CASTEL.

V

« Vous nous avez mis tous en joie, chère Blanche, en nous annonçant l'arrivée ici de votre jeune frère. Tous les ans, lorsqu'il vient passer une partie des vacances auprès de nous, nous constatons l'heureux développement de ses forces et de son esprit. Mais cette année monsieur mon cousin sera tout à fait un grand personnage : n'a-t-il pas quatorze ans? et puis les succès qu'il a obtenus à Sainte-Barbe nous obligeront à le prendre au sérieux.

Je m'imagine pourtant que nous allons bien jouer et rire ensemble. Je vais quitter ma gravité de fiancée pour reprendre ma mutinerie d'écolière. Nous avons grand besoin de diversions ici, car l'avenir est gros de tempêtes. Il me

semble que notre cher Jules va arriver comme un petit messager de paix, sa branche d'olivier en main, pour nous dire : Occupez-vous un peu de moi, et suspendez vos inquiétudes et vos défiances.

C'est que, depuis ma dernière lettre, notre situation respective à l'égard les uns des autres s'est dessinée d'une manière peu favorable à la satisfaction de chacun. Vous y êtes pour quelque chose, chère Blanche, vous qui m'avez mis l'énergie au cœur par cette parole décisive : « Je crois, m'avez-vous dit, que l'on peut épouser un homme sans l'aimer d'amour, être heureuse avec lui et lui donner bientôt tout son cœur ; mais il ne faut pas, comme vous, s'apercevoir auparavant qu'on ne l'aime point. »

Cette vérité me parut si évidente que je fus tirée d'inquiétude en un instant. Oui, me dis-je, une jeune mariée peut se passer de dot, mais non de trousseau ; d'amour, mais non d'illusion et d'espérance. Si une transformation ne s'opère pas en moi, je ne me marierai pas. Telle fut la résolution à laquelle je m'arrêtai.

J'avais reçu votre lettre le vendredi, M. Paul Dulandier vint le dimanche suivant, et cette fois accompagné de son père et de sa mère. Au dessert, mon oncle dit à maman :

— Combien vous faut-il encore de temps pour

apprêter tout ce qui est nécessaire à Clara pour son mariage?

— Nous avons déjà reçu toutes les étoffes, répondit ma mère, dans quinze jours les robes et le trousseau seront prêts.

— Très-bien, reprit mon oncle : on pourra faire la cérémonie dans trois semaines. Qu'en pensez-vous, monsieur Dulandier? ajouta-t-il en se tournant vers mon futur beau-père.

— Le plus tôt sera le mieux, répondit celui-ci.

— Pourquoi mettre tant de précipitation dans une chose si grave, dis-je à mon oncle? M. Dulandier pense comme moi, peut-être, qu'il n'est pas mal de prolonger nos réflexions.

— Je n'en ai point à faire, me répliqua mon fiancé, avec une certaine sécheresse d'accent.

— Vous l'entendez, ma nièce, ces paroles vous dictent votre conduite. Vous, non plus, vous n'avez point à faire de réflexions; elles doivent être finies depuis longtemps.

— Mais cependant... mon oncle...

— Nous causerons de cela ensemble... Clara... Ce n'est pas le moment.

J'étais humiliée et l'impatience me gagnait... M. Dulandier, le père, était assis à la table en face de moi. Par hasard, mes regards se portèrent sur lui; nos yeux se rencontrèrent. Ce que je vis dans les siens me surprit et m'effraya.

Mais ce fut une vision si rapide que, malgré sa lucidité, un doute heureusement me reste. A l'air intelligent de M. Dulandier se mêlait une ironie narquoise. Il me parut certain qu'il lisait dans ma pensée mieux que moi-même; qu'il voyait bien que je n'aimais pas son fils et qu'il savait pourquoi je ne l'aimais pas; mais qu'il était heureux que je lui fusse sacrifiée; qu'il trouvait que j'étais une proie bonne à prendre, et qu'il n'y avait rien à risquer, parce qu'il était écrit sur mon front que je ne trahirais jamais aucun de mes devoirs petits ou grands; que je porterais bravement mon fardeau, quel qu'il fût, sans le faire retomber sur les autres.

Mon oncle, pour conclure, décida que l'on signerait le contrat de mariage dans quinze jours et que la bénédiction nuptiale nous serait donnée deux ou trois jours après.

M. Paul Dulandier et sa famille se retirèrent assez tard dans la soirée, de sorte qu'il ne fut question de rien après leur départ. J'en fus bien aise : j'avais besoin de sonder mon courage pour savoir si j'étais préparée à la lutte qu'il me faudrait soutenir.

Le lendemain, avant déjeuner, mon oncle me fit appeler dans son cabinet. J'obéis aussitôt et j'arrivai avant lui; il était encore dans sa chambre, achevant sa toilette pendant que je l'attendais.

Machinalement, je me mis à regarder tous les objets qui m'entouraient, comme si je les avais vus ce jour-là sous un aspect différent : ces grands portraits de magistrats que mon oncle affectionne tant, puis tous les petits ustensiles de sa table de travail, son encrier en bois de rose, auquel est attaché un petit bougeoir avec sa poignée en cuivre, la rigole d'ébène dans laquelle il dépose ses plumes, ses presse-papier en marbre des Pyrénées qu'il a rapportés de ses voyages, etc., etc., le tout artistement rangé et soigneusement époudré.

Je me rappelais que naguère encore, il se dégageait pour moi de toutes ces choses une impression solennelle qui accélérait les battements de mon cœur quand j'étais appelée dans cette retraite du magistrat. Est-ce à cause de ses fonctions, ou parce qu'il se fait appeler M. de la Vassière, ou par l'effet de cette attitude de sévérité concentrée qu'il aime à garder dans notre intérieur? mais mon oncle m'a toujours paru d'une autre espèce que nous : c'est plus que le chef, c'est le régent de la famille, et, malgré l'attachement presque filial que je lui porte, mon respect pour lui a toujours dominé mon affection.

Ce n'est que depuis peu de temps que ce prestige s'évanouit, quoique je m'efforce de l'entretenir. Imaginez une étoffe somptueuse qui éclate

et se déchire tout à coup. Nos paysans diraient : elle rit ! Eh bien, il y a aussi quelque chose qui rit devant moi, une ironie qui éclate dans toutes ces graves apparences dont mon oncle s'entoure. Lui-même, il s'étiole, se rapetisse, s'écroule, comme s'il entrait dans cette phase de la vieillesse, qui est une dérision de l'enfance. Mais je me rétracte; j'ai tort de vous dire cela, chère Blanche. Comme il m'arrive souvent : mes expressions, que je ne calcule pas, vont au delà de ma pensée et l'entraînent avec elles.

Mon oncle descendit enfin.

— Hier, me dit-il quand il fut assis, vous avez paru désirer un délai à votre mariage et je n'ai pas cru devoir tenir compte de votre insinuation. Je suppose qu'elle ne vous était dictée que par la timidité naturelle à une jeune fille ou par le regret de quitter vos parents.

— Par d'autres raisons encore, mon oncle. Je trouve que je n'ai point eu assez de temps pour étudier mon futur mari. Il se pourrait qu'il existât entre nous des oppositions d'humeur et de caractère, des antipathies naturelles qui nous rendraient le bonheur impossible.

— Que voulez-vous dire? Supposez-vous en lui quelque grave défaut, physique ou moral, qu'il nous dissimule?

— Nullement.

— Et bien... alors?...

— Il me semble que je ne suis pas disposée à l'aimer comme une femme doit aimer son mari.

—Ma nièce, quand une honnête femme épouse un homme aussi estimable que M. Paul Dulandier, elle ne peut manquer de l'aimer. Les honnêtes femmes, d'ailleurs, aiment toujours leur mari, c'est là ce qui les distingue de celles qui ne le sont pas.

— Mais, peut-être, mon oncle, c'est parce qu'elles ont eu la prudence de n'épouser qu'un homme vers lequel leur cœur les portait?

— Et pourquoi votre cœur ne vous porterait-il pas vers M. Paul Dulandier?

Mon embarras était grand pour répondre, car mon oncle n'eût pas voulu probablement admettre les motifs d'indifférence que je lui aurais allégués.

— On sent quelquefois que l'on n'aime pas, dis-je en hésitant, sans savoir définir pourquoi.

— Alors, ce n'est plus la raison qui guide de semblables sentiments, c'est le caprice. Tant pis pour vous, ma nièce, s'il en est ainsi; car la femme qui écoute ses caprices est déjà perdue, parce que le caprice est une chose variable : aujourd'hui l'un, demain l'autre.

— Oh ! mon oncle !

— Ne vous fâchez pas, Clara. Je vous rends cette justice que vous avez toujours été soumise à ceux qui avaient droit d'autorité sur vous,

Rassurez-vous, mon enfant, j'ai la conviction que vous serez une bonne épouse comme vous avez été une bonne jeune fille.

— Merci, mon oncle. Mais ce n'est pas un caprice qui m'éloigne de M. Paul Dulandier, c'est une réflexion. Je ne crois pas que ses idées concordent avec les miennes.

— Bien lui en prend, je suppose; car, sans vous faire tort, il doit avoir un esprit plus fort et plus mûri que le vôtre, ayant plus de savoir et plus d'expérience que vous. Vos idées, petite fille, ajouta mon oncle, en prenant un ton paternellement câlin, elles ne sont pas encore très-formées, n'est-ce pas? Je croyais que, jusqu'à présent, vous m'aviez fait l'honneur d'adopter les miennes et de vous y soumettre avec confiance.

— Oui, mais il me semblait que pour le mariage, je devais essayer de penser par moi-même.

—Vous avez essayé, c'est cela; mais vous n'avez pas réussi. L'instrument n'était pas de force encore. Pour être heureuse, Clara, croyez-moi, une jeune fille n'a qu'une route à suivre : accepter aveuglément l'époux que ses parents lui ont choisi et se soumettre entièrement d'esprit à cet époux. Et puis, plus tard, quand la jeune femme est devenue mère de famille, qu'elle a eu le temps de connaître son mari, si elle a con-

staté en lui quelques faiblesses (nous avons tous les nôtres), alors elle peut, en certaines circonstances, dans l'intérêt commun, chercher avec modération et douceur à faire prévaloir son opinion.

— Je n'attendrai pas jusque-là, mon oncle, m'écriai-je : il y a des sentiments involontaires qu'on doit écouter, si l'on ne veut pas être responsable de son propre malheur.

— Des sentiments involontaires ! Et c'est là l'excuse que vous invoquez, Clara, pour motiver votre refus? Des sentiments involontaires ! Si vous saviez par quelles bouches ces paroles passent habituellement, vous rougiriez de vous en servir. Nous entendons cela tous les jours : les épouses adultères, les mères cruelles qui torturent leurs enfants sans pitié, les filles qui s'abandonnent à un suborneur, voilà celles qui ont des sentiments involontaires. Les sentiments involontaires, c'est la porte ouverte à toutes les dépravations !

J'étais tellement exaspérée d'être si peu comprise que je ne pus retenir mes larmes.

— En vérité, Clara, si je ne vous connaissais pas à fond, vous me donneriez une singulière opinion de vous. Quel désaccord peut-il exister entre vous et un honnête homme? Vous n'êtes pas un personnage politique obligé d'adopter tel ou tel système. Les idées de M. Paul Dulan-

dier sont bonnes, puisqu'elles le conduisent bien. Si les vôtres en diffèrent, modifiez-les. Vous n'avez rien à dire de son caractère, n'est-ce pas? car chacun en fait l'éloge. Quant à son extérieur, à sa personne, elle ne vous est pas indifférente : plus d'une fois, nous en avons eu la preuve.

— Quoi ! mon oncle, comment?...

— Ne vous alarmez pas. Cependant, vous avez laissé souvent M. Paul Dulandier embrasser votre front, vos joues, vos mains. J'ai trouvé que vous accordiez ces faveurs avec un peu de facilité!

— Oh! c'est trop, mon oncle. Ces faveurs, comme vous dites, je croyais que M. Paul était autorisé à me les demander et je n'osais les lui refuser de peur qu'il ne remarquât combien je l'aimais peu... Il fallait m'avertir.

—Je regrette que vous ayez eu cette faiblesse ; mais elle n'aura pas une grande importance si vous épousez M. Paul Dulandier. C'est une raison encore pour que vous ne retardiez pas votre mariage.

— Y pensez-vous, mon oncle? Quoi ! ce sont là de ces fautes qui nécessitent qu'on se marie pour les effacer?

— Oui, chez les gens délicats...

Mes larmes n'avaient pas cessé de couler; mais les sanglots, à ce moment, m'étouffaient. L'opiniâtreté de mon oncle, ses reproches si profondéments blessants et si peu mérités, à ce qu'il

me semblait, me jetèrent dans une révolte désespérée.

— Non, non, ce mariage est impossible! m'écriai-je avec toute l'énergie que je pouvais prêter à ma voix brisée.

Sous l'influence de ces émotions, je sentais un éloignement invincible pour M. Paul Dulandier.

— Ce qui est impossible, au contraire, mademoiselle, reprit mon oncle sévèrement, c'est que vous rompiez votre mariage. Comment! vous avez souffert pendant six semaines au moins les assiduités d'un prétendant, et vous le renverrez sans motif, au moment où votre union va recevoir, par la publication des bans, sa première sanction religieuse et civile. On ne se joue pas ainsi d'un homme d'honneur!... Mais, malheureuse, dit encore mon oncle, avec un accent de dédain que je n'aurais jamais cru qu'il eût employé avec moi, vous ne vous apercevez donc pas que vous courez à la perte de votre réputation? Croyez-vous que la nouvelle de votre rupture avec M. Paul Dulandier passera dans la bouche du public sans commentaires? Le monde voudra expliquer ce qui est inexplicable, et comme votre fiancé est en possession de l'estime générale, c'est sur vous que tomberont les soupçons malveillants. Sur vous et sur moi. On accusera mon manque de pénétration et de fermeté. On dira que j'aurais dû prévoir ou vaincre

votre résistance; ne pas abandonner la religion de ma promesse à vos caprices. Que les parents sont malheureux! Il suffit de l'inconséquence et de l'entêtement d'une enfant pour compromettre la dignité et l'honneur même de toute leur vie. Retirez-vous, Clara, et allez réfléchir; car si vous ne preniez pas une plus sage détermination, ce serait une séparation de cœur éternelle entre nous.

Mon oncle était blême, et un tremblement convulsif agitait ses membres et son visage. Je vis combien il s'effrayait d'être enveloppé dans cette réprobation sous laquelle il croit que je dois succomber. Je n'étais pas moins émue que lui, non par crainte du monde, de la société de Falaise: elle me semblait trop loin de moi à cette heure; mais parce que la violence faite à ma liberté m'indignait et que je ne savais à qui avoir recours pour me défendre.

Il fallut expliquer mes larmes à maman et lui raconter l'entretien que j'avais eu avec mon oncle. Vous savez qu'elle ne discute que rarement les volontés de son frère, lors même qu'elles causent quelque peine à sa fille chérie. Si la nécessité d'agir n'est pas urgente, ma mère me console par des baisers, et voilà tout. Mais cette fois elle ne recula pas devant l'initiative d'un avis. « Adresse-toi à M. Paul Dulandier, me dit-elle; obtiens qu'il demande lui-même un

délai. Ne lui déguise pas que tu n'es pas encore décidée, et qu'il ferait violence à tes sentiments en pressant votre mariage.

A dimanche donc cette tentative douteuse. A lundi, chère Blanche, ma lettre et le résultat. »

CLARA CASTEL.

VI

«Je ne devais vous écrire que demain, ma chère amie, mais nous attendons M. Paul Dulandier et sa famille de quart d'heure en quart d'heure, et cette attente est si pénible pour moi, si pleine d'anxiété, que j'essaie d'en dissiper les émotions en causant avec vous. Depuis que vous recevez si complaisamment mes confidences, toute ma vie est au bout de ma plume.

Je veux vous parler aujourd'hui de votre jeune frère qui est avec nous depuis quarante-huit heures. Quel charmant enfant! quelle grâce! quel pétillant esprit! Ah! celui-là est bien du pays de mes rêves!

Il s'intéresse à tout avec tant d'ardeur qu'il semble tout connaître. Nous eussions passé six mois à Paris que nous ne serions pas si parfaite-

ment au courant. Il nous a raconté, tour à tour, les pièces en vogue, les livres nouveaux, les bons mots qui circulent, les bruits de la politique, l'esprit des grands et des petits journaux. Mais son joli babil n'est pas celui d'un jeune perroquet qui ne retient que les mots sans l'idée. Sa mémoire a du goût ; elle sait choisir; et son enthousiasme explique les raisons de son choix. Son imagination, qui va sans relâche et sans fatigue d'une chose à l'autre, ressemble à nos hirondelles quand elles circulent à grands coups d'aile dans l'espace, pour faire la chasse à leur proie.

C'est surtout lorsqu'il se trouve en présence de quelque chose d'inusité et de nouveau que l'on peut juger combien son esprit est vif et naturel; il a des saillies d'une naïveté si piquante qu'il nous a complétement remises en gaieté, ma mère et moi.

Et puis, sous toute cette pétulance, on sent déjà un attachement profond au beau et au bien. Que d'estime il me donne pour l'intelligence et le caractère de votre père ! Une fleur si brillante ne peut s'être développée que sous un puissant abri qui l'ait à la fois alimentée et protégée. Votre frère aîné, dont il me parle si souvent, et que je n'ai jamais vu, lui ressemble-t-il? Jules vous doit aussi beaucoup, sans doute, ma chère Blanche, ainsi qu'à madame Nordin, car il semble porter, sur son heureuse physionomie, le re

flet de toutes les heures souriantes et libres qu'il a passées entre sa mère et ses sœurs.

Depuis deux jours, vraiment, il a mis toute la maison en fête : nous nous en apercevons, surtout à l'heure des repas. Il y a bien longtemps que les murailles de notre salle à manger n'avaient retenti d'éclats de rire si joyeux.

Une contrainte perpétuelle fait régner la taciturnité parmis nous. Mais ne croyez pas qu'elle soit due uniquement aux circonstances exceptionnelles de nos rapports de famille. Non, tantôt par une cause ou tantôt par une autre, c'est presque la règle générale dans les intérieurs de la province. Peut-être existe-t-il quelque chose de semblable à Paris. Je m'imagine pourtant qu'on doit y avoir l'esprit plus flexible, l'humeur plus disposée aux concessions, parce qu'on ne vit pas toujours les uns en face des autres, et que les distractions du dehors font diversion aux ennuis que l'on trouve chez soi.

Comme j'aurai quelque chose, sans doute, de plus grave à vous communiquer demain, je veux vous signaler tout de suite le petit incident qui a marqué ma matinée. J'allais à la messe. En entrant à l'église, je m'approche du bénitier; une main se tend vers moi. Je touche les doigts humides qui s'allongent, je sens un tressaillement passer dans les miens; je lève les yeux, un regard plein de tristesse et de pitié m'enveloppait

dans sa douce fascination. Devinez-vous? c'était M. de Rémare, celui qui n'avait pas voulu me féliciter de mon mariage. Mais qui plaignait-il? Ce n'était pas moi, à coup sûr, car il ne peut savoir ce qui se passe dans mon cœur. C'était donc lui! Et s'il croyait qu'il y a entre nous une sympathie cachée qui fait qu'il ne peut être malheureux sans que j'en ressente quelque chose! Votre Jules qui m'accompagnait comme un jeune page, en tenant mon livre, a remarqué M. de Rémare. Il a été frappé de la distinction de son visage et de ses manières. Si M. de Rémare a prié pour nous deux, il a bien fait; car, hélas! j'ai manqué complétement ma messe : je sentais encore contre mes doigts le frémissement des siens ; j'étais poursuivie par le souvenir de son regard et dominée par l'idée de sa présence.

Je m'arrête, chère Blanche, mes pensées s'entremêlent; je ne peux plus les gouverner. Mon cœur se serre à perdre la respiration. M. Paul Dulandier sera ici dans quelques instants. N'est-ce pas une exigence trop grande que de demander à un homme de renoncer à vous par effort d'amour? »

CLARA CASTEL.

« Non, ma chère Blanche, je n'accepterai plus aucun éloge de vous. Quelle faible créature je fais! Je n'ai ni force de volonté ni énergie de ca-

ractère. Ma pensée, au lieu d'être l'arme divine qui m'aide à conquérir mon affranchissement, n'est pour moi qu'un instrument de torture. L'habitude de la soumission a épuisé, avant qu'elle se soit développée, toute l'énergie de mon âme, comme un rejeton dont on a écrasé la tige avant que la substance ligneuse qui devait la soutenir s'y soit formée.

Tout le monde ici me commande, me fait la loi, m'intimide et m'impose. On abuse de tout ce que j'ai dans le cœur de tendre et d'affectueux pour refouler mes instincts et détruire en moi jusqu'au moindre vestige de personnalité. M. Paul aussi. Ah! si vous saviez quelle force d'obstination il cache sous son apparente douceur. C'est ainsi que l'homme doit être armé pour rester le maître, et la femme doit avoir une organisation sensible et faible comme la mienne pour accomplir sa destinée de souffrance et de larmes.

Si j'avais au moins le bénéfice de ma faiblesse, cette insouciance légère et passive qui est le lot de quelques-unes! Mais je m'irrite, je me désespère, je me révolte quand je suis seule, et dès qu'une autre volonté, pour contrarier la mienne, invoque le devoir ou s'arme de persuasion et de prière, je m'apitoie et je cède.

Et pourtant, je ne me dissimule pas l'égoïsme de ceux qui me tyrannisent. Quelle assurance! quelle sécurité dans celui de M. Paul! Il n'a pas

voulu entendre parler d'un jour de retard; il m'aime, il veut presser notre mariage; il ne redoute rien de moi, il sent, dit-il, que je le rendrai heureux. Quant à mon propre bonheur, qu'importe! Il me transformera jusqu'à ce qu'il m'ait faite sienne. Oui, c'est là le comble. Tout ce qui de moi le dépasse s'anéantira, et un jour... ô déchéance!... je l'aimerai.

J'ai insisté, cependant, au nom de mes craintes et même de mes répulsions. Mais il étalait devant moi son chagrin sans ménagement; il laissait échapper des reproches amers, il me tourmentait de supplications, il mendiait mon amour sans fierté, car il m'imputait son désespoir à crime. Le mien, il n'y croit pas. Le remède souverain de quelques jours de mariage me guérira des chimères qui m'obsèdent. « Dans la première jeunesse, tout le monde a, pendant quelque temps, me disait-il, l'amour de l'impossible; mais on en revient. »

Croyez-vous comme moi, chère Blanche, qu'il y a pourtant des êtres qui n'en reviennent jamais : les poètes, les artistes, tous ces nobles rêveurs de la philosophie, ces chercheurs du progrès qui refont le monde et l'humanité, ces missionnaires de la science qui se vouent aux entreprises lointaines et périlleuses. Et n'est-il pas naturel que les femmes portent dans leur amour

la même ambition que les hommes dans les œuvres de leur génie?

— Pour être heureuse en me mariant, lui aije dit, il faudrait que j'eusse l'illusion d'un amour parfait.

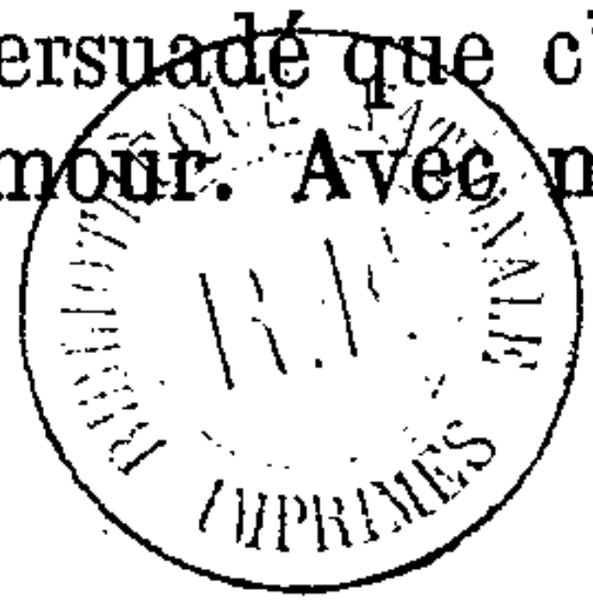
—Vous faites bien d'employer le mot illusion, a-t-il répondu, car rien n'étant parfait en ce monde, si vous croyiez à la perfection de l'amour, vous vous prépareriez d'étranges déceptions.

— J'admets qu'il y ait des illusions dans le détail, mais le fond peut persister. J'ai vu déjà des femmes auxquelles toute leur vie ne suffisait pas pour épuiser leur enthousiasme pour leur mari. Au contraire, elles le renouvelaient et le transformaient sans cesse. C'est ainsi que ma mère a aimé mon père et qu'elle chérit encore son souvenir.

— Et c'est ainsi que je vous aimerai, s'est-il écrié; je n'ai qu'une réponse à faire à toutes vos objections : vous ne m'aimez pas!

— Eh bien, non, c'est vrai : je ne vous aime pas assez pour devenir votre femme. Donnez-moi du temps. Vous sauriez attendre si vous aviez assez de confiance en notre réelle sympathie pour croire que l'amour viendra.

Mais notre discussion tournait dans un cercle vicieux, puisqu'il est persuadé que c'est le mariage qui décidera l'amour. Avec mon oncle,



c'est la même chose : la réplique n'a pas de fin! Il répète sans cesse qu'une honnête femme aime toujours son mai. Mais aime-t-elle son mari parce qu'elle est honnête femme, ou est-elle honnête femme parce qu'elle aime son mari? Il n'est pas possible d'avoir son sentiment là-dessus et, quand je lui ai dit cela, il m'a répondu que cette question était inconvenante.

M. Paul a une ressource éloquente à son usage, lorsqu'il sent l'avantage de la discussion lui échapper : il garde le silence; mais avec un air si accablé, si malheureux! Tout mon courage en est anéanti, ma chère Blanche.

Nous avions eu notre entretien, à part, dans le jardin. On nous a rappelés; on venait de fixer le jour de notre mariage au troisième jeudi suivant. On publie les bans dans trois jours; on signera le contrat le dimanche qui précédera le mariage, comme c'était déjà convenu.

On s'attendait peut-être à une protestation de ma part : je n'ai pas osé! La mine pâle et effarée de mon oncle surtout m'a retenue. Il est clair que le petit scandale d'une rupture et l'idée d'avoir quelque chose à démêler avec les propos du monde lui causeraient un trouble à le rendre malade ou fou.

Et ma chère maman? Elle serait prête, sans doute, à se sacrifier à moi; mais comme elle voudrait aussi du fond du cœur que je pusse ai-

mer M. Paul Dulandier ! car si je mécontente mon oncle, ma dot m'échappe, et il n'y a point de personne de l'âge de ma mère, de nature si délicate et si désintéressée qu'elle soit, qui ne considère la fortune comme un des principaux éléments du bonheur.

Adieu, ma chère Blanche, cette lettre sera probablement la dernière que je vous adresserai. On va écrire à vos parents pour les inviter ainsi que vous à mon mariage. Je vous remercie de votre sympathie si attentive et si affectueuse. Elle a été pour moi, autant qu'il était possible, une consolation ; mais il me faut céder à ma destinée. A quoi bon continuer des confidences qui vous affectent péniblement et qui ne me soulageront plus, hélas ! Un malheur irrémédiable ne peut être partagé. Vous le comprenez aussi, car, depuis quelque temps, vos conseils sont muets ; mais j'interprète votre silence : vous n'approuvez pas mon mariage et vous n'osez m'engager à le rompre, de peur de me jeter dans les aventures. Chère sœur, je vous aime... Adieu. »

CLARA CASTEL.

VII

Résolue à ne plus contempler sa pensée face à face, Clara s'absorba dans une morne résignation. Elle espérait par là, comme avec un poison lent, engourdir sa souffrance. Mais elle trouva un stimulant inattendu dans la société de son jeune cousin. En distrayant son chagrin, en excitant son imagination, il l'entraîna à réagir contre elle-même. Etait-ce avec préméditation? Il était bien jeune pour tant de calcul ; mais il avait une malice bien vive. Son esprit aiguisé de bonne heure avait acquis sans fatigue un développement précoce, jusqu'à deviner tout, même ce qu'il ne comprenait pas.

Servi par une curiosité insatiable, qui tombait moins sur les faits que sur les pensées, il appor-

tait à la découverte des passions qui l'entouraient, au milieu du monde parisien, la subtilité de sens et d'observation dont les sauvages font preuve dans l'exploration des vastes solitudes. Beaucoup de ces secrets de la comédie moderne eussent été fort dangereux pour notre jeune écolier, si, en les traduisant dans sa pensée, il ne les eût revêtus de ce prestige brillant et pur qui appartient à la jeunesse de l'imagination lorsqu'elle est jointe à la bonté du cœur.

Jules Nordin n'était pas uni par les liens de parenté avec M. de la Vassière, mais seulement avec les deux dames. Madame Castel était sa tante à la mode de Bretagne ; lui et Clara étaient cousins issus de germains, comme on dit dans le langage des hommes de loi. Son père, M. Alexandre Nordin, était un des subrogés tuteurs de la jeune fille, le seul parent qu'elle eût dans la ligne paternelle, et il faisait partie de son conseil de famille.

Son titre de professeur à l'Ecole normale avait concilié à M. Nordin l'estime de M. de la Vassière, malgré l'éloignement de celui-ci pour tout ce qui lui rappelait le mari de sa sœur. Des rapports peu fréquents, mais empreints de bienveillance, s'étaient établis entre les deux familles, et Jules, dont la santé, fragile comme celle des enfants parisiens, réclamait souvent l'air fortifiant de la campagne, était devenu cha-

que année, pendant plusieurs semaines des vacances, le commensal de M. Berthot.

Dès son arrivée, Jules s'était attaché à Clara avec la charmante importunité de son âge. Il s'était aperçu de l'intérêt qu'on mettait à l'écouter, et il en était très-fier. Son orgueil se félicitait de la supériorité qu'il croyait avoir acquise sur sa belle cousine, parce qu'il pensait que toute sage et raisonnable qu'elle était, elle n'était pas sur beaucoup de choses aussi instruite que lui.

Quant à Clara, elle voyait dans son jeune compagnon un naïf messager de ce monde «*d'au delà,*» inconnu à sa vie si étroitement bourgeoise. La note faible encore, mais franche et juste, de l'intelligence de Jules était pour elle le diapason de l'harmonie intellectuelle qu'elle avait cherché en vain à établir entre elle et Paul Dulandier. Aussi, elle s'était prise d'une confiance superstitieuse en lui et elle lui demandait des oracles, comme elle l'eût fait aux feuillets de son livre d'heures, ou à la corolle d'une marguerite. Un jour, elle lui adressa une question imprudente : Comment trouvait-il M. Paul?

— Il a l'air d'un bon garçon et il n'est pas laid, avait-il répondu négligemment ; mais...

Pressé d'expliquer ce *mais*, il avait ajouté :

— Mais... ce n'est pas un mari fait pour vous.

Cette parole de l'enfant confirma l'arrêt de

déchéance que Clara, dans sa pensée, avait déjà prononcé contre Paul. Il devint évident pour elle que, sans privilége d'âge ni de caste, il n'existe qu'un petit nombre d'élus qui puissent atteindre à une certaine région élevée et subtile de l'intelligence. Ces habitants des hautes cimes se reconnaissent entre eux partout où ils se rencontrent. Hôtes de la même patrie, ils parlent le même langage, quoique venus de lieux différents et ayant passé quelquefois par les épreuves les plus diverses. Mais ceux qui ne sont point nés pour cette sphère idéale, même quand ils attachent à leurs épaules les ailes artificielles de l'éducation, ne font que trahir leur impuissance. Ils ressemblent à ces lourds oiseaux qui s'épuisent à battre des pattes et des ailes sans parvenir à quitter le sol, et auxquels il ne sera jamais donné de traverser les airs.

— Si j'étais plus âgé, disait l'enfant quelquefois, c'est moi qui serais votre mari.

« Mais à propos, s'écria-t-il avec l'accent joyeux de la surprise d'une découverte ; j'ai un prétendant, ou plutôt j'en ai deux à vous proposer : mon frère d'abord. Vous ne le connaissez pas? Il venait pourtant autrefois chez votre père. Mais vous étiez trop petite pour en avoir gardé le souvenir. C'est un joli garçon que mon frère; il a été reçu, il y a deux ans, à l'Ecole normale, et cette année il a passé ses examens pour l'a-

grégation ; mais il n'est pas encore casé comme professeur, peut-être ne le sera-t-il jamais. Mon père veut qu'il voyage avant d'embrasser une carrière. Il est maintenant en Italie d'où il nous écrit les plus belles lettres. Celles qu'il destine à mon père sont plus sérieuses, mais celles qu'il adresse à Blanche et à moi sont si amusantes et si jolies ! Avec ses descriptions de Venise, il m'avait si bien tourné la tête, que maman lui a écrit : « Ménage Jules, car il ne fait plus que rêver tout éveillé. —Tant mieux, a-t-il répondu, on n'a jamais trop tôt l'amour du bien et la curiosité du beau. »

« Votre second prétendant, c'est notre cousin germain. Il porte le même nom que nous. D'une façon comme de l'autre vous seriez madame Nordin, mais le prénom de mon frère est André et mon cousin s'appelle Anatole. Celui-ci est déjà un savant et même un érudit. Pourtant, si vous le voyiez, il a l'air tout jeune, et je vous assure qu'il est plus timide que moi. Ce n'est pas bien difficile, parce que je ne le suis pas du tout. Il me donne des répétitions de latin et de grec. Il est si calme et si patient qu'il n'y a même pas de plaisir à le taquiner un peu. Bien sûr, c'est un stoïcien : il doit être de l'école de Zénon. Mais j'ai peur que Blanche ne veuille le garder pour elle. Je ne comprends pas que lui, qui est si sérieux, se plaise tant avec cette petite

folle, qui est bonne et spirituelle, mais qui retournerait tout Paris pour découvrir un ruban à son goût et qui ne trouve rien de bien, si ce n'est pas acheté chez la *spécialité*. Il s'en fatiguera et comprendra qu'elle n'est pas destinée à un homme grave comme lui. Quant à mon frère...

— Vous êtes fou, mon chère Jules, interrompit Clara. A quoi bon divaguer ainsi ? Est-ce que mon mariage n'est pas une chose faite, puisque le jour est fixé ?

Le jeune cousin secoua la tête négativement.

— Il est si peu fait, dit-il, votre mariage, que si l'on vous proposait de mettre dans un chapeau le nom des prétendants que je vous offre avec celui de M. Dulandier et de tirer au sort, vous accepteriez, dans l'espoir de mettre la main sur un de ceux que vous ne connaissez pas, plutôt que sur celui que vous connaissez.

Clara prit un air demi-sevère et demi-fâché qui mit fin à la conversation. Mais ce fut sous l'impression d'un de ces entretiens qu'elle reprit la plume pour écrire à Blanche :

« Non, lui disait-elle, non, c'est impossible, ce mariage ne se fera pas. A quoi pensais-je donc de me résigner ? Tout mon être se révolte, se soulève contre cette union qui m'est odieuse. Si vous saviez comme mon cœur est changé depuis quelques jours ! comme il est devenu amer et

méchant! Je ne croyais pas que l'époque fixée viendrait si vite. Mais, dans moins d'une semaine, nous y serons arrivés. Non! c'est impossible. Car ce que j'éprouve pour lui, ce n'est plus de l'indifférence, c'est de l'antipathie, c'est de la haine! Même quand je pourrais lui tolérer des idées qui sont contraires à mes sentiments, les expressions qu'il emploie, le son de sa voix, le geste dont il l'accompagne, sa démarche, sa tournure, tout me déplaît.

C'est de l'illusion retournée. Jamais je ne me serais crue capable de sentiments aussi violents. Certaines passions mauvaises me semblaient à une telle distance de moi que je les classais parmi les faits exceptionnels et chimériques. Et maintenant je les sens vivre et s'agiter dans mon cœur. Est-ce ma faute, aussi? Pourquoi veut-on établir cette familiarité, cette intimité du mariage entre moi et un être vers lequel rien ne m'attire? Croriez-vous, ma chère Blanche, qu'il dit notre maison, notre chambre? Il pourrait même dire notre lit. Heureusement il m'a épargné cette souffrance... cette humiliation! Ce qui m'éclaire, c'est de l'entendre parler ainsi. Il faudra donc que nous vivions ensemble, je m'habillerai pour lui, nous dînerons à la même table, en tête-à-tête, je l'entourerai de complaisances, de soins, je mettrai des boutons à ses cols de chemise et à ses manchettes. C'est odieux, vous

dis-je. Comment peut-on être tendre et prévenante contre son cœur?

Je craignais de l'aimer un jour; mais je sens bien que sa présence ravivera sans cesse mon antipathie. Pour la détruire, il faudrait me détruire moi-même. C'est une fièvre qui alimentera mes forces; mais qu'en ferai-je de ces forces ardentes et méchantes? Lui rendrai-je torture pour torture? L'ironie, le dédain, la froideur, l'orgueil qui écrase, voilà mes armes! Et après? Que j'aie un seul instant de faiblesse et d'attendrissement, et il redevient le maître. Oh! que je suis malheureuse! Mais non, non, il est au moins un courage que je saurai conserver, c'est celui de l'inertie! Nos aspirations nous trompent, dit la sagesse de nos parents, il faut les étouffer, Hé bien, croyez-en la promesse que j'inscris ici, Blanche : jamais je ne laisserai une joie s'approcher de mon cœur, un plaisir effleurer mon âme. Je veux vivre, ou plutôt je veux mourir, du regret de ces espérances illusoires qui, même au milieu de mon existence solitaire et monotone, ont rendu ma jeunesse si heureuse. N'a-t-on pas vu déjà des jeunes femmes s'éteindre dans la nostalgie d'un bonheur qu'elles avaient imaginé comme je l'ai fait, mais qu'elles ne connaissaient point! Leurs petits enfants leur tendaient les bras pour les rappeler à la vie ; mais elles, avec un triste sourire, elles suivaient du regard leur

beau rêve envolé et leur âme s'en allait à la suite.

Si j'avais plus d'énergie!... pourtant!... je n'ose pas... je n'ose pas braver les alarmes de ma mère, la fureur de mon oncle, l'esclandre que causerait ma rupture. Comment persister à dire non, quand les autres diront oui? On m'a tant habituée à la soumission que je ne sais plus vouloir. Ah! si quelqu'un venait à mon aide, si l'on faisait cause commune avec moi, surtout si l'on parlait pour moi; que je n'eusse qu'à confirmer les paroles de mon défenseur! Mais personne ne voudra s'interposer entre moi et ma famille. Est-il possible que l'on soit si seule, si abandonnée au milieu des siens, et quand on a encore autour de soi tant de gens qui vous ont accueillie et choyée? Personne ne m'aime! Je ne trouve que des amitiés impuissantes et stériles. Ma mère elle-même (Ah! mon Dieu, pourquoi a-t-on de ses soupçons désenchantants?) ma mère elle-même, peut-être, ne m'aime-t-elle que d'une certaine façon... pour mon bien. Comme l'amertume et le doute empoisonnent mon âme! Non, je ne tenterai pas une épreuve dont le résultat pourrait être trop cruel. Je ne veux pas haïr non plus, on vit par la haine. Je veux m'abandonner à mon désespoir; qu'il m'épuise et me tue bien vite. »

Clara relut sa lettre et ne l'envoya pas. A quoi

bon, dit-elle ; pourquoi me plaindre? Il n'y aura que moi de sacrifiée, et tout le monde sera content.

Mais Jules devinait son chagrin, surprenait ses larmes ;

— Ne l'épousez pas, lui répétait-il, résistez.

Elle secouait tristement la tête.

— Si vous avez peur, il faut vous sauver alors, dit Jules, qui savait par l'expérience de ses camarades de collége que c'était quelquefois le moyen d'échaper à la férule du régent.

— Me sauver ! mais les jeunes filles ne se sauvent pas; d'ailleurs, je ne serais pas partie depuis cinq minutes que l'on s'apercevrait de ma disparition.

— Eh bien, je me sauverai à votre place ; donnez-moi une lettre pour mon père, je le ramènerai avec moi. Il viendra prendre votre défense auprès de votre oncle.

— Quelle idée! mais que dirait-on? Vous avez raison pourtant... avec un conseiller, un protecteur comme votre père, je serais capable de tout. Voudra-t-il venir? Il faut essayer. Ah! mon cher Jules, est-ce que ce serait vous, mon enfant, qui seriez mon sauveur ?

— Oui, c'est moi qui vous sauverai. Pouvez-vous me prêter vingt-cinq francs pour ma place au chemin de fer? Je voyagerai par les secondes ou les troisièmes, peu importe! Je ne serais

pas réduit à cet emprunt, si votre oncle n'avait pas toujours la prudence excessive de me demander ma bourse quand j'arrive chez lui, afin de surveiller mes dépenses. Je devrais me révolter contre cette exigence ; mais je cède, comme vous, par une vieille habitude de soumission.

— Tenez, je réfléchis, Jules, il est trop tard ; ce serait inutile ; je vous remercie.

— Pourquoi ? Mon Dieu, que les femmes sont peu courageuses !

— On signe demain le contrat avant le dîner : vous ne pourriez, votre père et vous, être revenus ici pour cet instant.

— Q'importe ! si l'on signe le contrat demain, vous ne vous mariez que jeudi. C'est encore cinq jours !

— Oui ; mais quand j'aurai apposé ma signature au contrat, je me croirai autant engagée d'honneur que si j'étais mariée.

— Je vous comprends, c'est grave, une signature ! Tout est possible encore, cependant. Je vais partir ce soir, je voyagerai toute la nuit. Mon père pourra se mettre en route demain par le train express de onze heures du matin. Nous serons ici avant cinq heures. Arrangez-vous pour que la lecture du contrat soit retardée, quand vous devriez vous dire malade.

Clara fit encore quelques objections de pure forme ; mais le zèle de son jeune camarade l'en-

traînait, et son énergie se communiquait à elle comme un souffle vivifiant de liberté. Les économies de sa bourse des pauvres lui permettaient de pourvoir Jules de tout l'argent nécessaire à son voyage. Celui-ci était fier de sa vaillante entremise. C'était la première fois qu'il allait voyager seul, la nuit; l'apparence du danger surexcitait sa bravoure et augmentait son ardeur pour l'aventure. A neuf heures du soir, il fit ses adieux à chacun des membres de la famille, comme si, pris d'une fatigue subite, il allait se coucher, et il s'esquiva. A dix heures, il prenait le train. Son absence ne fut pas remarquée, et, le lendemain, M. de la Vassière recevait à son réveil une lettre par laquelle l'écolier en fugue lui annonçait qu'il avait été pris d'un ennui subit de l'absence de sa mère; qu'il allait lui porter un baiser, et qu'il serait revenu le lendemain pour l'heure du dîner.

VIII

Clara passa la journée du dimanche dans les plus pénibles alternatives : le père de son jeune ami consentirait-il à se charger de la mission qu'elle réclamait de lui ? Quel effet cette entremise produirait-elle sur son oncle? Le voyage pourrait-il se faire aussi promptement qu'on l'avait calculé ? La comprendrait-on ? N'allait-on pas la taxer de folie? Quoi qu'il arrivât, elle sentait que son éloignement pour Paul allait s'augmenter de tout l'effort qu'elle avait fait pour se séparer de lui. Elle avait donné à Jules la dernière lettre qu'elle avait écrite à Blanche en permettant à son amie d'en faire usage dans le cas où il serait nécessaire que M. Nordin connût

ses plus secrets sentiments. A celui-ci, elle n'avait écrit qu'un court billet : elle lui rappelait qu'il représentait son père auprès d'elle ; et elle lui avouait que, dans l'accomplissement de l'acte le plus important de sa vie, elle ne se sentait pas en possession de son libre arbitre, quoiqu'elle ne fût entourée que d'influences affectueuses.

Ce qui augmentait encore le supplice de Clara, c'est que Paul, sans cesse à ses côtés, la pressait de ses instances pour obtenir enfin l'aveu d'un amour partagé. La sincérité de la jeune fille lui défendait d'accorder une parole encourageante ; mais sa résistance, à cette heure, était si étrange qu'elle poussait Paul à une lutte tracassière et pénible.

Les grands parents étaient toujours prêts à la vérité à déranger ce tête-à-tête orageux ; mais c'était par impatience de procéder à la lecture du contrat. Ils auraient consenti volontiers à remplir toute la journée par cette grave formalité. M. de la Vassière avait la conscience certaine qu'il était le héros de la fête, le Dieu de la machine : sa générosité allait s'affirmer devant tous dans ce langage abrupt du droit, tout hérissé de formules bizarres qui semblent donner aux choses qu'il exprime la solidité des matières rocailleuses. M. Dulandier contenait son orgueil sournois dans une joie modeste : il arrivait à

l'apogée de sa gloire de notaire, acquise par plus d'un trait d'audace et de ruse, en livrant à son fils la conquête précieuse d'une riche et belle héritière. M. Berthot sortait de son apathie habituelle de vieillard : il était le grand-père des écus qu'on allait distribuer, et il n'était point insensible au plaisir de voir fonctionner sa génération sonnante. Mais Clara qui, par l'expression timide de sa reconnaissance, devait jouer un rôle si intéressant dans cette scène solennelle, avait le caprice peu complaisant de demander qu'on en retardât la représentation jusqu'à la demi-heure qui précéderait le dîner. On croyait qu'elle et Paul étaient de complicité pour ne pas déranger leur amoureux tête-à-tête.

Enfin cinq heures et demie arrivèrent ; on allait dîner à six heures. Il n'était que temps. On donnait le signal de la réunion par un coup de la grosse cloche suspendue à l'extérieur de la salle à manger, comme dans les pensionnats. Paul et Clara se hâtèrent lentement d'accourir.

On monta au salon. Déjà le collègue de M. Dulandier avait posé son binocle devant ses yeux et tenait entre ses mains le cahier largement margé qui contenait le plus beau chapitre de la littérature du code. Il commençait la lecture quand un coup de sonnette, tinté à la porte d'entrée, l'interrompit. Ce n'était pas le coup de sonnette négligent et inconsidéré d'un fournis-

seur; c'était un tintement prémédité, ferme et réfléchi, qui annonçait l'arrivée d'un personnage important. Le tabellion en jugea ainsi, sans doute, car il suspendit sa lecture. M. de la Vassière, oubliant sa dignité, alla soulever un coin du rideau du salon pour voir qui entrait dans la cour. Mais à peine eut-il aperçu le nouvel arrivant, qu'il se précipita au-devant de lui avec un empressement brusque, qui semblait tenir autant de la colère que de la joie.

M. de la Vassière ne reparut pas : pendant plus d'un quart d'heure, un silence terrifiant régna dans toute la maison. Clara, les yeux baissés, croyait porter seule le poids de l'attente que lui renvoyaient les regards interrogateurs de tous ceux qui l'entouraient. Cette contrainte devint bientôt si insupportable, que la jeune fille se leva à son tour et se dirigea vers la porte. Sa mère la suivit.

A peine avaient-elles fait quelques pas vers l'escalier qu'elles virent devant elles M. de la Vassière, la physionomie exaspérée, les yeux étincelants et le visage en feu pour la première fois de sa vie. Il repoussa sa sœur, saisit sa nièce par la main et l'entraîna à sa suite en lui répétant : « Venez vous expliquer ! » Il la fit entrer dans son appartement du rez-de-chaussée et laissa retomber la porte derrière lui avec une sonorité

impérieuse qui annonçait à tous qu'il ne faisait pas bon d'ouvrir ce qu'il avait fermé.

M. Nordin, car c'était lui, reprit en présence de Clara l'explication qu'il avait déjà donnée à M. de la Vassière. Il avait fait, disait-il, une enquête sur les sentiments de sa pupille, tant par les lettres que Blanche lui avait confiées que par les renseignements qu'il avait reçus de Jules. Il était avéré pour lui qu'en épousant M. Paul Dulandier, Clara n'agissait pas dans toute la plénitude de sa liberté et qu'elle n'apportait pas, à cette union, l'espoir et la confiance qui doivent accompagner une jeune épouse dans la maison de son mari. Peut-être un jour Clara serait-elle disposée à céder aux vœux de sa famille, mais il fallait lui laisser le temps de prendre cette décison, sous l'empire de ses propres réflexions et non des suggestions d'autrui. Enfin, M. Nordin proposait, pour soustraire Clara aux difficultés du moment et, en même temps, pour lui donner, par un changement de milieu, une plus grande facilité de s'étudier et de se connaître elle-même, de l'emmener, pendant quelque temps, à Paris, accompagnée de madame Castel, si celle-ci le désirait.

M. de la Vassière se récria vivement ; il n'entendait pas que sa nièce s'éloignât de lui ; et si sa faute avait des conséquences fâcheuses, il était juste qu'elle en portât la peine, et il ne la

récompenserait pas, en lui procurant un voyage d'agrément, du scandale qu'elle allait causer et de ses mauvais procédés envers une famille honorable. Mais il voulait douter encore que les sentiments de Clara eussent été bien interprétés, et il la pressait de s'expliquer.

Avec une grande émotion, mais qui n'excluait pas une fermeté digne, Clara affirma que M. Nordin l'avait parfaitement comprise ; qu'il avait répondu à ses espérances et réalisé ce qu'elle attendait de lui ; elle ajouta qu'elle lui en conserverait une éternelle reconnaissance.

— Il y a des gens, murmura M. de la Vassière, qui placent singulièrement leur reconnaissance. Puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, vous allez monter avec moi et annoncer vous-même votre rupture à la famille Dulandier.

— Mais vous n'y songez pas, mon oncle ; ce n'est pas ma place; d'ailleurs, est-ce moi qui ai pressé mon mariage ? Est-ce moi qui en ai fixé le jour? Ne vous ai-je pas supplié de le retarder?

M. de la Vassière ne voulut rien entendre : — Votre place, mademoiselle, est toujours auprès de moi, lorsqu'il s'agit de m'obéir.

Il la reprit par la main pour la faire remonter comme il l'avait fait descendre. Mais elle ne put souffrir qu'on la maîtrisât par une apparence de violence. Elle suivit son oncle dans une attitude

fière et respectueuse à la fois. Cependant ses lèvres étaient agitées d'un mouvement convulsif, et elle était si pâle que madame Castel, qui était restée sur l'escalier, s'écria en la voyant :

— Es-tu malade, mon enfant? Louis, que fais-tu de ma fille ?

En entendant la voix sympathique de sa mère, Clara fut prise d'un attendrissement subit : elle s'appuya en pleurant sur l'épaule de madame Castel.

— Gardez-la, votre fille, dit M. de la Vassière, et puissé-je ne jamais vous revoir ni l'une ni l'autre, car tous mes chagrins ne me sont venus que de vous.

Ces paroles n'étaient pas faites pour calmer l'émotion de Clara. Sa mère l'entraîna dans sa chambre, et, la voyant menacée d'une crise nerveuse, elle se hâta de lui aider à se mettre au lit.

Pendant ce temps, M. de la Vassière, rentré au salon, faisait connaître à la famille Dulandier ce qui s'était passé ; mais il ajouta à ses explications qu'il saurait vaincre la résistance de sa nièce que rien ne motivait. C'était un pur enfantillage dont il aurait raison, si M. Paul Dulandier et ses parents pouvaient se résigner à pardonner ces retards. Enfin, M. de la Vassière, qui avait contracté l'habitude judiciaire des admonitions, ne put s'empêcher d'ajouter, en ma-

nière de conclusion, une recommandation morale aux assistants.

Il fit remarquer combien il est nécessaire de ne jamais s'écarter des principes, puisque tout ceci ne serait pas arrivé probablement, s'il n'avait, par une faiblesse qu'il déplorait maintenant, autorisé Clara à correspondre avec sa cousine Blanche.

Pendant que chacun, en écoutant M. de la Vassière, faisait des commentaires muets sur l'événement, la cloche du dîner se fit entendre. Toute la famillle Dulandier voulait s'évader :

— Nous dînerons en route dans une auberge, disait le notaire à sa femme et à son fils.

Mais M. de la Vassière insista pour qu'ils prissent le repas qui leur avait été préparé, car leur refus serait une accusation de complicité, portée contre lui et M. Berthot, dans le procédé qui les chassait. Ils se rendirent à cette raison, pensant que leur départ équivaudrait, en effet, à une déclaration de guerre. Déjà M. Dulandier avait combiné ses plans et pris son parti : « Naie pas peur, dit-il tout bas à son fils, tu l'épouseras ; je ne lui laisserai point nous imposer cette humiliation. »

Ils descendirent tous trois dans la salle à manger, et ils y figurèrent comme aux festins des funérailles, c'est-à-dire qu'avec des mines com-

posées, ils mangèrent silencieusement et résolûment.

Quant à M. Nordin, qui avait suivi madame Castel dans son appartement particulier, un domestique alla lui porter l'invitation de se rendre à table. En vrai Parisien, sachant prendre le côté simple et naturel des situations les plus fausses en apparence, M. Nordin se préparait à suivre le messager qu'on lui avait envoyé. Mais madame Castel, qui ne pouvait quitter sa fille, déclara qu'elle gardait M. Nordin pour dîner avec elle. M. de la Vassière accepta cet arrangement qui le dispensait de réprimer l'accès de colère sourde que la présence du protecteur de Clara ne manquerait pas de réveiller en lui.

On dressa le couvert pour trois auprès du lit de Clara. Elle était couchée et tout enveloppée de son ample et modeste toilette de nuit, qui ne laissait voir que ses petites mains et son doux visage. Elle souriait et ne paraissait guère malade. L'assurance qu'elle était libre désormais lui avait rendu ses forces et son abandon gracieux.

Ils dînèrent gaiement; mais l'heure du départ arriva vite, et M. Nordin quitta ses compagnes pour aller saluer M. de la Vassière; car il voulait être de retour à Paris le lendemain matin.

— Comme nous allons encore nous trouver

abandonnées, ma mère et moi ! dit Clara en recevant ses adieux.

— Pas de faiblesse ! ne craignez rien : je veillerai sur vous, dit-il ; vous êtes aussi ma fille maintenant.

— Oui, oui, s'écria-t-elle joyeusement, je suis la sœur de Blanche et de mon cher Jules. Embrassez-les pour moi.

— Et mon fils aîné, vous l'oubliez? André mérite qu'on pense à lui.

— Je ne le connais pas.

— Vous le connaîtrez, répondit M. Nordin ; je vous enverrai quelques-unes de ses lettres.

Il y avait longtemps que Clara ne s'était sentie si heureuse. Madame Castel ne voulut pas troubler la joie de sa fille ; mais elle dit à M. Nordin en le reconduisant :

— Je connais mon frère, nos épreuves ne sont pas encore finies.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

C'était ordinairement à l'heure du déjeuner que toute la famille de M. Berthot se réunissait et qu'on se souhaitait mutuellement le bonjour. Madame Castel et Clara, le lendemain de la rupture du mariage, descendirent les premières dans la salle à manger, car elles étaient impatientes de savoir quelle réception les attendait.

M. Berthot parut seul. Il se laissa embrasser par sa fille et sa petite fille et ne dit rien; mais sa lèvre inférieure s'allongeait jusqu'à devenir pendante, ce qui, chez les vieillards, est un

indice ou de mauvaise humeur ou de pénibles réflexions.

On sonna le premier, puis le second coup de cloche, annonçant le déjeuner : M. de la Vassière ne se montra pas, M. Berthot était très-embarrassé : il ne pouvait se décider à se mettre à table sans son fils, et il lui semblait déjà que sous le feu du réchaud, le ragoût de mouton, débris du gigot de la veille, commençait à se calciner au fond du plat.

Tout à coup le domestique qui devait servir, sortit de chez M. de la Vassière, et se dirigea vers la salle à manger, portant à sa main une lettre qu'il remit à M. Berthot. Le magistrat écrivait à son père qu'il le priait de l'excuser, s'il ne venait pas partager le repas commun ; mais il ne lui était pas possible de supporter la présence de sa sœur et de sa nièce, sans une émotion tout à fait contraire à sa santé.

Plus indécis que jamais, M. Berthot tourna et retourna ce billet entre ses doigts et finit par le donner tout ouvert à madame Castel. Celle-ci lut rapidement.

— Ma fille est indisposée, Joseph, dit-elle aussitôt au domestique, vous nous servirez dans notre chambre.

Elle sortit suivie de Clara et emportant une blessure semblable à celle que lui avait faite jadis le regard acéré de madame Berthot.

— Retournez chercher mon fils, Joseph, dit le veillard qui entrevoyait enfin la possibilité de commencer son repas. Aussi quand il vit M. de la Vassière assis en face de lui, il procéda immédiatement à la mastication de son déjeuner, avec une vivacité d'appétit qui suffisait pour suppléer à l'imperfection des mets retardés.

Une heure après, M. de la Vassière montait en coupé, et le domestique, transformé en cocher, avait ordre de le conduire à L... chez M. Dulandier.

La route qu'il fallait suivre pour arriver à cette destination traversait de grandes plaines où se balançaient, sous le souffle du vent, les blés déjà mûrs. L'aspect du paysage était monotone. Mais, en approchant de L..., de jolies maisons de campagne, avec leurs gazons, leurs arbustes chargés de fleurs, leurs groupes d'arbres exotiques, produisaient une agréable diversion : la grange à ciel ouvert se transformait en parterres ravissants et en oasis mystérieuses.

Bientôt l'habitation du notaire se montra éblouissante entre toutes. C'était une maison en pierre, du style de la Renaissance, large et basse, n'ayant qu'un étage avec un rang de lucarnes au-dessus, un perron de deux marches seulement, mais formé de grandes dalles qui anticipaient sans ménagement sur le jardin. Elle étin-

celait sous le soleil de midi d'une si vive blancheur qu'on eût dit qu'elle n'avait jamais été souillée par les baisers de la poussière ou les larmes de la pluie. L'écusson du notariat, attaché à sa façade, avec ses reflets brillants, paraissait l'emblème de toutes les richesses évoluant au sein de l'étude. Enfin, les fleurs du parterre, qui s'étendait entre la maison et la route, protégé par un grillage à claire-voie et un mur dont la hauteur n'était que de quelques rangs de briques, les fleurs, disons-nous, semblaient jalouses de rivaliser avec tout cet éclat, car elles n'étalaient nulle part ailleurs une fraîcheur aussi vivement colorée.

On ne pouvait rien imaginer de plus réjouissant pour l'œil que ces corbeilles de verveines tassées, de petunias aux parfums énervants; que ces massifs de roses remontantes; que ces capucines, jaunes ou rouges, qui s'accrochaient aux espaliers; que ces convolvulus blancs, lilas ou bleus, dont les longues tiges couraient d'arbustes en arbustes. Deux ou trois poules cochinchinoises, avec un coq et sa femelle de la plus pure race de Crèvecœur, picoraient dans le jardin, tandis que deux gros pigeons pansus campaient en roucoulant sur la bielle du puits accolé à l'un des côtés de la maison. C'était ce puits qui fournissait en abondance l'eau nécessaire aux les-

sives parfumées qui réjouissaient tant le cœur de Paul Dulandier.

M. de la Vassière n'était pas doué d'une de ces imaginations observatrices qui se jouent complaisamment dans les détails d'un tableau ; il fut frappé cependant de tous les agréments extérieurs que présentait la maison du notaire, et cette vue augmenta sa colère sourde contre Clara. Que pouvait-elle désirer de plus? murmura-t-il. Les mines éveillées des petits clercs qui se montrèrent aux fenêtres de l'étude au moment où il descendait de voiture, achevèrent de compléter cet ensemble, plein de riantes choses qui le mettaient de fort mauvaise humeur.

On le fit monter au salon, où il trouva M. et Mme Dulandier et M. Paul. Le but de sa visite était de revenir sur les explications de la veille, et surtout de s'assurer que ses peines ne seraient pas perdues s'il parvenait à ramener sa nièce à la soumission, relativement au mariage projeté.

M. Dulandier, le père, ne répondit aux avances de M. de la Vassière que par un signe d'acquiescement. Depuis la veille, sa physionomie était devenue sombre et réfléchie, sa fierté avait grandi démesurément, et il était clair qu'il était décidé à donner au moins, à M. de la Vassière, la leçon des rois.

M. Paul avait l'air plus ouvert, et les espérances que l'oncle de Clara faisait reluire devant ses yeux, se reflétaient joyeusement sur son front. Debout, derrière le fauteuil de sa mère, le brave jeune homme semblait n'attendre qu'un signal pour passer ses gants et aller conduire sa fiancée à l'autel. Quant à madame Dulandier, elle ne pouvait point admettre que son fils ne fût pas adoré de Clara, et elle était persuadée que M. Nordin était venu méchamment, par sa propre initiative, rompre un mariage que tout le monde désirait. La démarche de M. de la Vassière l'embrouilla de plus en plus, et la bonne dame, expansive pour la première fois de sa vie, se répandit en récriminations contre la famille paternelle de Clara qui tyrannisait la chère petite. Mais, grâce à la protection de son bon oncle, elle resterait victorieuse des difficultés de la situation et ferait le bonheur de tous.

M. Dulandier essaya de lui insinuer qu'elle se trompait; mais elle ne voulut rien entendre de contraire à son interprétation, et le notaire ne se donna pas une grande peine pour la tirer d'erreur. Il arrive, au reste, assez fréquemment que, soit légèreté d'esprit, soit déviation de jugement, causées l'une et l'autre par l'ignorance et l'inexpérience, les femmes sont à côté de la vérité dans l'appréciation des faits qui les intéressent le plus.

Cette absence de discernement est peut-être pour elles un avantage plutôt qu'un malheur, car si elles voyaient sous leur véritable jour les hommes et les choses qui influent sur leur destinée, elles seraient trop souvent exposées à prendre en aversion les êtres qu'elles sont destinées à chérir, et en horreur les devoirs que la société ou la nature leur imposent.

En somme, M. de la Vassière ne revint point heureux de cette visite; il se sentait diminué dans l'estime de la famille Dulandier, et, quoiqu'il parût que le conseil de la nuit ne les avait point rendus contraires à un raccommodement avec Clara, les difficultés restaient les mêmes. Aussi était-il très-embarrassé pour tenir les promesses par lesquelles il venait de s'engager à nouveau.

A son retour, il se renferma dans son cabinet pour consulter les images de ces magistrats, dans lesquels il voyait ses modèles et qui lui représentaient la sagesse des ancêtres. Mais les oracles furent muets, le dieu ne parlant jamais que sous l'inspiration du prêtre. Deux jours entiers, il médita dans son appartement, d'où il ne sortit que pour se présenter aux repas.

Pendant le même temps, madame Castel et Clara restaient confinées rigoureusement au second étage, tandis que M. Berthot passait, comme d'ordinaire, ses journées auprès de la

cheminée de sa chambre, où fumaient toujours deux tisons, même en pleine chaleur du mois de juin. On eût dit que quelque catastrophe avait anéanti les habitants de cette maison, habituellement silencieuse ; mais où l'on n'apercevait maintenant d'autres être vivants que les domestiques et les chats.

Enfin, le troisième jour, M. de la Vassière résolut d'aller visiter ses connaissances les plus considérées de Falaise et de s'enquérir de l'opinion publique. Hélas ! quelle fut sa surprise ! Les prévisions terrifiantes de son imagination de lièvre étaient dépassées. Tout Falaise était instruit des moindres détails de l'aventure. On blâmait Clara et sa mère avec amertume, ou tout au moins on louait M. Paul Dulandier avec une affectation qui renfermait une intention blessante à l'égard de la jeune fille qui l'avait dédaigné. Puis, sous prétexte de plaindre M. de la Vassière, on l'abreuvait d'une pitié humiliante, comme on étouffait autrefois certains condamnés avec de la boue.

Mais ce qui lui paraissait le plus étrange, c'est qu'on essayait de faire peser sur lui une intimidation. Il croyait deviner que l'on tenait en réserve quelque coup terrible pour le frapper, s'il ne se hâtait de réparer la faiblesse de sa conduite. Il entrevoyait que les esprits étaient remplis de la persuasion qu'il y avait eu des incon-

séquences commises sur lesquelles le sacrement seul pouvait jeter un voile. Enfin cet homme, ce magistrat honorable et respecté, fils d'un commerçant non moins respecté et non moins honorable, et qui s'était imaginé jusqu'alors que lui et sa famille exerçaient une influence prépondérante, ne trouva pas dans cette détresse morale un seul partisan. Si quelques-uns de ceux qu'il appelait ses amis, lui étaient sincèrement attachés, ils ne le témoignèrent qu'en affirmant leurs conseils plus énergiquement et avec moins de réticence que les autres.

II

M. de la Vassière rentra chez lui dans un état d'exaspération indescriptible. Il fit demander Clara aussitôt. Il ne lui laissa ni le temps de l'interroger, ni même de le saluer.

— Je vous l'avais bien dit, mademoiselle, que vous marchiez à la perte de votre réputation, s'écria-t-il en blémissant. C'est une chose faite maintenant : votre bonne renommée est perdue.

— Je ne peux pas vous comprendre, mon oncle, répondit Clara ; comment une jeune fille serait-elle perdue de réputation, quand elle a toujours vécu au milieu de sa famille et qu'elle ne s'est jamais écartée de sa mère ?

— C'est à vous que je le demande, mademoiselle. Vous raisonnez ; mais vos raisonnements ne contrebalancent pas les faits. Quelle inconséquence avez-vous commise? Faites-le moi savoir, j'en exige l'aveu.

— Je n'en sais rien; apprenez-le moi, mon oncle.

— Ajouteriez-vous une dérision irrévérencieuse à vos autres fautes. Je remplace votre père, je suis votre tuteur, votre juge... Répondez-moi : quelle inconséquence avez-vous commise qui puisse entacher votre réputation, et que vous nous cachez ?

— Je vous assure, mon oncle, que ma conscience ne me reproche rien; je n'ai jamais menti ni à ma mère, ni à vous.

— Est-ce que vous seriez assez dépravée pour n'être pas avertie de vos fautes par la voix du remords. Mais la vérité se fera jour... Ne deviez-vous pas aller au bal samedi prochain ?

— Oui mon oncle ; mais dans de si tristes circonstances, permettez-moi de refuser l'invitation.

— Non, j'exige que vous l'acceptiez; au contraire. Vous jugerez par vous-même à cette fête de l'opinion que le monde a de vous. Vous pouvez vous retirer.

M. de la Vassière se trouva subitement soulagé par la résolution qu'il venait d'adopter ; car il ne douta pas que le froid accueil qui attendait Clara dans cette réunion imposante de toutes les familles aristocratiques de Falaise, ne la disposât à redemander M. Paul Dulandier dès le lendemain du bal.

— C'est une insulte qui nous attend, dit la jeune fille à sa mère, mon oncle y compte bien. Dis-lui, ma chère maman, que tu ne trouves pas convenable que je me montre présentement en public.

— Non, ma chère enfant, tu feras ce que ton oncle désire, pas à cause de lui, mais à cause de toi-même. Il faut, en certaines circonstances, qu'une femme ait le courage de laisser parler sa grâce, sa beauté, le sentiment de son innocence, empreint sur son front, et même sa faiblesse, pour déjouer la méchanceté de ses accusateurs et faire taire leurs calomnies. D'ailleurs, tu n'as rien à craindre.

— Tout ce que tu voudras, mère, je le ferai, s'écria Clara en jetant ses bras autour du cou de madame Castel.

La journée du samedi arriva. Le bal projeté était ce qu'on appelle une matinée dansante. Dès midi, le grand salon, consacré à la danse, commençait à se remplir de tout ce que Falaise renfermait de personnes distinguées, c'est-à-dire de toutes celles qui étaient nobles de naissance ou auxquelles leur fortune donnait droit de haute bourgeoisie.

M. et Mme Garnier, chez qui avait lieu cette fête, occupaient une vaste maison bâtie au XVIIIe siècle, ayant des airs princiers de fort bon

goût. Elle était venue par héritage à madame Garnier. La forme du salon était un carré long. A chacune des extrémités se dressait une large cheminée en marbre rouge surmontée d'une glace qui montait jusqu'au plafond très-élevé. Les trois fenêtres cintrées qui éclairaient cette pièce s'ouvraient sur un de ses côtés longs, donnant sur la cour. Quoique partagées en petits carreaux, elles étaient si hautes et si larges qu'elles laissaient arriver un jour brillant sur les belles boiseries grises du salon, même à travers les stores de mousseline et les draperies des rideaux de soie rouge qui les voilaient en partie. Des moulures habilement exécutées, décrivant des lignes ondulantes, divisaient en panneaux réguliers le lambris qui s'élevait du parquet au plafond. Celui de ces panneaux qui était situé en face de la fenêtre du milieu était rempli par une grande glace, laquelle rendait de fréquents services aux danseuses et aux danseurs, en leur procurant l'avantage d'y étudier le reflet de leurs grâces. Les danseurs surtout étaient enchantés de cette proximité du miroir qui leur permettait de réformer, sans attirer l'attention, le tour de leurs cheveux et le nœud de leurs cravates. En général, les femmes n'affichent pas si maladroitement les préoccupations de leur coquetterie : elles arrivent toujours devant le public suffisamment préparées et sûres de leur effet.

Les panneaux, correspondant aux deux autres fenêtres, devaient être ornés de peintures, mais le malheur des temps avait empêché de les exécuter, l'ouverture des Etats généraux ayant surpris les propriétaires de l'hôtel avant qu'ils eussent mis la dernière main à son embellissement. Cependant les dessus-de-portes, placés aux quatre angles de la pièce, avaient déjà reçu leur ornementation. C'étaient des corbeilles élégantes, débordées par des bouquets languissants et des lianes fleuries qui semblaient jeter sur cette fête le sourire complaisant du passé.

Ordinairement, un charmant ameublement Louis XVI remplissait ce salon ; mais il avait été enlevé en grande partie pour placer les deux rangs de banquettes en velours rouge qui s'étendaient autour de la pièce. Grâce à cette combinaison, tout le monde était assis ; car en province on ne se soucie guère d'aller s'écraser dans les encoignures d'un salon trop étroit, comme cela se pratique très-souvent à Paris. Si dans tout cet ensemble on avait cherché un détail où s'affichât le goût spécial du XIXe siècle, on l'eût trouvé dans la mousse, soigneusement épluchée et si artistement arrangée qu'un brin n'en dépassait pas l'autre, qui bouchait l'ouverture des cheminées et dans laquelle on avait piqué çà et là des fleurs artificielles.

Quant aux toilettes, elles étaient générale-

ment de deux sortes. Celles des femmes de la gentilhommerie avaient quelque chose d'étroit, de compassé, dont la roideur résistait même aux bonds capricieux de la crinoline. Celles de la bourgeoisie étaient de cette lourdeur riche et excessive qui fait dire de la femme sur laquelle elle s'étale qu'elle est fagotée. Mêlées ou plutôt distinguées dans cette foule, se trouvaient cinq ou six Parisiennes en villégiature. Cependant elles ne brillaient point, malgré l'excentricité fine et coquette de leurs atours, parce qu'elles avaient réservé pour ces réunions de province leurs rebuts de l'hiver; or, rien n'est affreux comme une toilette de bal qui montre en plein jour la trace des froissements et de la poussière des fêtes passées. Les fillettes seules étaient jolies avec leurs fraîches parures du dimanche et leurs blanches robes des jours de communion.

Soit préjugé, soit entraînement involontaire de coterie, la société se partageait aussi en deux camps : la noblesse d'un côté, la bourgeoisie de l'autre. Tout ce qui appartenait à la magistrature, à l'administration, aux professions libérales, tous les dignitaires quelconques, avec leurs tenants et aboutissants, formaient le trait d'union, et ils se plaçaient à l'extrémité supérieure du salon, opposée à la porte par laquelle on entrait.

C'était là que devaient venir s'asseoir de

droit Clara, madame Castel et M. de la Vassière. Mais celui-ci, pris d'une humilité subite, trouvant des places vides au milieu des rangs de la bourgeoisie, fit signe à ses compagnes de s'y arrêter. C'était un choix maladroit, s'il ne désirait pas qu'elles attirassent l'attention ; car, étant assises toutes deux sur la première banquette et non loin de la porte, elles ne pouvaient éviter les regards et presque le frôlement d'aucun de ceux qui entraient ou sortaient.

Madame Castel avait compris que Clara avait un combat à livrer; aussi avait-elle employé à la parer le dernier sou de ses économies, les toilettes du trousseau préparées pour la jeune femme n'ayant pas été jugées convenables pour la jeune fille. Sa robe, arrivée le matin de Paris, était en tarlatane à plusieurs jupes. Elle se distinguait surtout par le ton frais et pur de sa blancheur et par sa coupe irréprochable et gracieuse. Elle était simplement ornée de légers bouquets de fleurs des champs, et quelques touffes de fleurettes semblables se perdaient dans les blonds cheveux de Clara.

Cette toilette était une protestation et même (du moins on le jugea ainsi) une provocation qui ne fut pas du goût de tout le monde. Plus d'une mère murmura à l'oreille de sa fille : « Madame Castel a beau faire, mademoiselle Clara ne peut plus se marier à Falaise. »

M. Berthot, le riche banquier, et M. de La Vassière, l'honorable magistrat, avaient jusqu'alors entouré la mère et la fille d'un prestige de haute position sociale qui les faisait accueillir avec un empressement plein de flatteries dans toutes les réunions où elles se présentaient. Mais il n'en fut pas ainsi ce jour-là. On ne leur manqua pas ouvertement, c'était impossible ; mais on leur fit comprendre, par ces manéges adroits qui sont familiers à toutes les femmes, surtout aux provinciales, dans quelle suspicion on les tenait. Beaucoup de celles qui d'ordinaire se vantaient d'être de leur intimité, passèrent devant elles, en leur envoyant un léger salut, un sourire sans conséquence qui semblait leur dire : « Je ferai mieux tantôt, quand j'en aurai le temps. » Les mères écartaient doucement leurs filles, de peur qu'elles échangeassent avec Clara le serrement de main de l'amitié. Détail significatif : aucune des femmes qui étaient déjà placées ne se dérangea pour aller leur dire un mot d'affection ou de politesse. Aucune ne chercha à se rapprocher d'elles quand il se trouva des places vides dans leur voisinage. Les plus polies de ces dames envoyèrent seulement leurs maris saluer M. de la Vassière et s'informer de la santé de chacun. Les plus timides se glissèrent à la dérobée sur les bancs les plus éloignés, afin de ne pas rencontrer un regard affectueux dont

elles auraient été embarrassées. D'autres affichaient une indifférence superbe, s'occupant beaucoup d'elles-mêmes, pour être dispensées de fixer leur attention sur celles qu'elles accablaient naguère de leurs prévenances.

Mais la preuve la plus évidente et le témoignage le plus blessant de cette malveillance générale, ce fut qu'aucun des danseurs habituels de Clara ne vint l'inviter. Avant le commencement de la danse, tous les jeunes gens s'étaient réunis dans un coin du salon en se concertant tout bas. Trouvant que la conduite de Clara à l'égard de son fiancé était une injure faite à leur sexe, ils avaient résolu de l'en punir en la délaissant. Ce motif n'était pas le seul peut-être qui les portât à ce procédé exorbitant : l'agent de quelque perfide machination avait dû soulever en eux toutes sortes de rancunes imaginaires, nées de la vanité froissée, pour les ameuter contre Clara.

Il ne se présenta donc devant la jeune fille, pour obtenir une contredanse ou une valse, que quelques écoliers en vacances, qu'elle refusa avec politesse, car elle devina qu'en acceptant cette insuffisante consolation, elle attirerait sur elle de nouvelles railleries.

M. de la Vassière, qui ne pouvait rester aveugle sur ces manéges insultants, se montra tout à coup si désorienté et si malheureux que son

trouble n'échappa à personne. Il n'avait pas cru que la leçon qu'il réservait à sa sœur et à sa nièce serait si forte et il pensait que sa présence suffirait pour la modérer, suivant son bon plaisir. Quand il vit que tout le monde y allait de franc jeu, il perdit la tête, ou plutôt il comprit que ce complot général était déterminé par un motif qui lui était encore inconnu. Les vains efforts qu'il faisait pour pénétrer ce secret augmentaient son épouvante. Deux ou trois fois, il se leva de son siége comme prêt à s'enfuir et il s'y laissa retomber, soit par faiblesse, soit par un retour de raison. Quelques faux bonshommes de ses amis vinrent lui adresser de ces compliments de condoléance qui cachent de féroces épigrammes comme une gaîne de velours enveloppe une lame aiguë ; il ne leur répondit que par un balbutiement.

Cette attitude maladroite acheva d'exalter les orgueils jaloux, et, de toutes parts, il ne tomba plus sur le groupe infortuné que des regards d'une pitié hautaine. Après deux heures de ce supplice, M. de la Vassière s'aperçut qu'on allait commencer le cotillon, danse finale d'une longueur fatigante pour les assistants et qui est souvent le signal de la retraite pour les gens sages.

— N'est-il pas temps de nous retirer, dit-il à sa sœur en se levant?

— Non, répondit madame Castel, qui était demeurée sereine et inébranlable, partez seul; vous nous avez mises au pilori, nous y resterons jusqu'à la fin : n'est-ce pas notre châtiment ?

— Pas de honte! dit-elle à sa fille qui commençait aussi, après une longue lutte, à trahir son émotion, c'est un front de reine que tu dois montrer ici.

Clara ne répondit pas; mais elle comprit sa mère. Elle releva la tête, tout en baissant les yeux, dans cette attitude digne et modeste qui lui était naturelle et qui était accompagnée d'une expression de physionomie aussi noble que touchante. Tous les regards se trouvèrent tournés sur elle en ce moment par un de ces singuliers effets de magnétisme qui enlèvent une foule dans le même mouvement, et dont ne se doutent pas toujours ceux qui les exercent. Quelle est belle! telle fut l'exclamation que les uns continrent dans leur silence et que les autres laissèrent échapper dans leurs murmures.

Clara était loin de soupçonner son rapide triomphe. Cependant quelques jeunes gens hésitaient, et peut-être ils allaient rompre leur engagement hostile, quand un homme d'une tournure distinguée, mais dont la figure douce et grave avait la beauté de l'âge mûr plutôt que celle de la jeu-

nesse, passa devant leur groupe, et, les tenant à l'écart par ce seul mot : «permettez, » alla s'incliner devant Clara qui le reconnut sans le voir. Il lui dit quelques paroles et elle se leva aussitôt en mettant sa main dans la sienne. Ce fut un étonnement général. « Comment, se disait-on de toutes parts, M. de Rémare, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu danser depuis quatre à cinq ans, un gentilhomme de si ancienne noblesse, si riche, que l'on dirait si fier s'il n'était pas si poli; mais enfin qui sait toujours mettre la distance convenable entre lui et ceux qui lui sont inférieurs, il va danser avec mademoiselle Clara! S'il était arrivé plus tôt, elle ne serait pas restée si longtemps isolée sur sa banquette : il l'aime donc? »

Clara et M. de Rémare prirent la conduite de la danse. Malgré cette responsabilité, le cavalier et la danseuse parurent tout l'un à l'autre. Clara était un peu troublée et près souvent de perdre la mémoire des figures compliquées qu'il lui fallait décrire; mais il suffisait d'un mot ou d'une légère indication de M. de Rémare pour la remettre, tant elle semblait trouver de facilité à se laisser guider par lui. Plus d'une fois même, il lui glissa dans l'oreille le nom du cavalier qu'elle devait appeler à ses genoux ou de celui auquel il lui fallait présenter son bouquet; car il voyait qu'il lui épargnait une peine en la dispensant de

faire un choix. La danse dura trois quarts d'heure, et la douce entente du couple, qui attirait toute l'attention, n'échappa à personne. Les bonnes âmes, un instant éblouies, prirent bientôt leur revanche. « Voilà donc pourquoi, disaient-elles, mademoiselle Clara a renvoyé si brusquement M. Paul : elle aimait M. de Rémare, qui ne s'est prononcé qu'au dernier moment; le mot de l'énigme est trouvé ! »

M. de la Vassière s'était retiré après avoir essayé en vain d'entraîner sa sœur avec lui, et il ne fut pas témoin de l'incident qui avait marqué la fin du bal. Il n'en eut même connaissance que le lendemain; car, le soir, sous prétexte de fatigue, madame Castel et Clara se renfermèrent chez elles; mais, avant de se livrer au sommeil, la jeune fille écrivit ce court billet à sa confidente habituelle :

« Ma chère Blanche,

Je sais maintenant ce que c'est que le bonheur. C'est quelque chose d'imprévu qui est en excès sur notre attente, sur nos rêves, sur toutes nos facultés même, quelque chose qui comble notre orgueil et dilate notre cœur. Je ne vous en dis pas davantage; je n'ai de force que pour vous communiquer cet élan de ma joie. »

CLARA CASTEL.

III

M. de Rémare, qui était ce jour-là l'objet de toutes les conversations, avait été pendant plusieurs années le point de mire des mères de famille qui avaient à marier une fille douée de quelques avantages. Depuis trois à quatre ans, elles soupiraient encore après lui ; mais elles n'espéraient plus. Il n'était, cependant, que dans sa trente et unième année et jamais il n'avait donné à supposer qu'il eût renoncé au mariage. Mais on avait remarqué qu'il avait changé d'humeur tout à coup : il ne dansait plus, il ne jouait plus, et quoiqu'il acceptât encore quelques invitations dans la société de Falaise, il paraissait, en s'y rendant, s'acquitter d'un devoir et non participer à un plaisir.

On disait qu'un grand chagrin avait opéré en lui cette transformation : une jeune cousine qui lui avait été destinée pour femme dès l'enfance et qui arrivait déjà à sa seizième année, avait été enlevée en quelques jours par une de ces maladies foudroyantes qui ne laissent pas à la science le temps de préparer ses moyens de salut. M. de Rémare était resté d'autant plus attaché au souvenir de ce premier amour qu'il le renouvelait sans cesse dans la compagnie de madame du Plancier et de mademoiselle de Cerval, l'une mère et l'autre tante de la jeune fille, et qu'il avait recueillies toutes deux chez lui après la catastrophe qui les avait privées de leur enfant chérie.

L'hospitalité qu'il offrait à ces deux femmes, confinées dans leurs regrets, était affaire de conscience autant que de sympathie. Il savait qu'elles avaient été presque complétement dépouillées, au profit de son père et au sien propre, des héritages auxquels elles avaient droit, parce qu'on se faisait un devoir, dans la famille de M. de Rémare, de concentrer la fortune entre les mains de celui qui était le représentant de la ligne masculine et qui devait perpétuer l'honneur du nom.

Les principes ou les préjugés qui avaient présidé à l'éducation de M. de Rémare, ne lui permettaient pas d'envisager cette transmission tout

au plus légale, comme un passe-droit ou une injustice ; mais il pensait qu'elle lui créait un devoir de protectorat et de générosité. Il avait d'abord acquiescé à la condition qu'on lui avait faite d'épouser sa jeune cousine, et la beauté et la candeur de l'enfant avaient rendu cette promesse très-attrayante pour lui, même avant le jour où les grâces de la femme commencèrent à se développer dans sa fiancée.

En prenant l'engagement d'épouser mademoiselle du Plancier, M. de Rémare y avait ajouté celui de partager sa demeure avec madame du Plancier et mademoiselle de Cerval, aussitôt après le mariage. Ces deux dames étaient sœurs, et la jeune fiancée était autant la fille de l'une que de l'autre. Ce projet de réunion subsista, malgré la mort qui aurait dû le briser. Il fut mis, au contraire, immédiatement à exécution, et la conformité de leurs regrets forma entre ces trois personnes un lien plus fort que ne l'eût fait le rapprochement du bonheur.

Les deux vieilles dames furent établies chez M. de Rémare sur le pied d'une égalité complète avec lui! Sa table fut leur table; ses serviteurs leurs serviteurs. Sa caisse même leur fut ouverte. Elles n'y puisaient que pour leurs aumônes; car elles s'étaient fait une loi de subvenir à leurs entretiens personnels avec leurs faibles revenus :

mais rien ne leur était imposé, et leurs dépenses n'étaient jamais contrôlées.

Quoiqu'il se crût écarté du mariage pour toujours, M. de Rémare n'avait pas promis à ses compagnes de ne point se marier; mais il leur avait affirmé qu'il n'introduirait jamais auprès d'elles qu'une femme dont le caractère lui donnerait l'assurance qu'elle saurait leur vouer une tendresse filiale.

Ces trois personnes vivaient donc dans une paix parfaite et dans une union des plus rares. La douleur des deux femmes s'était atténuée dans cet état de repos et elles étaient arrivées à cet apaisement général des sentiments excessifs qui contribue plus que toute autre chose à revêtir la vieillesse de la tranquille dignité qui est sa vraie parure. Mais cette existence placide n'avait point produit un effet aussi heureux sur M. de Rémare. L'engourdissement de tout sentiment énergique avait bientôt paralysé sa jeunesse. Son visage avait à peine trente ans; son front en avait plus de quarante, et son âme avait contracté cette mélancolie incurable qui est la maladie des gens qui ont dépassé l'esprit de leur âge.

La vue de Clara le tira de cette léthargique tristesse. Mais ce fut d'abord le nom seul de la jeune fille qui opéra ce réveil miraculeux. Un soir, dans une réunion où les dames causaient autour d'une table de travail, M. de Rémare avait

plusieurs fois entendu interpeller mademoiselle Castel par son prénom. A cet appel, il sentit son cœur s'éveiller de son apathie par un tressaillement plein de douceur qui lui était inconnu, la fiancée qu'il avait perdue s'appelait aussi Clara. Il examina celle qui portait ce nom : rien en elle n'était en discordance avec le souvenir qu'elle évoquait à son insu ; car sur toute sa personne brillait le reflet d'une nature exquise et supérieure. Elle devint pour lui comme une douce vision dont il recherchait les apparitions. Tant qu'il habitait Falaise, il ne manquait plus une occasion d'aller dans les maisons où il savait la rencontrer. A l'église même, où les distractions lui étaient interdites, il épiait cependant toujours l'arrivée et la sortie de la jeune fille, ne fût-ce que pour se livrer, pendant la durée d'un rapide coup-d'œil, à sa contemplative admiration.

Aussi, avait-il été fort troublé quand on lui avait annoncé le mariage de Clara. Il lui semblait qu'elle aurait dû le deviner et l'attendre, comme il attendait lui-même : quoi? l'heure de l'inspiration. Il se repentit vivement d'avoir tant tardé à déclarer son amour. Ce qui l'avait arrêté peut-être, c'est qu'il avait mal démêlé d'abord s'il aimait Clara pour elle-même ou pour le souvenir qui l'avait entourée à ses yeux d'une sorte d'auréole. Maintenant qu'un autre allait la lui ravir, il ne voyait plus qu'elle. Toutes les blanches va-

peurs du passé s'étaient évanouies devant cet astre nouveau. De la mélancolie il passa à un chagrin noir et profond, envenimé par le dépit et la colère que lui causait la pensée de son rival. Mais il apprit bientôt que Clara avait rompu son mariage, et qu'elle venait au bal chez M. Garnier. Il résolut d'y aller aussi et de s'y conduire en amant.

Un contre-temps imprévu l'empêcha d'arriver au commencement de la fête. Dès son entrée, il fut frappé du délaissement de madame Castel et de Clara, et ses observations furent confirmées par quelques mots de madame Garnier, que cet incident mettait dans la désolation. Heureux alors d'offrir publiquement à celle qu'il aimait l'hommage de son respect, il laissa aussi parler ses regards qui, tout voilés qu'ils étaient de sérieux et de douceur, exprimèrent son amour assez clairement pour que Clara pût comprendre leur langage.

Le lendemain du bal, M. de la Vassière alla présider le tribunal. A son retour, il fit demander sa sœur. Clara était encore sous le charme de ses impressions de la veille, quand cet entretien particulier, entre sa mère et son oncle, vint éveiller ses inquiétudes.

Madame Castel trouva le visage de son frère singulièrement bouleversé : ses lèvres trem-

blantes étaient couvertes d'une légère écume, et, tranchant sur sa pâleur habituelle, des taches rouges marquaient le contour de ses pommettes.

— Qu'as-tu ? lui dit-elle.

— Ce que j'ai ? La honte qu'éprouvent tous les gens de cœur quand ils ont à diriger des femmes ingouvernables et qu'ils portent malgré eux la responsabilité de leurs fautes.

— Mais qu'y a-t-il de nouveau ?

— Tu me le demandes ! Jusqu'alors je t'avais crue légère, mais pas dissimulée, pas hypocrite... Le mensonge...

— Ce ne sont pas des reproches que j'attends, dit brièvement madame Castel, ce sont des explications.

— Clara a dansé hier avec M. de Rémare.

— Eh bien ?

— Et tu ne l'en as pas empêchée ?

— Comment ! messieurs nos jeunes gens avaient formé l'aimable complot de laisser ma fille sur sa banquette, et, lorsqu'un homme honorable, un cavalier distingué, qui n'était point entré dans cette sotte ligue, s'est présenté, j'aurais ordonné à Clara de lui répondre par un refus blessant... Pourquoi donc était-elle venue au bal ?

— C'est précisément ce que je demande : pourquoi est-elle allée au bal ? pourquoi l'y as-tu conduite ? Ce n'était pas sa place après le scan-

dale qui venait d'avoir lieu... Quand tout le monde parlait d'elle, elle devait se tenir renfermée. Agir autrement, c'était manquer de pudeur.

— Es-tu dans ton bon sens? Tu m'effraies vainement. Est-ce que ce n'est pas toi qui as exigé que nous allassions à cette fête ?

— Oui, parce que je suis une conscience droite, qui ne suppose pas la ruse. Savais-je que si Clara avait rompu si audacieusement avec M. Dulandier, c'est parce qu'elle était d'accord en secret avec M. de Rémare? C'est le bruit public maintenant, et, pour la confiance que j'ai eue en vous, je suis la fable de toute la ville. Voilà la récompense de mes bienfaits... C'est une ingratitude odieuse... Voyez-vous ce magistrat, cet homme qui est chargé de pénétrer les consciences, de démêler les affaires les plus compliquées, une petite fille effrontée et une femme sans cœur se sont jouées de lui.

Certes, la vie d'un magistrat est souvent un enchaînement de luttes et de graves difficultés; mais aucun de mes nobles prédécesseurs dans la robe, même parmi les hommes célèbres dont j'ai voulu avoir toujours les images ici sous les yeux, ne s'est trouvé, j'en suis sûr, dans une situation aussi pénible que la mienne. Ils étaient soutenus par la grandeur des circonstances; ils avaient affaire à des rois, à des princes, à des

personnages considérables. Mais moi, grand Dieu ! je suis exposé au mépris public. Pour qui ? Pour des femmes sans esprit de conduite... pour des êtres faibles et sans consistance. On peut endurer bien des choses, mais il faudrait être coulé en bronze pour supporter cela.

— Mais tu es dans l'erreur, Louis; tu t'égares. Je veux bien ne pas tenir compte de tes paroles blessantes; mais je t'affirme que ma fille, qui ne m'a pas quittée, n'avait jamais eu le plus court entretien avec M. de Rémare, avant le moment où elle a accepté hier de danser avec lui. Tu le sais comme moi, et tu la laisses accuser si faussement !

— Pourquoi faussement ? Il est bien rare que la voix du monde se trompe. Si tu parles avec sincérité, c'est que tu es aussi la dupe de Clara.

— Comment veux-tu ?

— Savais-tu qu'elle avait fait demander son subrogé-tuteur, pour m'intimer ses volontés ?

— Non.

— Tu vois bien que tu ne la connais pas et qu'elle a des menées audacieuses. On n'aurait jamais attendu une telle hardiesse d'une jeune fille de son âge.

— Tu interprètes mal sa conduite : tu prends pour de l'audace ce qui n'est que de la timidité. Elle n'osait pas te résister ouvertement; elle a cru que ses raisons auraient plus de force dans

la bouche de M. Nordin que dans la sienne.

— Et toi, tu l'excuses, parce que tu penses comme elle, ou plutôt qu'elle pense comme toi. La saine éducation que j'ai tâché de lui donner, ne lui a servi de rien, parce que tu as été pour elle un mauvais voisinage.

— Assez, Louis ! s'écria madame Castel avec un accent de souffrance aiguë, comme si elle eût reçu un coup de poignard dans le cœur. Eh bien, ajouta-t-elle après une pause qui lui avait permis de se maîtriser, que j'aie été pour ma fille un bon ou un mauvais voisinage, elle n'en aura désormais pas d'autre que le mien. Si elle ne reçoit point une saine éducation, elle apprendra du moins à conserver le respect pour sa mère, ce qui est le premier des devoirs d'une jeune fille. Je n'ai trouvé que des déboires dans l'hospitalité que j'avais forcée en venant ici, et ta générosité elle-même, Louis, qui me pénétrait de reconnaissance, va devenir peut-être la cause de notre malheur, et nous enlèvera un bien plus précieux que celui qu'elle nous réservait. Ne continuons pas ces épreuves douloureuses; séparons-nous. Je vais faire mes préparatifs de départ. Nous vivrons désormais indépendantes, ma fille et moi. Nos fautes seront pour nous seules, et personne ne pourra plus se plaindre d'en subir les conséquences.

— Vous voulez vivre indépendantes ! Où irez-

vous? Quels sont vos moyens d'existence? As-tu de l'argent seulement?

— Ne t'inquiète pas.

— Vous allez faire des dettes à présent; nous accabler, mon père et moi, d'une nouvelle honte. Je veux savoir ce que tu comptes faire?

— Je devrais ne pas te répondre; mais j'ai pitié de toi. Je ne possède pas un sou, c'est vrai; mais j'ai mes diamants qui étaient devenus ceux de Clara. Nous allons les vendre. Pendant que nous subviendrons avec leur prix à nos premiers besoins, tu auras le temps de réfléchir. Peut-être ta conscience de magistrat te dictera-t-elle un conseil à donner à mon père. Tu verras, s'il peut, en toute justice, posséder ma fortune à titre provisoire, et nous laisser, ma fille et moi, mourir de faim.

— J'ai dit un mot de trop, ma sœur. Si c'est ce mot qui te chasse, je consens à le rétracter. Pourtant je crois que tu as raison : nous ne pouvons plus vivre ensemble. Les conséquences de votre conduite m'abreuvent d'amertume. Clara, ma nièce... que j'aimais tant!... faire parler d'elle!

— Mais si elle avait demain une robe ou un châle qui ne fût pas du goût des dames de notre société ou qui en fût trop, on parlerait d'elle aussi, et elle ne serait pas plus innocente qu'elle ne l'est aujourd'hui.

— C'est-à-dire que tu es une femme forte et ta fille aussi, puisque vous vous moquez du qu'en dira-t-on ? Vous verrez qu'avec leur exaltation, leur inconséquence et l'orgueil du jour, les femmes perdront toutes leurs vertus. Mais laissons là nos querelles : dans l'intérêt de notre tranquillité réciproque et de la réputation de Clara, j'approuve, comme je te l'ai déjà dit, que vous vous éloigniez pendant quelque temps. Seulement, il faut sauver les apparences, donner une raison plausible à notre séparation... Laisse-moi réfléchir jusqu'à demain...

— Une raison plausible... qui ne trompera personne. Enfin, je veux bien te donner toutes les preuves possibles de condescendance... pourvu que l'intérêt de ma fille n'en souffre pas.

Cette idée de séparation, qui promettait un répit d'émotions à M. de la Vassière, avait eu pour effet, comme on l'a vu, de modérer son humeur impétueuse. Craignant qu'un nouvel entretien avec sa sœur n'excitât encore en lui des mouvements violents qui la révolteraient, et voulant s'assurer sa soumission, il prit le parti de lui écrire. Il lui demandait dans sa lettre si elle ne s'accommoderait pas d'aller habiter le manoir d'où dépendait la terre dont il avait pris le nom. Il avait résolu de faire restaurer cette demeure, qui avait la grâce coquette de toutes

les constructions du XVIe siècle, et qui offrait encore assez de solidité pour supporter toutes les réparations, tous les remaniements et tous les embellissements désirables. Déjà les ouvriers y étaient installés; mais personne n'exerçait de surveillance sur eux, et, quoique ce ne fût pas précisément la besogne d'une femme, madame Castel pourrait au moins s'assurer de leur exactitude à se rendre au travail et prendre note du compte des journées que les entrepreneurs exagèrent quelquefois arbitrairement. « Personne, ajoutait M. de la Vassière, en s'adressant à sa sœur, ne sera surpris que je me repose sur toi de cette tâche que je ne puis accomplir moi-même, et, grâce à ce prétexte, toi et Clara, vous pourrez vous éloigner sans scandale. »

— Pauvre Louis ! s'écria madame Castel après cette lecture : combien il emploie d'habileté pour se persuader à lui-même qu'il trompe quelqu'un !

Trois jours plus tard, madame Castel allait s'établir au manoir de la Vassière, en plein pays d'Auge.

IV

Vingt-quatre heures après leur arrivée, Clara Castel écrivait à son amie :

« Je devrais, ma chère Blanche, vous donner des détails sur notre installation, qui ne manque ni de pittoresque ni de singularité. Mais je vous les réserve pour un moment où mon cœur gonflé, qui cherche aujourd'hui à s'alléger avec vous, sera moins oppressé d'émotions douloureuses.

La dernière fois que je vous ai écrit pour vous donner les détails du bal de Falaise, j'étais encore tout à la joie, à l'orgueil d'avoir été distinguée et protégée par un homme sur lequel ma pensée s'était portée souvent avec une sorte

de vénération et de sympathie, sans que mon imagination eût jamais conçu le désir ou l'espérance d'une union entre nous. Je dirai même que cette idée ne peut s'acclimater dans mon esprit. Par sa naissance et son éducation, M. de Rémare me semble appartenir à un autre monde que moi. Il se tient à mon égard dans une sorte d'éloignement qui ne lui est pas défavorable, parce qu'elle l'entoure d'une poésie que ne revêtent jamais les hommes et les choses qui sont tout à fait à notre niveau.

Mais l'émotion heureuse que M. de Rémare m'a fait éprouver, n'a suspendu que momentanément une autre impression pénible et décourageante qui, depuis que je suis seule ici, me remplit tout entière. Oh! ce bal ne sortira jamais de ma mémoire. Pour la première fois, j'ai aperçu, dans les cœurs, ce fond stérile et égoïste que chacun dissimule si habilement. Quelle terrible désillusion de s'apercevoir que l'on n'est entourée que de gens indifférents ou hostiles; que l'on n'est pas aimée! Qu'ai-je fait pour mériter cela, moi qui me sentais remplie d'un sentiment affectueux qui s'épanchait sur tous?

Habituée, partout où je me montrais, à être accueillie avec un empressement flatteur, entourée de prévenances aimables, comblée souvent même de complaisantes adulations, et à recueillir, du moins je le croyais, des caresses bien

franches dans tous les regards et les sourires, j'avais l'illusion du plaisir que je semblais apporter avec moi. Je me persuadais qu'il remplissait tous les cœurs comme il remplissait le mien, et cent fois, je me suis répété avec délices, comme la Captive d'André Chénier :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

Mais comme on m'a détrompée! Avec quelle satisfaction, quelle allégresse intime chacun ce jour-là s'écartait de moi! Etait-ce une revanche depuis longtemps attendue? Etait-on fatigué de m'abuser ? Non, je ne puis croire encore que tout fût hypocrisie, fausseté dans les témoignages dont on m'avait comblée; mais peut-être obéissait-on à une impression aussi rapide qu'involontaire et sur laquelle on s'empressait de revenir? Peut-être se faisait-on violence pour me rendre la justice que l'on me croyait due? Et cette souffrance qui s'amassait sous la contrainte, a pris sa revanche contre moi, dès qu'on a pu en trouver le prétexte.

Il me semble que je suis condamnée maintenant à un isolement moral dont je n'avais jamais soupçonné la tristesse. Rien ne pourra me remplacer cette joie perdue de me croire aimée de tous et attendue partout, rien ne pourra non plus la faire renaître : je sais maintenant ce qui se cache sous un triomphe de la vanité. Ah ! que

de folie dans notre inexpérience, chère amie! Quand nous épanchons les rayons de notre âme dans un regard, un mot, un sourire, nous croyons que c'est la bonté et l'amour qui vont naître et croître autour de nous, et ce ne sont, hélas! que les fleurs vénéneuses de la haine et les reptiles cruels de l'envie.

Aimons qui nous aime : il faut apprendre à restreindre son cœur; l'univers n'appartient plus à mon affection. Mais ce large épanchement de mon âme n'était peut-être aussi qu'un immense égoïsme. Comment échapper au remords si chacune de nos joies personnelles engendre la souffrance d'autrui! Il n'y a donc que des couronnes sanglantes, puisque la main qui nous les offre n'a pu les cueillir sans se déchirer auparavant aux épines?

Que tout cela est triste! Le seul remède peut-être, c'est de s'oublier soi-même pour retrouver ce sentiment de sympathie universelle qui donne tant d'intérêt à la vie. On peut aimer encore quand on n'est pas aimée; mais, hélas! la moitié du bonheur est perdue.

Je ne saurais vous dire, chère Blanche, comment toutes ces réflexions m'ont conduite à un mouvement de repentir pour m'être montrée si fière, si exigeante envers M. Paul Dulandier. Je me disais que tout amour sincère est digne d'être payé de retour. Mais je ne suis pas restée long-

temps dans cette opinion. L'amour ne se compose point d'iudulgence, n'est-ce pas? Il exige l'enthousiasme et, comme la poésie, il ne souffre pas de médiocrité. Il faut qu'il soit parfait et complet, ou il n'existe plus : c'est un monarque qui ne peut déchoir que pour descendre au tombeau.

Le refuge de mon affection et de mon cœur, chère Blanche, c'est ma mère et vous. Au premier rayon de soleil et de gaieté, je vous décrirai notre nouvelle demeure et notre entourage. Parlez-moi de votre famille et en particulier de ceux à qui je dois tant de reconnaissance, de votre sage et excellent père et de notre aimable Jules. »

CLARA CASTEL.

« Le rayon de soleil que j'attendais est arrivé, ma chère Blanche, avant même que votre affectueuse lettre m'ait appris que votre Jules me tient toujours en réserve un prétendaut pour le moins.

En attendant que, par son entremise ou autrement, ma destinée soit fixée, je vis confinée dans un cercle de verdure. Le Dante n'avait pas prévu ce châtiment que je dois à la mansuétude de mon oncle. Notre habitation est un manoir du XVIe siècle, bâti au fond d'un vallon sur un tertre étroit, entouré d'un ruisseau qu'on ne

traversait anciennement que sur un pont-levis. Maintenant une arche en briques sert de communication entre notre îlot et la cour extérieure.

On appelle cour, en Normandie, de grands vergers, plantés de pommiers, et dans lesquels s'élèvent les bâtiments nécessaires à l'exploitation d'une ferme. La nôtre est plus riche en verdure que les plus fraîches prairies : l'herbe haute et drue y pousse si vite qu'on est obligé d'en faucher une partie, quoique plusieurs superbes vaches y restent au pâturage l'hiver comme l'été, la nuit comme le jour.

Cette cour forme un large coteau d'une pente irrégulière et douce qui nous dérobe au reste du monde. La façade méridionale de notre maison n'a pas d'autre point de vue. Du côté du nord, l'espace que nous embrassons est encore plus étroit, car, au delà du petit ruisseau, un épais rideau de sapins nous sert de clôture et nous sépare des vergers voisins.

Notre maison est bâtie en galandage, c'est-à-dire que la charpente est apparente, formant une espèce de décoration d'x et d'i romains, dont les intervalles sont remplis par des rangées de briques, recouvertes d'une couche de plâtre qui rend toute la surface unie. Elle se compose d'un corps de logis, avec deux ailes qui sont en retraite du côté du verger, mais qui s'avancent en

saillie sur la façade opposée, qu'elles semblent défendre comme deux petites forteresses, tout en la couvrant d'une ombre mélancolique. Elles enserrent un étroit préau de gazon que nous nous proposons d'égayer au printemps prochain par une corbeille de rosiers.

Toutes les pièces habitables sont de ce côté de la maison, et c'est aussi celui que je préfère. Comme on est bien là pour la réclusion et le repos! Le soleil, suivant le caprice de l'heure et de la saison, met des teintes d'or sur les branches barbelées des sapins et perce de ses traits de feu leur sombre feuillage, tandis qu'un vent frais fait clapoter doucement l'onde du ruisseau et frissonner l'herbe et les petites fleurettes de la rive.

Notre îlot me plaît et me plaira encore davantage quand je l'aurai cultivé de mes mains. Je crois que je passerais volontiers ma vie à lire, à rêver, à bêcher mes plates-bandes, comme un sage des anciens jours. Cette nature plantureuse qui nous entoure ne donne point de fortes émotions. Sa verdure si fraîche et si épaisse repose autant l'imagination que les yeux, et la seule inspiration qui s'en exhale est cette placidité contemplative que les bœufs mêmes de nos pâturages paraissent partager.

Cependant il faudrait, pour conserver ce calme d'esprit, ne pas franchir notre enclos,

puisque les aventures nous cherchent, malgré la défense de mon oncle. Hélas ! nous avons déjà commis cette imprudence. Mais je ne veux rien vous annoncer, vous aurez, comme moi, la surprise tout entière. Puisse ma lettre être la fiole enchantée où j'aurai renfermé le rayon de soleil qui a dissipé mes ennuis.

Il faut vous dire que notre demeure n'est guère confortable en ce moment : elle est envahie par les ouvriers. Au rez-de-chaussée, ils ne nous ont laissé de libre qu'une immense cuisine et une toute petite salle. Quoique cette cuisine, au lieu d'un plafond, montre une rangée de magnifiques poutrelles enfumées, qui ont la couleur et le vernis de l'écorce du marron d'Inde, ce n'est point absolument un séjour délicieux. La haute et large cheminée est un gouffre qui nous renvoie plus d'air et de fumée que de chaleur, car ce qu'il faut de feu pour préparer notre ordinaire suffit à peine pour réchauffer l'âtre. Cependant ma mère est obligée d'aller et de venir sans cesse en ce lieu, pour donner ses instructions à notre cuisinière qui n'est qu'une fillette de basse-cour, mise à notre service par la fermière. Quand je m'ennuie seule dans la petite salle où je travaille, je viens dans la cuisine, et, tout en causant, je suis, ma tapisserie en main, ma chère maman qui suit sa bonne, et je vous assure que c'est un spectacle assez récréatif que

de nous voir toutes les trois circuler en procession pour laver les légumes ou écumer le pot.

Mais maman ayant jugé que cet exercice n'était point suffisant pour ma santé, me proposa, il y a quelques jours, de faire une excursion dans les environs. Nous louâmes un cheval, un cabriolet et son conducteur, au bourg voisin, qui n'est distant que d'un kilomètre de notre maison, et nous partîmes après le déjeuner pour notre promenade.

Rien n'est plus charmant dans notre pays qu'une belle journée d'octobre, de plus délicieux que cette douceur de l'atmosphère faite d'humidité réchauffée.

Loin que cette fin de saison inspire aucune idée de mélancolie, on se sent au contraire dans un épanouissement de joie et une expansion d'attendrissement que l'on prend volontiers pour des présages de bonheur, et le cœur est prêt à se fondre dans une mollesse délicieuse, qu'elle vienne du rire ou des larmes.

On nous avait conseillé de faire le tour d'une des grandes vallées qui se développent dans les environs de la Vassière, et nous nous étions conformées à ce programme, auquel nous n'avions rien à objecter. Notre véhicule roulait depuis plus d'une heure, et, ma chère maman et moi, nous nous communiquions nos impressions avec une liberté de confiance qui était pour nous un

plaisir tout nouveau. La pression que mon oncle exerce habituellement sur nos pensées est si forte que jamais, à Falaise, notre esprit ne prenait son essor naturel ; même dans la solitude de notre appartement, nous n'étions pas rendues à nous-mêmes, et, sans préméditation, nous veillions sur nos paroles et nos expressions comme si notre sévère régent eût pu nous entendre.

Nous avions fait déjà deux à trois lieues quand la route que nous suivions traversa une sorte de large cirque formé par deux collines dont les pentes s'inclinaient vis-à-vis l'une de l'autre. Celle que nous avions à notre droite était inculte et couverte de bois; mais celle de gauche, embellie par l'art, m'apparut comme une réduction du paradis terrestre. Les mouvements de terrain qu'on y avait créés produisaient les aspects les plus séduisants. C'étaient de délicates ondulations, des croupes finement gazonnées, avec des chemins sablés qui se perdaient sous leurs contours. Dans l'entrecroisement de leurs replis, elles montraient des nappes d'eau transparentes, argentées, réfléchissant le tableau poétique de ce splendide jardin.

Quant aux cygnes qui s'y promenaient, je ne doutais pas qu'ils ne fussent de race divine. Ça et là, des corbeilles de fleurs rares ou d'espèces choisies étalaient sur les gazons leurs couleurs brillantes, comme des bijoux qui étincellent sur

le cou et les bras d'une jolie femme. De place en place, on voyait un arbre à la taille phénoménale épanouir son ombrage au milieu d'une pièce de verdure; tandis que d'autres, groupés avec art à des endroits favorables, voilaient, sans les cacher, les fuyantes perspectives. Sur les hauteurs du fond, on apercevait des allées et des bosquets, asiles ombreux de la rêverie et de la méditation. Enfin, la maison s'étendait sur le penchant d'une de ces déclivités d'où l'on pouvait embrasser tout l'ensemble. Elevée seulement d'un étage, ce n'était ni un palais, ni un château, ni une chaumière; mais plutôt un spacieux ermitage. On reconnaissait tout de suite un ancien bâtiment conventuel à sa forme tout en longueur, à la multiplicité des fenêtres assez petites, excepté au rez-de-chaussée, et toutes parfaitement régulières, au toit de tuiles et à l'absence de tout ornement extérieur. A travers cette apparence humble et rustique, on devinait dans cette demeure un grand confortable, et ce contraste piquant ne laissait entrevoir aucune vulgarité.

Ma mère avait fait arrêter la voiture pour que nous pussions admirer ce tableau à notre aise, mais nous étant ensuite avancées de quelques pas, nous remarquâmes que la porte du parc, que l'on apercevait de la route, et à laquelle conduisait une courte avenue, était ouverte, ce qui,

dans nos campagnes, est une invitation au voyageur d'entrer sans souci du propriétaire ni de ses gens. Nous demandâmes à notre conducteur à qui appartenait cette propriété; mais il ne put nous répondre parce qu'il ne résidait dans le pays que depuis quelques jours. Je ne sais pas laquelle, de ma mère ou de moi, proposa de visiter ce parc; mais en un instant nous nous décidâmes à le parcourir.

Déjà nous avions franchi l'entrée et nous suivions le premier chemin qui s'était offert devant nous, quand, à un détour, nous rencontrâmes... devinez qui? Mais je fais outrage à votre perspicacité. Oui, ma chère Blanche, vous savez bien que je n'aurais pas trouvé la matinée si belle, le château et son entourage si attrayants et que je n'entrerais pas dans tous ces détails, s'il ne s'agissait de lui.

Ma mère éprouva une contrariété si vive en apercevant M. de Rémare qu'elle ne put maîtriser un mouvement de volte-face. Il s'avança alors au-devant d'elle.

— Ne me reconnaissez-vous point, madame, lui dit-il, ou ai-je démérité auprès de vous sans le savoir, que vous paraissiez disposée à me fuir?

— Non, monsieur, répondit-elle; mais je ne puis vous dissimuler que je suis désolée de vous avoir rencontré. Je ne savais pas que j'étais ici chez vous. Un mot suffira, au reste, pour vous

faire comprendre que, dans la contrariété que j'éprouve, il n'y a rien qui vous soit personnel. Je me suis fixée pour quelque temps dans ce pays, afin d'y vivre avec ma fille dans la retraite la plus absolue. Notre rencontre ne peut déranger ce projet; mais elle m'oblige à vous prier de nous laisser partir immédiatement, et même à tâcher d'oublier que vous nous avez vues.

— Je n'essaierai pas de résister, madame, à une volonté si formellement exprimée.

Nous fîmes quelques pas en arrière. M. de Rémare, qui s'était arrêté, nous rejoignit presque aussitôt.

— Cependant, reprit-il, puisque vous étiez entrées ici avec l'intention de faire une promenade, pourquoi ne l'achèveriez-vous pas? J'allais m'entendre avec des maçons qui travaillent à une construction que je fais élever dans le voisinage. Je serai absent aussi longtemps que vous le désirerez.

— Je voudrais accepter votre proposition, monsieur, répondit ma mère, pour vous prouver que j'en suis reconnaissante; mais je vous avoue que je ne me sens plus en sécurité ici. Excusez-moi: je crois que ma prudence passe toute mesure; mais quand on obéit bien moins à sa conscience et à sa raison qu'à des scrupules qui vous sont suggérés par les préjugés et la malveil-

lance d'autrui, il est impossible que l'on sache où s'arrêter.

— Je crois vous comprendre, madame; mais si vous refusez de continuer votre promenade et même de faire à mes tantes une visite de voisinage (ce que les convenances ne sauraient vous défendre), je n'aurai pas le droit non plus d'aller vous présenter mes hommages et nous perdrons l'occasion si favorable de nous connaître.

—Je ne puis rien changer à ma détermination.

— Mais qui saura que vous êtes venues ici? Si vous partez, toutes mes espérances se brisent, dit M. de Rémare, en laissant aller son regard de ma mère à moi.

—Je n'ai rien promis, et cependant si je cédais à vos instances, je croirais manquer à ma parole.

M. de Rémare salua, prêt à se retirer.

— Je ne saurais pourtant m'empêcher de penser, murmura-t-il encore à ma mère, que le hasard qui vous amenait auprès de nous était bien intelligent: c'est une faveur perdue!

— Ma chère Clara, dit ma mère, quand il nous eut quittées, je te fais juge de mon embarras. Si j'avais accepté l'invitation de M. de Rémare et si je l'autorisais à nous faire visite, ton oncle verrait là une suite du complot dont il nous a accusées. Ce serait pousser son mécontentement à l'extrême. Mais, en écartant complétement

M. de Rémare, je te fais peut-être manquer un heureux avenir. Qu'en penses-tu ?

Je ne savais quoi répondre : je me rendais compte des indécisions de maman, et cependant j'avais une vive curiosité de savoir si le M. de Rémare de mon imagination n'était qu'un fantôme ou si c'était une réalité capable de soutenir l'épreuve du grand jour.

Nous étions remontées en voiture et nous n'avions que quelques pas à faire pour traverser la courte avenue qui conduisait de la porte du parc à la grande route. Mais notre conducteur, qui paraissait avoir peu d'expérience et faisait probablement l'apprentissage de son métier, tourna trop court. La roue de droite monta sur une borne, la voiture oscilla, puis s'abattit doucement sur un tas de cailloux, amassés là pour les réparations du chemin. Ma mère qui était de ce côté, eut l'épaule légèrement contusionnée.

Quand nous fûmes sur pied, ainsi que le cheval, nous crûmes que l'accident se terminait là. Mais le conducteur s'aperçut que la sous-ventrière était cassée. Il fallut retourner au château pour la réparer.

— C'est une intervention du ciel ! dit ma mère, qui sait prendre souvent son parti, avec une soudaineté très-gaie, des choses mêmes qui la contrarient le plus.

M. de Rémare fut discret dans son triomphe

en nous voyant revenir avec notre équipage en débâcle, pour lui demander l'hospitalité.

— Nous allons vous soigner d'abord, madame, dit-il. Quant à votre conducteur, on va lui prêter ce dont il aura besoin, mais je ne vous conseille pas de vous fier à lui une seconde fois. Si vous le permettez, je vous reconduirai moi-même.

— Je n'ose plus vous refuser, dit ma mère ; je craindrais qu'il ne m'arrivât malheur. Je suis très-poltronne et très-superstitieuse, et vous n'auriez pas beaucoup de peine à me faire croire que vous possédez des secrets mystérieux pour disposer les choses à votre fantaisie.

Enfin, nous étions chez lui ! C'est assez pour aujourd'hui, chère Blanche, vous êtes rassurée sur notre sort commun, et, dans l'intérêt de ma narration même, je crois qu'il n'est pas inutile de la suspendre : je veux aviver votre imagination. Je vous dis un adieu bien tendre. »

CLARA CASTEL.

« Il faut que je me hâte de vous instruire du passé ; car l'avenir me prépare peut-être d'autres confidences. Ma pensée est trop curieusement attachée à M. de Rémare pour que cette préoccupation ne soit pas un pressentiment.

Nous voici introduites dans le salon, ma chère

amie, et présentées aux tantes de notre hôte. Leur accueil est des plus gracieux; mais, malgré la discrétion de leurs regards et de leurs paroles, je devine qu'on leur a parlé de nous. Une expression du visage, un mot qui leur échappe, indiquent qu'en m'observant elles font une comparaison plutôt qu'une découverte, et qu'un renseignement préalable a précédé cette rencontre.

Ces dames invitèrent ma mère à monter dans leur chambre pour mettre sur sa blessure des compresses d'arnica. Malgré mes instances, elles voulurent s'acquitter elles-mêmes de ce soin, et, afin de me convaincre qu'elles étaient habituées au pansement des malades, elles me montrèrent dans un placard leur petite pharmacie.

Vous savez que je suis toujours disposée à chercher, dans les gens qui composent l'entourage d'une personne qui m'intéresse, un reflet de sa personnalité. Serait-il possible, sans une secrète sympathie, de supporter la vie en commun? D'ailleurs, il en est des êtres humains, je crois, comme des plantes qui se modifient les unes les autres par le rapprochement.

Après notre retour au salon, pendant que la conversation était générale, j'observai ces dames à loisir. Je crois avoir deviné l'âge de chacune: madame du Plancier a cinquante ans, mademoiselle de Cerval quarante-cinq. Madame du Plan-

cier est veuve et a perdu sa fille unique que M. de Rémare devait épouser. Elle a beaucoup d'aisance et de dignité, sans morgue. Sa tristesse, encore apparente, a du calme, je dirais presque de la sérénité.

On voit que madame du Plancier a été frappée par le chagrin; mais il semble qu'elle ignore la lutte. Elle porte dans son attitude et ses traits des signes de domination. Elle a dû tout soumettre autour d'elle, et le respect seul l'a approchée. Je suis sûre même que les troubles de l'esprit et les inquiétudes de la conscience se sont tenus à distance. « Oh ! qu'elle est heureuse, me disais-je, de n'avoir pas connu ces perplexités qui sont déjà mon partage ! »

La plus jeune des deux sœurs, quoique amaigrie et frêle, est encore jolie : elle a de très-beaux yeux, de très-belles dents ; ses traits ne sont pas fins, mais gracieux, et ils correspondent les uns aux autres par une harmonie pleine de douceur. Tout en elle exprime la modestie, la bonté, hors un certain pli qui relève parfois sa lèvre supérieure et trahit un dédain involontaire. Ce n'est qu'un indice fugitif, mais assez expressif pour qu'on ne s'y méprenne pas. Cette femme, humble dans tout le reste, doit avoir un grand orgueil de race.

On parla de musique ; M. de Rémare me dit

que mon professeur lui avait fait l'éloge de mon talent.

— Quoi ! vous connaissez M. Hébert ? lui dis-je.

— Oui, il vient me demander quelquefois d'accompagner sur mon violon les morceaux d'ensemble qu'il veut étudier.

— Vous jouez du violon ?

— Oui.

Je rougis, comme si M. de Rémare m'avait dit quelque chose de personnel, tant cette découverte me faisait plaisir.

— Et vous jouez du piano aussi ? demandai-je.

— Non, non. Le piano que vous voyez ici, et qui est un excellent instrument de Pleyel, n'a point été acheté pour moi. Nous l'avons depuis cinq ans. Personne ne l'a ouvert et ne s'en est servi, que M. Hébert, qui se charge de l'accorder et de le maintenir en bon état.

— Mais, mademoiselle peut l'essayer, dit madame du Plancier en s'empressant de l'ouvrir ; je l'en prie même.

— Merci, répondit tout bas M. de Rémare à sa tante.

J'ai l'oreille très-fine, j'avais entendu ce merci et je compris que ce piano avait été acheté pour mademoiselle du Plancier. Quoi, déjà, on me permettait de lui succéder en quelque chose !

Je m'approchai un peu tremblante et je jouai

de mémoire une romance sans paroles de Mendelsohn, où je mis, non pas le talent, que je n'ai point, mais mon émotion qui pouvait y suppléer dans une mélodie aussi courte.

— Il faudrait jouer maintenant une sonate de Mozart ou de Beethoven avec M. de Rémare, dit madame du Plancier.

— C'est impossible, répondis-je, il me faudrait avoir répété une ou deux fois.

— Je crois que votre modestie vous rend trop timide, reprit-elle; mais il faut la surmonter. Exercez-vous sous la direction de M. de Rémare, et vous nous ferez entendre après dîner la sonate que vous aurez étudiée. Pendant ce temps, si vous le voulez bien, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à ma mère, nous ferons une promenade dans les serres et le jardin. Quant à ma sœur, qui reste ici, c'est l'heure de sa lecture, et lorsqu'elle sera plongée dans Bossuet ou Saint-Augustin, les musiciens pourront se permettre impunément des fausses notes ou des fautes de mesure, elle ne les entendra point.

Notre répétition commença. Je me sentais très-intimidée d'abord, car je n'avais jamais joué de morceaux d'ensemble qu'avec un violoniste qui venait quelquefois en passage à Falaise. Mais M. de Rémare joint à une exécution délicieuse une science profonde de la musique. Il me soutint, il m'aida; mais bientôt il m'en-

traîna sans effort de sa part ni de la mienne, comme si j'avais été douée subitement du génie de l'harmonie. Toutes les difficultés étaient aplanies à mesure qu'elles se rencontraient. Son inspiration me commandait et j'obéissais sans fatigue. On eût dit que, du même coup d'archet, il faisait vibrer les deux instruments, ou plutôt il me semblait que les ondulations du rhythme nous enveloppaient tous deux et nous transportaient dans le monde des sublimes extases.

Et puis il me regardait, il me souriait. De temps en temps il m'indiquait une reprise d'un coup d'œil. Enfin il s'occupait de moi et nous étions intimes, comme le jour du bal. Oui, ma chère Blanche, j'étais heureuse, et le soleil qui envoyait des rayons obliques, par la fenêtre entr'ouverte, dans les rideaux de blanche mousseline, me paraissait plus brillant et plus chaud qu'à l'ordinaire.

La répétition achevée, M. de Rémare me donna le bras pour aller au jardin rejoindre ma mère. Ma timidité aurait dû être surmontée; mais l'exaltation que m'avait donnée la musique me laissait un trouble qui ne se dissipait pas: j'étais comme oppressée et j'avais les joues en feu. Nous nous promenâmes de serre en serre. Ma mère admirait beaucoup les plantes rares, surtout les énormes cactus avec leurs fleurs splendides, bizarres anomalies de monstruosité

et de beauté, et les feuilles ombrées des bignonias, qui justifient bien le caprice de la mode par la sévère distinction de leurs nuances et de leur tissu. J'applaudissais à ce que disait ma mère. Je tâchais d'apporter aussi ma part de remarques et d'enthousiasme ; mais la chaleur et les parfums achevaient de me tourner la tête.

M. de Rémare avait l'air attendri, et je m'imaginais qu'il mettait de la prudence à éviter de me regarder. Quelquefois il me semblait que son bras tremblait sous ma main. Je crois que ses impressions sont profondes, mais n'éclatent jamais. S'il est heureux, son bonheur est voilé : c'est un rayon sous un nuage.

Faut-il le dire, pourtant, ce nuage n'importune. J'en suis jalouse. Est-ce un regret, une tristesse, un souvenir, une inquiétude? Peut-être tout cela; mais il doit se dissiper. Au soleil levant, les nuages se fondent en rosée brillante ; un amour jeune doit aussi tout faire étinceler.

Mais M. de Rémare m'aime-t-il ?

Je ne puis vous dire, chère amie, quelle curiosité je me sens de pénétrer ce caractère un peu mystérieux, d'y lire à livre ouvert. La tâche est sans doute difficile. Imaginez-vous qu'au dîner, je me suis trouvée complétement déroutée. La conversation cependant n'atteignait pas à des sujets transcendants ; mais il y avait entre M. de

Rémare et ses deux tantes un accord de pensées et de sentiments qui les rendait énigmatiques pour leurs auditeurs, au moins pour moi. Ils se comprenaient sur un mot, sur une inflexion de voix, et ils mêlaient aussi, peut-être sans s'en apercevoir, beaucoup de sous-entendu à ce qu'ils disaient, paraissant garder pour eux certaines idées comme leur secret et leur privilége. Ce sont peut-être les idées particulières de leur caste. Mais cela m'humiliait un peu, comme s'ils avaient mis une barrière entre nous.

Avec son air tranquille et rêveur, M. de Rémare est très-habile dans les exercices du corps : ceci achève son portrait. Ainsi, la table fut couverte du gibier qu'il avait tué. Quand il nous reconduisit le soir, il nous prévint de monter très-vite en voiture, tandis qu'il tenait les guides. « Mon cheval ne sait pas attendre, dit-il, et j'avoue que j'ai la faiblesse d'aimer les chevaux fougueux. » Celui-ci volait comme un hippogriffe ; mais il était dompté par une main souple et forte. Je vous assure que je n'avais pas la moindre frayeur.

Vous voudrez sans doute, chère amie, avoir le fond de ma pensée ; le voici : M. de Rémare m'aime-t-il ? Je le crois, mon orgueil désire que cela soit ; mais mon cœur, averti par l'expérience, est devenu moins égoïste et plus prudent. Vous ne l'aimez donc pas non plus ? direz-vous. Non,

mais il me plaît. Il me semble qu'avec lui le mariage, l'habitation à la campagne et une existence, privée des distractions du monde, ne m'effrayeraient pas. La vie ne m'apparaîtrait pas sous une forme mesquine et dépouillée de tous les plaisirs de l'imagination, comme avec M. Paul Dulandier. Je pressens qu'il y a dans son caractère et ses sentiments des horizons dont la découverte pourrait occuper longuement ma pensée et attacher mon cœur, mais à une condition pourtant : qu'il m'appartienne tout entier ! Présentement ses tantes et les souvenirs qui leur sont communs, peut-être aussi les croyances qu'ils partagent, possèdent une moitié de son âme qui m'est interdite. Il m'attire et m'écarte en même temps, et l'estime que j'ai pour lui est encore trop craintive pour être un commencement d'amour.

Tout à vous affectueusement. »

CLARA CASTEL.

V

« Victoire, ma chère Blanche ! le beau chevalier un peu ténébreux est à mes pieds. Mais j'ai tort de faire sonner mon clairon si haut : j'ai peur qu'il n'importune vos oreilles ; car, sous sa forme amicale, votre dernière lettre laisse percer une pointe de mécontentement contre moi : vos paroles me caressent et votre pensée m'égratigne. Avouez que vous trouvez que mon cœur, qui s'était mis trop rigoureusement sur la défensive avec M. Paul Dulandier, est trop prompt à se livrer à M. de Rémare ?

Détrompez-vous, je vous l'ai déjà dit : M. de Rémare me plaît, il m'intéresse. Mais ce ravissement délicieux qui ne permettait aucune inquié-

tude, aucune réflexion, n'a duré qu'une heure, le temps d'un cotillon. Tout mon espoir est qu'il se renouvellera, mais, pour le moment, je suis encore dans une époque de transition, époque ennuyeuse et tourmentée !

Le lendemain de notre visite chez lui, M. de Rémare écrivit une lettre à ma mère. Il lui demandait si elle consentait qu'il allât trouver mon oncle afin d'obtenir l'autorisation de nous rendre ses hommages. Ses assiduités, ajoutait-il, n'engageraient que lui ; il aspirait seulement à se faire connaître, tout en me vouant son amour dès à présent et pour jamais.

Ma mère avait lu la lettre pendant que le messager se *rafraîchissait* à la cuisine. Elle promit d'envoyer sa réponse, le lendemain ; car elle avait voulu se réserver le temps de me consulter.

Je fus enchantée de la délicatesse que mettait M. de Rémare à ménager mon libre arbitre. Je priai maman de l'encourager dans sa résolution, quoique cette démarche auprès de mon oncle pût être inutile. Il se passera bien du temps, sans doute, avant qu'on veuille entendre parler de mariage pour moi ; mais on verra au moins que je ne suis point au dépourvu, et que ma réputation n'est pas si compromise qu'on le croit.

Depuis que je suis ici, toutes les fois qu'il fait beau temps, je prends un livre après déjeuner, et je viens m'asseoir à l'endroit où commence le

cours de la jolie source qui forme le ruisseau dont notre maison est entourée. L'onde s'étend dans un petit lac si brillant, qu'on croirait que les vents ne l'ont jamais effleuré d'une aile chargée de poussière. Il est protégé, à quelques pas de distance, par un talus de gazon en hémicycle, sur lequel s'élèvent deux ou trois grands chênes et autant de frênes, au délicat feuillage. C'est sous ces arbres que je me place; l'ombrage est frais et doux; il est bien rare que l'on soit troublé par la présence d'un indiscret, car cette petite oasis est l'aboutissant d'un étroit sentier qui passe entre notre ferme et celle du voisin, et qui est bordé par les grandes haies, renforcées d'arbres, qui forment la clôture des deux propriétés.

J'étais là précisément le jour où ma mère allait envoyer sa réponse à M. de Rémare; je lisais avec une certaine application, quand je ne sais quel murmure confus me fit lever la tête. J'aperçus au-dessus de moi, debout sur le coteau de la ferme voisine, M. de Rémare, avec le maître du lieu et un garde-chasse; ils cherchaient, je crois, si l'on n'avait pas tendu des *collets* dans la haie, car le nombre des braconniers est considérable dans ce pays, et tous les propriétaires se liguent et se concertent pour s'en défendre.

Je me sentis intimidée en revoyant M. de

Rémare; mais je n'en fus pas moins contente. Il suffit que le nouveau et l'inattendu, vous soient un peu sympathiques, pour qu'ils vous produisent une impression agréable. Il me salua avec beaucoup de gravité et de respect et continua sa conversation. Deux ou trois fois, il jeta encore un regard sur moi et suivit ses compagnons plus loin. Ce n'était point assez : une ouverture dans la haie lui donnait la facilité de descendre pour me parler, il aurait dû en profiter; mais je le crois discret jusqu'au scrupule.

Depuis huit jours, je reviens tous les matins ici, et je trouve, à la place où M. de Rémare m'a vue assise, un magnifique bouquet, composé des plus belles fleurs de ses serres. Vous souvient-il d'avoir vu, quelquefois, dans un tableau, des fleurs représentées au pied d'un rocher ou d'un arbre ? Pour peu que l'artiste leur eût donné de la vie et du naturel, comme elles paraissaient expressives, n'est-ce pas ? Elles semblaient mettre une pensée et un sentiment dans la solitude. Mon bouquet a chaque jour ce doux langage et pourtant (oh ! c'est mal) je lui en ai demandé quelquefois un autre; j'ai cherché entre les pétales des fleurs quelque papier mystérieux. Qu'attendais-je ? Un mot plus précis qui n'en eût pas tant dit, la prose à côté de la poésie.

Que voulez-vous, j'en suis encore réduite aux

suppositions sur son caractère et je recherche tout ce qui peut m'éclairer.

Ce que je crains, c'est que M. de Rémare ne m'aime pas sans permission. Si mon oncle lui interdit de penser à moi, il détournera la tête en soupirant, et ce sera tout. Trop de respect pour l'obstacle l'empêchera de le combattre.

Enfin, il part demain. Il voulait partir plus tôt; mais ma mère lui avait demandé d'attendre quelques jours pour s'assurer que le mécontentement de mon oncle était au moins assoupi, et qu'il n'y avait pas chez lui recrudescence de colère et de mauvaise humeur.

Adieu, chère Blanche, aussitôt que je connaîtrai l'accueil qu'il aura reçu de mon oncle, je vous en ferai part. »

CLARA CASTEL.

« Voilà quatre semaines écoulées depuis qu'il a été convenu, comme je vous l'ai dit, que M. de Rémare resterait trois mois sans nous voir, ma mère et moi, de peur de réveiller les propos. Ensuite, on parlera de mariage, s'il y a lieu.

Quelle sévère exigence de mon oncle ! Ajoutez que M. de Rémare s'est cru obligé de s'interner à Falaise, pour ne pas laisser de doute sur l'accomplissement de sa promesse. Je crois que, pour tant de bonne grâce, il espérait obtenir un

congé de temps en temps ; mais les arrêts n'ont pas été levés une seule fois.

Hélas ! pauvrette, comme je suis abandonnée !

Par contre, mon oncle recommence à être charmant pour nous : il vient de nous écrire deux lettres très-gracieuses. Il y a des gens qui sont heureux, quoi qu'ils fassent, car le résultat tourne toujours à leur avantage. Mon oncle est de ce nombre et il n'a qu'à se féliciter de la situation qu'il nous a faite.

Vous saurez que ma mère lui rend de grands services. Elle a acquis auprès de mon père, en beaucoup de choses, une sorte d'expérience pratique. Ainsi, comme ils avaient fait bâtir plusieurs fois, elle s'entend parfaitement à la surveillance des ouvriers, et même aux détails de la construction. Elle donne son avis, propose des plans, embellit et rectifie. On l'écoute, parce que l'opinion d'une personne qui parle à propos s'impose toujours. De plus, ma mère réalise certainement des économies. Ainsi notre présence dans cette retraite est justifiée : le prétexte est devenu une vérité.

Mais cette occupation est très-absorbante ; elle m'enlève souvent maman et je passerais de longues heures dans la solitude sans mes relations de voisinage. Oui, ma chère Blanche, il n'est pas rare que je m'absente une journée entière pour aller visiter les deux tantes. Ces aimables dames

m'envoient souvent leur voiture le matin, et, quand ni l'une ni l'autre ne peuvent venir me chercher, elles se font remplacer par une femme de confiance, prudente et discrète personne qu'elles ont à leur service depuis plus de trente ans.

Cet arrangement s'est établi par hasard. Je leur avais demandé quelques renseignements sur les pauvres et les malades du voisinage, et elles m'ont proposé de me guider dans mes tournées de charité. Puis les prétextes se sont multipliés, et ma mère les a acceptés avec une complaisance évidente. Ensuite on les a mis de côté, parce qu'on avait assez de franchise pour s'en passer et qu'ils ne trompaient personne.

Je soupçonne que l'acquiescement de ma mère n'est point exempt de calcul. Elle a compris que mon mariage avec M. de Rémare allait m'introduire dans un monde nouveau, gouverné par d'autres traditions et d'autres préjugés que ceux de notre bourgeoisie. Elle a voulu me faire faire l'expérience de mon plus ou moins d'aptitude à l'assimilation. Je ne me doutais pas de cela les premières fois qu'elle me laissait aller chez ces dames : je prenais mon congé comme une écolière en vacances. Mais, à mesure que la lumière s'est faite par les observations que me fournissait ce milieu différent du mien, j'ai interprété plus clairement la pensée de ma mère. De leur côté,

madame du Plancier et mademoiselle de Cerval se sont dit peut-être qu'elles auraient une éducation à faire, et qu'il valait mieux la commencer tout de suite. De là vient leur empressement. Mais il ne faut pas qu'elles se fient trop à leur élève. Il n'y a rien de plus perfide que ma docilité qui, tout à coup, se change en révolte secrète, mais invincible.

Je ne puis vous dire combien j'ai été ravie pendant les premiers jours que je passais avec les tantes chez notre ami absent.

Voici à peu près quel était l'emploi de la journée. J'arrivais au château vers dix heures; la promenade m'avait donné une gaieté d'oiseau. Ces dames ont une chapelle et un chapelain, qui est aussi le curé de la paroisse voisine, et l'on me faisait l'amabilité de me *garder la messe*. J'aime ces messes de la campagne toutes fraîches et toutes courtes. Mais comment se fait-il que l'esprit de critique se soit éveillé en moi quand j'y assistais auprès de ces dames? Jamais je n'avais fait de réflexions semblables à celles qui ont alors traversé plusieurs fois mon esprit. Mesdames les tantes sont si absorbées par leur rituel, leur chapelet, leurs oraisons, leurs génuflexions; elles se replient si profondément sur elles-mêmes quand la sonnette les invite à s'incliner; enfin, elles paraissent renfermées si à l'étroit dans leur dévotion, que j'étais prête à la

taxer de puérilité. Au lieu de courber la tête, je la levais pour regarder l'ombre des branches d'arbres se balancer sur les vitraux coloriés que le soleil faisait resplendir. La grande nature semblait m'appeler au dehors, et, aidée de quelques notions de la science qui sont parvenues jusqu'à moi, je me formais, je crois, de l'infini une conception supérieure à celle qui préoccupait mes modèles d'édification.

Après la messe, on déjeunait. M. le curé n'est point insensible à un bon repas. Il cause plus franchement à table qu'ailleurs. Il nous racontait des traits de mœurs de ses paroissiens. Il paraît que leur péché mignon est l'ivrognerie. Quelques-unes de ces histoires étaient assez plaisantes.

« Il visitait une femme à sa dernière heure; il la trouva si faible qu'il doutait si elle était encore en vie. Les personnes qui gardaient la malade le prièrent de s'en assurer. Voici l'expérience qu'il tenta : il s'approcha du lit. « Voulez-vous une tasse de tisane, ma bonne femme? » dit-il. Point de réponse ! « Voulez-vous un peu d'argent? » Même silence. « Voulez-vous un petit verre d'eau-de-vie? » Les lèvres se desserrèrent, laissant passer un faible sifflement qui disait : Oui. »

Après avoir entendu ce récit, je m'écriai :

— Vous devez prêcher souvent sur l'ivrognerie, monsieur le curé ?

— A quoi bon ? répondit-il, ce sont paroles perdues.

— On ne vous écoute pas ? Mais puisque vous disposez de la confession ?

— Ma chère amie, dit madame du Plancier, en se tournant vers moi, on n'interroge ses pasteurs que pour leur demander des conseils.

M. le curé voulut faire acte de complaisance :

— Si je ne tourmente pas trop mes paroissiens à ce sujet, reprit-il, c'est de peur de les voir déserter l'église.

Madame du Plancier approuva cette réponse.

— Oui, ajouta-t-elle, il faut les retenir dans la pratique, dans l'intérêt d'une bonne mort.

Et l'intérêt d'une bonne vie ? pensai-je tout bas, mais je me tus, car j'avais compris que mon franc-parler ne me serait jamais accordé sur certains sujets.

Après le déjeuner, on se séparait. Une des tantes allait chaque jour visiter les malades et m'entraînait souvent avec elle. Au retour, nous prenions nos aiguilles et l'une de nous faisait la lecture à haute voix.

La bibliothèque du château est située au premier étage. C'est une très-belle pièce, meublée de rayons de livres sur toutes les parois des murailles. Au milieu est une grande table couverte d'un tapis vert. Dans une embrasure, est un petit pupitre, porté sur de longs pieds

pour qu'on y puisse écrire debout. C'est le meuble particulier de M. de Rémare, à qui cette pièce sert de cabinet de travail. Aussi n'y suis-je jamais entrée sans penser à lui. Là, il me semblait moins absent que partout ailleurs. Et puis j'y étais plus disposée au romanesque. Je ne sais pourquoi je me suis toujours imaginé qu'une bibliothèque est un lieu propice aux aventures. Où ai-je pris cette idée? Est-ce dans quelques historiettes que j'aurai lues? ou bien a-t-elle germé toute seule dans mon imagination?

On m'avait indiqué certains rayons où je pouvais choisir des livres suivant mon caprice. Il m'arrivait quelquefois de les prendre au hasard: j'appelais cela aller à la pêche. Mais voilà qui est étrange : tous ces livres ont un air de famille et ne ressemblent à rien de ce que je connaissais! Jamais je n'y ai rencontré un des classiques dont mon oncle me faisait lire les traductions, ni le gémissant Eschyle, ni le noble Sophocle, pas même le vieil Homère avec ses succulents repas et son vin pourpré, servis par la vénérable économe.

Les livres à l'usage de mesdames les tantes se composent de toutes les histoires édifiantes des dames de l'ancien régime, ou plutôt des histoires de toutes les dames de l'ancien régime qui étaient édifiantes, et des Mémoires de celles qui, vivant à la cour, n'ont vu ou n'ont voulu

voir de leur princesse que ses vertus et ses qualités plus ou moins apparentes ou réelles.

Je n'affirme pas que ces livres soient entièrement faux ; mais je crois bien qu'ils ne sont pas vrais, parce qu'ils ne disent que la moitié des choses. N'importe, ils sont curieux ; ils m'amusent par le détail ; ils décrivent les mœurs qu'on voulait avoir, en jetant un voile prudent sur la réalité. Enfin, en les lisant, je sens un petit enivrement aristocratique me monter au cerveau ; car, enfin, si j'épouse M. de Rémare, j'aurai la particule et même un titre, après un grand-oncle. Non ! je ne peux prendre au sérieux ces distinctions factices ; je ne peux que m'en faire un jouet.

La lecture était interrompue par la cloche du dîner. Ce repas était relativement plus sobre que l'autre. Ce n'était pas qu'il fût moins abondamment servi, ni que nous y mangeassions de moins bon appétit ; mais on y posait à peine. Il était enlevé plus lestement ; car le jour tombait et il fallait se séparer.

Jamais on ne m'a laissée partir sans m'arracher la promesse d'une prochaine visite. Comment s'y prennent-elles, ces dames ? Sans démonstrations, sans compliments ni embrassades, comme nous nous en donnions bourgeoisement à Falaise, elles ont eu l'art de se montrer très-affec-

tueuses pour moi et de me persuader qu'elles me sont déjà attachées.

Leur affection, pourtant, n'a encore rien de personnel : elles m'aiment parce que je dois leur appartenir. Mademoiselle de Cerval est peut-être plus près de s'enthousiasmer : au prochain jour, la moindre étincelle allumera le feu. Madame du Plancier est parfaite par le sacrifice qu'elle me fait de ses regrets. Je suis certaine qu'à ses yeux, je n'atteins pas à l'idéal de sa chère fille morte; mais je sais qu'elle me trouve exceptionnellement bien douée *pour une personne sans naissance.*

Je vous entends me demander quelle influence cet entourage a sur moi? si je travaille aussi intérieurement à mon éducation? si j'accepte sans contrôle des opinions que j'aurais quelques semaines auparavant traitées de préjugés? Vous êtes trop curieuse, je vous dirai cela dans une prochaine lettre. D'ailleurs, je ne me soucie pas encore d'approfondir ce que je pense : je savoure le nouveau, nous verrons après.

Mille amitiés. »

CLARA CASTEL.

VI

« Ma mère a reçu une lettre de mon oncle, ma chère Blanche, qui m'afflige, m'inquiète, non! plus que cela, qui me terrifie.

M. de Rémare insistait pour faire une visite d'une journée ; mon oncle l'a prié de ne point encore retourner auprès de nous. Il ne lui a pas dit les véritables motifs de son refus; mais il les a dits à ma mère.

Il voudrait nous faire oublier du monde de Falaise, et n'y réussit pas. Il est persuadé que quelqu'un cherche à dessein à me nuire. J'aurais cru que mon oncle se serait livré, à cette occasion, à ses récriminations habituelles contre maman et moi. Mais il a en ce moment une

douleur vraie qui étouffe et noie sa colère. J'en suis bien touchée, et je vous assure que cela m'affirme plus son affection que la grosse dot qu'il a voulu me donner.

Mais la sincérité de son chagrin me fait partager ses inquiétudes. Il ne peut s'alarmer entièrement à tort. Et pourtant, croyez-vous, chère amie, que la méchanceté d'un ennemi puisse quelque chose contre une personne d'une innocence parfaite? Même lorsqu'on calomnie, on n'invente pas de tout point, n'est-ce pas? Mais si une malice infernale allait jusque-là? Oh! je ne crains rien : je me défendrais, je repousserais l'accusation; je protesterais; je proclamerais mon innocence! Où?... Comment?... Quoi! il n'y aurait pas de moyens! Ah! mon Dieu! est-ce possible? Il faudrait se courber sous l'attaque, tout souffrir en silence. Non, jamais, jamais! j'en mourrais, ma tête éclaterait; rien que d'y penser, ma raison m'échappe. Ah! je comprends la folie maintenant : c'est le désespoir de l'impuissance!

Mais, non, n'est-ce pas, jamais cela n'est arrivé? Jamais une jeune fille n'a été perdue de réputation sous la sauvegarde de sa famille et de sa mère? D'ailleurs, pourquoi est-on perdue de réputation? Parce qu'on aime celui qu'on ne doit pas aimer, et moi je serais compromise pour n'avoir pu aimer mon fiancé? Ah! c'est in-

sensé de supposer cela. Je ne sais où mon oncle va prendre toutes ces inquiétudes et imaginer toutes ces chimères. Je ne veux plus y penser, elles me porteraient malheur! Mon cœur se serre, cependant. Non... parlons d'autre chose.

Je trouve que ma chère maman fait vraiment acte de haute sagesse, en confiant parfois ma tutelle à madame du Plancier et à mademoiselle de Cerval. Je vais peut-être perdre auprès de ces dames un peu de ces illusions qui me faisaient croire que j'étais une personne d'essence aristocratique. Je commence à soupçonner, au contraire, que je suis bourgeoise, très-bourgeoise. Mais je suis bien aise de le savoir. Il n'y a pas de maxime plus sage que le *Connais-toi toi-même*. Sans se bien connaître, on connaît mal les autres, et l'on ne sait comment se dévouer à eux et les aimer.

J'ai découvert déjà que j'ai une chose à apprendre si je veux devenir agréable à M. de Rémare et supportable à sa famille, c'est le respect de la naissance. Il est vraiment extraordinaire que j'aie tant de peine à m'inculquer cette idée ou ce sentiment, moi, la nièce de mon oncle! Ces dames qui voyaient qu'il y avait là une réforme à faire, ont commencé, sous prétexte de m'amuser, à me donner quelques notions de blason et à me faire étudier la généalogie des

maisons princières de l'Europe. J'ai facilement répondu à leurs soins sous un certain rapport, cette étude des alliances des souverains de l'Europe avait du bon, comme complément de mon cours d'histoire.

Le blason m'a plus intéressée encore; c'est amusant toutes ces petites figures, et puis c'est une science très-distinguée : ce n'est pas la science de tout le monde que de savoir lire un écusson sur la façade d'un vieux château ou sur quelque ancien monument funéraire. Mais j'avais beau mettre des chevrons d'or sur un champ de gueules ou des molettes d'argent sur un champ d'azur, je n'arrivais pas à prendre plus au sérieux le privilége de faire peindre des armoiries sur la portière d'un coupé ou de les faire broder sur les taies d'oreiller et les serviettes.

Je ne nie pas pourtant que je ne fusse très-contente de m'appeler madame de Rémare et plus encore madame la baronne de Rémare. Mais le genre de plaisir que j'éprouverais est tout à fait semblable à celui que j'aurais à porter un ornement de toilette riche et rare : une tunique en point de Venise ou une parure de saphirs.

Ces dames ont souvent appelé mon attention sur les principes en vertu desquels la noblesse, disent-elles, s'est constituée. Je ne pouvais m'empêcher de convenir avec elles que les qualités et les défauts se transmettent presque toujours du

père et de la mère aux enfants et même à plusieurs générations successives. Mais la noblesse est-elle plus exempte d'imperfections que les autres classes de la société ? Malgré les traditions, ne transmet-elle pas le mal en même temps que le bien ? Y a-t-il eu depuis Adam une race impeccable ? Je crois que parmi les chefs de l'aristocratie, il y en a qui ont été des gens supérieurs, d'autres des habiles ou des heureux, et d'autres encore des êtres féroces et sans scrupules. Ils n'avaient même pas le privilége du courage. Est-ce que les bourgeois des communes de la Flandre ne se battaient pas en affrontant la mort sans crainte, aussi bien que les chevaliers? Les Turenne et les Condé ne commandaient-ils que des gentilshommes? Ne sont-ce pas des armées de manants qui ont remporté les victoires de la République ? En consultant l'histoire, on voit que les défaites sont causées, plutôt par les fautes des chefs que par le manque de courage des soldats.

Il faut vraiment qu'il y ait là-dedans quelque chose que je ne comprends pas : ce culte de la naissance ne m'a pas livré son secret. M. de Rémare sera peut-être mon révélateur. C'est à lui qu'appartiendra l'honneur de ma conversion, si elle est indispensable.

Quant à mon oncle, je n'ai jamais supposé qu'il fût la dupe de son aristocratie, ni qu'il se

fût imaginé que personne la prendrait au sérieux. J'ai compris qu'il empruntait ce nom de la Vassière parce qu'il faisait bon effet sur ses cartes de visite et dans les comptes rendus des tribunaux. Moi, je n'aurais pas aimé à troquer le nom de mon père contre un autre plus sonore; mais je ne suis pas président d'un tribunal civil, et les idées changent, dit-on, avec les positions.

Je reconnais bien encore, cependant, que ces dames ont des traditions qui me manquent, ainsi qu'aux autres bourgeoises de ma connaissance. Comment font-elles, par exemple, pour être à la fois si dignes et si familières? Cet art, je saurai peut-être le surprendre et l'imiter, parce qu'il correspond à mes instincts. Mais, ce qui me paraît plus difficile, et moins enviable, je l'avoue, c'est d'être insinuante, comme elles le sont, tout en étant exemptes de mensonge. Elles me retournent, elles m'enveloppent. Lorsque je suis auprès d'elles, je ne vis que de leur vie, je ne pense que par leur pensée, je n'ai pas un instant pour revenir à moi. Je suis intéressée, amusée, les heures passent rapidement. Malgré cela, quand je retourne le soir auprès de ma mère, je me sens allégée d'un joug et j'ai longuement besoin de respirer : la contrainte était douce, mais elle m'oppressait!

Quel problème à démêler que celui de mes instincts et de mes goûts! Il est certain que j'ai

du penchant à la révolte et quelquefois à un dédain ironique. Il y a des instants où la placidité de madame du Plancier et la candeur de mademoiselle de Cerval ne me paraissent plus si admirables. Je crains de trouver qu'elles ont l'esprit trop court et trop borné pour avoir la prétention de me gouverner, car elles sont toujours dans le même cercle de choses et d'idées, se rapportant à une dévotion qui ne recherche pas d'autre application utile que quelques bonnes œuvres, et dans laquelle elles ont en vue, surtout, leur union intime avec le pape et avec leur directeur

Je vous ai raconté nos journées. Peut-on imaginer quelque chose de plus doux et de plus édifiant? Chacune de nos actions est présidée par une vertu chrétienne : la piété à la messe, la charité aux promenades, la foi et l'humilité d'esprit aux lectures, la tempérance aux repas, la modestie à la conversation. Cela m'enchantait d'abord, vous le savez. Je marchais radieuse sous cette escorte de vertus, comme sous mon voile de communiante. Puis, tout à coup, j'ai ressenti un vide, une impatience... il m'a manqué : quoi? certainement c'est une nourriture morale et intellectuelle plus complète, plus conforme aux idées, aux besoins de notre époque.

Un jour, j'ai quitté ces dames un peu brusquement pour aller me promener seule dans le parc.

Mademoiselle de Cerval est bientôt venue me trouver.

— Que faites-vous là ?

— Je pense.

— Vous pensez ! Mais pensez-vous avec Dieu et à Dieu ? Ces pensées-là seules sont les bonnes, les autres sont des pensées de curiosité, des pensées du serpent.

J'étais confuse : m'avait-on devinée ?

Mademoiselle de Cerval m'a entraînée en me prenant par la main, et, comme elle est encore très-élancée et très-leste, elle s'est mise à courir pour m'obliger à en faire autant. Mon impression s'est dissipée, mais il m'en est resté je ne sais quelle peur pour l'avenir de ma liberté. J'ai tort sans doute : nos anges gardiens ne sont pas des geôliers.

N'importe, je voudrais que M. de Rémare revînt promptement, il ramènerait le bonheur et chasserait l'inquiétude.

A bientôt, chère Blanche, soyez indulgente pour mes perplexités. »

CLARA CASTEL.

« Dois-je me féliciter ? Mon oncle, maintenant, est empressé à conclure mon mariage. M. de Rémare nous revient demain. On n'attend plus que mon consentement pour recommencer la

série des préliminaires : le contrat, la publication des bans, les cadeaux de la corbeille, tout cela doit être mené au pas de course.

Je m'imagine qu'il y a un motif secret à ce merveileux changement. Sans doute, la calomnie redouble et se précise, et mon oncle veut me dérober à son atteinte. Mais que dit-on? J'exige la vérité. Je veux la connaître. Il m'est impossible de vivre dans cette incertitude. Pour voir la fin des cruelles alternatives de son procès, l'innocent, comme le coupable, n'aspire-t-il pas après l'arrêt qui peut-être prononcera sa condamnation?

On s'entend pour se cacher de moi : ma mère ne m'a pas montré la dernière lettre que mon oncle lui a écrite; elle l'a jetée au feu. Pourquoi ce mystère? Est-ce de la pitié pour moi? Est-ce parce que l'on veut derober à ma jeunesse la connaissance du mal, comme lorsqu'on me défend de lire certains livres ou certains journaux?

Qu'on me cache le mal qui ne me touche point, soit ! mais celui qui me frappe, j'ai le droit de le connaître. Il faut que je mesure mon courage à la force des coups qu'on me portera. D'ailleurs, je ne veux pas marcher en aveugle : M. de Rémare a-t-il connaissance de ces calomnies? Qu'en pense-t-il? Jusqu'où sa générosité va-t-elle pour les dédaigner? N'est-ce pas trop

exiger de lui? Non, encore une fois, je ne peux vivre dans ces incertitudes!

J'ai interrogé ma mère; je l'ai suppliée de s'expliquer. Je lui ai dit que, quelque chose qu'elle m'apprît, j'aurais la force de le supporter. Elle a éludé mes questions et cherché à me rassurer; mais ses paroles ne m'apportent pas de conviction. Elle semble attendre un moment décisif pour me faire cette confidence. Je ne suis plus une enfant, pourtant; j'ai dix-neuf ans. J'ai déjà l'âge d'une femme... je saurais me défendre... Je saurais me venger peut-être; renvoyer le mal à ses auteurs. Hélas! j'oublie toujours que je ne puis rien... O mon Dieu! que je souffre!

J'ai pleuré. Je ne sais pas de quoi je pleure. Ma mère s'effraie de me voir dans cet état d'agitation. Elle me dit qu'il ne faut pas laisser apercevoir mes inquiétudes à M. de Rémare; qu'elles sont sans fondement; qu'il serait fâcheux que l'on me soupçonnât d'avoir craint quelque chose; que je dois être naturelle et gaie comme à mon ordinaire, et quand je lui réponds que c'est bien difficile, elle me plaint et elle m'embrasse, et son cœur se fond d'attendrissement.

Comme je vais être en bonne disposition, n'est-ce pas, pour examiner avec calme si M. de Rémare est capable de faire mon bonheur et si j'ai les qualités nécessaires pour faire le sien?

Croiriez-vous qu'il commençait à me prendre des scrupules? Je me disais que je ne serais jamais de la même famille morale que M. de Rémare et ses tantes; que je ne saurais pas m'associer assez intimement à leurs sentiments et à leurs convictions, pour me rendre inséparable d'eux par l'âme et par le cœur. Nous avons les mêmes croyances religieuses, puisque je suis catholique comme elles et comme lui; mais nous ne vénérons pas les mêmes saints. J'en ai quelques-uns dans le calendrier païen et surtout dans le martyrologe révolutionnaire que repousseraient bien loin les chères tantes, et je leur vois faire tous les jours des canonisations qui me laissent parfaitement incrédule.

Quand nous autres, jeunes filles, nous prononçons ce mot de mariage, que nous sommes loin, n'est-ce pas, ma chère Blanche, d'envisager combien il est gros de perplexités? Nous ne voyons d'abord qu'un avenir de tendresse, de gâteries, de promenades, de toilettes, d'ameublements et de délicieux petits bambins que l'on aura à manger de caresses et à pomponner. Puis, peu à peu, cet état si charmant révèle ses énigmes, la brillante perspective découvre ses aspérités. On veut être aimée, ce n'est pas assez! On veut aimer, est-ce suffisant? Non! il faut avoir les mêmes désirs, les mêmes vœux, les mêmes sympathies; il faut

envisager le même but pour n'avoir pas le désagrément de marcher ensemble en tirant chacun d'un côté opposé. »

A vous, chère Blanche,

CLARA CASTEL.

VII

« Enfin, il est ici : je le vois tous les jours; je n'ai plus d'inquiétude de ce qu'on dit et de ce qu'on pense à Falaise. Que j'étais folle de m'effrayer! Quelle sécurité dans sa présence! Je ne sais même pas s'il ne me plaît point de savoir que gronde, quelque part, une menace du destin; j'en sens plus vivement mon bonheur, comme on apprécie mieux la douceur de son abri et la chaleur de son foyer, quand on entend au dehors les mugissements du vent et les ruissellements de la pluie.

J'ai dit : mon bonheur, je crois? Est-ce vraiment du bonheur? Oui, mais un bonheur étrange, un bonheur de soleil couchant, un bonheur cré-

pusculaire. Il me semble que j'ai pris le demi-deuil. Mais le gris est une jolie couleur, et qui a quelquefois des reflets très-brillants. Voici le mot de l'énigme : M. de Rémare est mélancolique, pieux, délicat, chevaleresque, poétique, légitimiste et superstitieux. Je vous livre ces qualités pêle-mêle, tâchez de vous y retrouver; c'est leur réflexion sur mon imagination et mes sentiments qui me met dans cette demi-teinte de bonheur et de tristesse où je suis maintenant.

Bon! allez vous dire, encore une chimère! C'est une mauvaise habitude d'esprit que tant d'exigence. Soit, mais écoutez-moi d'abord et mettez-vous à ma place. Ce que je vous en dis, au reste, c'est seulement pour confier ma pensée et satisfaire votre curiosité; j'épouserai M. de Rémare quand même... Je n'irai point, pour quelques susceptibilités, tromper une seconde fois les espérances de mon oncle. D'ailleurs, serais-je si fière de l'amour que j'inspire à M. de Rémare, si je ne devais un jour y répondre et le partager?

Nous attendions mon fiancé de jour en jour, d'heure en heure. Un matin, comme je me dirigeais vers ma petite fontaine, malgré le froid de décembre qui commence *à piquer*, j'aperçus le beau ténébreux assis sur le talus de gazon, à côté de la place que j'ai choisie. Il paraît qu'il était venu à pied par des chemins de traverse,

et il se reposait là avant d'entrer à la maison, devinant par pressentiment, m'a-t-il dit, que j'allais y venir.

Pour arriver jusqu'à lui, il me fallait traverser le ruisseau, ce qui n'était pas difficile, grâce à de gros cailloux que l'on a disposés de manière à former une espèce de chaussée. M. de Rémare s'était levé pour venir au-devant de moi, et, comme j'allais sauter sur la rive de son côté, il me souleva entre ses mains et, pendant quelques instants, me tint suspendue en l'air, tandis que ses yeux m'adoraient comme si j'eusse été une madone le favorisant d'une apparition.

Sans doute, ce mouvement avait été tout à fait involontaire. Je m'en montrai un peu étonnée; il parut le regretter, s'en excusa sur la joie de me voir et me demanda pardon.

Nous nous assîmes côte à côte. Il me dit quelques mots sur son bonheur d'avoir obtenu l'assentiment de mon oncle. En général, il parle peu, et la conversation à ce moment-là était tout à fait décousue; mais sa main tenait la mienne, et je la trouvais suffisamment expressive. Il avait apporté un de ses magnifiques bouquets; je feignais de le sentir pour y cacher mon visage. Il remarqua la place où s'étaient posées mes lèvres, l'approcha des siennes et y mit un long baiser.

— Il faut venir à la maison, dis-je aussitôt. Ma

mère nous attend, et nous lui volons quelques instants de joie.

— Vous avez raison, répondit-il; ajoutez que je m'oublie; mais, dorénavant, je veillerai mieux sur moi.

Maman accueillit très-bien M. de Rémare : elle l'invita à venir dîner et passer la soirée tous les jours avec nous. Mais elle lui recommanda de ne jamais se montrer avec moi hors de la maison : « Surtout, ajouta-t-elle, plus de rencontres à la source ! »

Cette prudente sévérité doit avoir son motif dans les propos que l'on a tenus sur moi; car ma mère, loin de m'interdire le tête-à-tête avec M. de Rémare, lorsque nous sommes dans l'intérieur de la maison, semble nous ménager souvent, par ses absences adroites, le temps d'un entretien confidentiel.

M. de Rémare n'en abuse pas: il ne s'oublie plus; je dirai même que ces conversations intimes sont souvent très-sérieuses.

Le croiriez-vous, chère Blanche, il m'est arrivé de le quereller? Oh! ce n'étaient point les mutines querelles de la coquetterie. J'avais réellement souffert avant d'en arriver là, et mes reproches étaient accompagnés de vraies larmes.

Imaginez-vous que les premières fois que M. de Rémare venait dîner avec nous, j'étais d'une gaieté folle; je faisais une partie du ser-

vice, ou je ne mettais de régularité que dans mes étourderies. Tantôt la nappe était étendue à l'envers, tantôt les verres étaient oubliés, tantôt les couteaux, etc. Mais j'étais bien aise d'avoir ces occasions de me lever, d'aller et de venir, pour dissiper l'émotion indéfinissable, si singulièrement mêlée de joie et d'anxiété, que me faisait éprouver la présence de M. de Rémare. Par exemple, le dessert était toujours dressé d'une manière irréprochable: c'est là que je me réservais de faire briller mon talent de maîtresse de maison.

Mais cette humeur folâtre s'est vite calmée, ma gaieté n'avait pas d'écho. M. de Rémare est tendre, il n'est pas gai. A la fin, je me trouvai froissée de ne pas voir sur son visage, en ma présence, l'expression d'un bonheur plus vif. Je voulus m'en expliquer avec lui.

— Soyez indulgente, me répondit-il, le bonheur, chez moi, est encore sérieux; j'ai quelque peine à m'accoutumer à la joie, peut-être ne le pourrai-je jamais. La tristesse est devenue une habitude de mon âme et même de mon tempérament.

— Ah! me suis-je écriée, tout en larmes, c'est que je ne vous fais pas oublier celle que vous avez perdue; c'est que je ne la remplacerai jamais dans votre cœur!

— Vous ne me la faites pas oublier, c'est vrai;

mais qu'est-ce qu'une ombre effacée à demi par cinq années de séparation, auprès d'une réalité vivante et chérie ?

— Oui, lui dis-je, je devine qu'une ombre, une pensée, un rêve peut l'emporter dans le cœur, même sur une réalité chère. La présence désenchante quelquefois; l'absence, la mort surtout tranfigure toujours.

— Je vous affirme que je ne saurais m'imaginer que j'aurais pu l'aimer plus que je ne vous aime, car je vous aime passionnément et profondément; mais vous avez vos alarmes et j'ai les miennes; ainsi je crains que mon caractère trop sérieux ne vous soit pas sympathique, même quand vous ne pourrez plus douter que vous êtes aimée. Je n'ai que douze ans de plus que vous; mais je suis votre aîné de plus d'un siècle.

— Parce que vous vivez toujours dans le passé.

Nous fûmes interrompus par le retour de maman; mais je me suis promis de reprendre cet entretien. Je reprendrai aussi ma confidence avec vous, chère Blanche, dès qu'il se présentera quelque incident nouveau. »

VIII

« Quinze jours se sont écoulés; je continue mes expériences.

Quelquefois nous nous promenons tous les trois; il donne le bras à ma mère; moi je folâtre autour d'eux, cueillant dans l'herbe les dernières fleurettes et les noisettes oubliées aux branches des coudriers.

J'avais remarqué, dans ces petites excursions, que non-seulement M. de Rémare s'empressait de faire l'aumône aux mendiants et aux bohémiens; mais qu'il les saluait avec une sorte d'affectation de politesse, ainsi que les bergers dont la misanthropie solitaire ne décourage jamais son affabilité.

— Est-ce par respect pour la pauvreté, lui

dis-je, que vous êtes si poli? ou si vous avez, comme les paysans, les égards de la défiance?

— L'un et l'autre, peut-être.

— Comment! avez-vous peur que ces braves gens vous jettent un sort ? Vous croyez donc aux sorciers?

— Pourquoi pas, l'Eglise y croit bien!

— Elle y croyait autrefois, répliquai-je.

— Nos croyances ne changent pas.

Je ne répondis point, et je me mordis les lèvres. Est-ce que décidément je ne suis pas de la même secte que M. de Rémare ?

Une autre fois, je lui demandai comment il n'avait pas cherché à embrasser une carrière quelconque ? Son éducation, sa naissance, sa fortune lui fourniraient tant de moyens de se rendre utile.

— Je ne voudrais entrer dans la vie publique, me dit-il, qu'en offrant mon dévouement au représentant de la branche aînée des Bourbons.

Cette réponse ne me surprit qu'à demi ; ses tantes m'avaient dit déjà que le 21 janvier, il se tenait renfermé chez lui, donnant toute sa pensée au deuil de cet anniversaire.

Je n'avais rien à objecter à ses scrupules ; mais il me semble qu'il s'ingénie à entretenir une rancune sourde contre ma chère patrie, la France vivante d'aujourd'hui. Je doute s'il ne considère pas comme des ennemis tous ses compatriotes

qui ne sont pas de sa caste? Enfin n'est-ce pas un demi-étranger, puisqu'il se donne plus à une dynastie qu'à son pays ?

Je réfléchissais.

— Croyez-vous au progrès? lui dis-je tout à coup.

— Je crois, répondit-il, au châtiment et à la rénovation par le repentir, pour les peuples comme pour les individus.

— Soit ! mais il faut aider à cette rénovation par un effort actif.

— Je tâche d'y aider en offrant l'exemple des vertus et des sentiments des temps anciens qui ont fait notre gloire et notre salut.

— Personne ne comprendra ces vertus oisives : on dira M. de Rémare aime à vivre tranquillement de son bien, sans prendre aucun souci.

— Aimeriez-vous mieux que je travaillasse en sens contraire de ceux dont vous partagez les convictions ?

— Non, mille fois non ! c'est-à-dire je n'ai pas de convictions formées; mais je crois, cependant, que pour servir utilement son pays, il faut l'aimer, avant tout; s'identifier avec se vœux, ses aspirations, tout en éclairant sa direction, en la guidant avec prudence. Mais vouloi à la fois rebâtir le passé et construire l'avenir, c'est impossible !

— Malheureuse enfant ! m'a-t-il dit, vous êtes bien la fille de votre siècle.

Il a raison sans doute ; mais puis-je être autrement ? Et s'il m'est impossible d'adopter jamais ses opinions ; si je m'affermis dans des tendances contraires ! En songeant à cela, ma chère Blanche, je frémis quelquefois. Cet homme si doux me paraît capable de concevoir des répulsions invincibles, des antipathies implacables, des vengeances opiniâtres, car il ne répudie ni la Saint-Barthélemy ni les dragonnades. Il trouve que c'est une impiété de ne pas embrasser dans la même foi le Dieu jaloux, le Dieu terrible et le Dieu bon. S'il allait me haïr un jour ! Oh ! je vais trop loin ! Mon imagination est trop prompte à se forger des préventions. Ce qui est certain, c'est qu'en songeant à un désaccord possible avec M. Paul, j'avais peur de moi, et avec M. de Rémare, j'ai peur de lui !

Et pourtant il me plaît par un certain prestige poétique ; mais mes instincts aussi sont irrésistibles, et je ne puis les lui soumettre. Oui, je veux être de mon temps en m'appropriant ses idées les plus généreuses et les plus élevées, et, si j'avais des enfants, je voudrais aussi qu'ils eussent le meilleur esprit de leur époque. Ne pas croire au présent et à l'avenir, c'est renoncer à l'espérance pour ne s'entretenir que de souve-

nirs et de regrets. Ce n'est pas la tâche de la jeunesse ! Je suis jeune, je veux espérer.

Ne pensez-vous pas aussi qu'il y a une influence d'éducation à laquelle on ne peut se soustraire ? Mon oncle a des opinions qu'il professe et qui n'ont jamais mordu sur mon esprit, et d'autres qu'il laisse éclater à son insu et qui se sont identifiées avec mon âme. Ce sévère partisan de l'autorité absolue ne m'a jamais exprimé qu'une admiration médiocre pour les plus grands rois de l'ancienne monarchie et m'a parlé souvent, avec enthousiasme, de plusieurs grands hommes de la Révolution, sans s'apercevoir qu'il faisait tort à ses théories anti-révolutionnaires.

Cet aspirant à l'aristocratie a un grand faible pour les parvenus et met la valeur personnelle au-dessus de toutes les distinctions. Enfin sa gentilhommerie est pleine d'estime pour le travail et comprend peu la dignité et l'oisiveté.

Mais, je vous le répète, j'épouserai M. de Rémare, quand même.... à moins qu'effrayé aussi de nos dissemblances d'opinion, ce ne soit lui qui refuse ma main.

A bientôt, chère Blanche. »

CLARA CASTEL.

« Votre dernière lettre m'a mise en colère. Voici la première fois que je me révolte contre vous,

ma chère confidente. Comment! vous m'accusez d'inconstance. Vous dites que vous me croyez prompte à m'exalter et plus prompte encore à me désenchanter; que ma raison me nuit et qu'elle éteint mon imagination et mon cœur!

Je ne croyais pas être si raisonnable, et j'avais peur du contraire; mais si c'est ma raison qui provoque mon inconstance, ce n'est déjà plus si mal. Vraiment, vous vous contredisez! Peut-on être inconstante à ce qu'on ne connaissait pas? Tout ce qui m'a plu, à première vue dans M. de Rémare me plaît encore; mais son caractère n'a pu se dévoiler entièrement à moi tout d'un coup.

Je ne suis pas inconstante; c'est l'opinion du monde qui est absurde, de vouloir qu'on aime sans rémission un homme que l'on n'a pas eu le temps d'étudier ni de connaître. Alors il faut faire des mariages de simple convenance, comme mon oncle les comprend, et s'en rapporter à la grâce d'état pour le reste.

Mais je ne sais pourquoi, méchante, il perce une certaine joie maligne sous vos gronderies! On dirait que vous n'êtes pas fâchée qu'il y ait de la brume sur mon soleil. Est-ce que votre amitié serait jalouse de mon amour? Ce serait bien aimable, et que ne ferais-je pas pour correspondre à cette tendre jalousie?...

Mais quelque chose de nouveau me tourmente

encore, un *point noir* de plus dans mon horizon: les tantes, qui devaient demeurer avec nous, demandent maintenant à se retirer. Elles veulent prendre une habitation à part. Pourquoi? Voient-elles que nous sommes incompatibles? Leur estime pour moi a-t-elle diminué? Les bruits fâcheux de la calomnie sont-ils arrivés jusqu'à elles? Ou bien sont-elles déjà fatiguées de la petite bourgeoise dans laquelle elles n'ont pas trouvé l'étoffe d'une dame d'honneur de Marie Lecksinska ou de Marie-Antoinette? Je tourmente de questions M. de Rémare. Il m'affirme que lui-même ne pénètre pas les raisons de ces dames. Elles mettent en avant le scrupule de ne pas gêner notre liberté.

On m'interrompt: à bientôt ma grondeuse amie. »

CLARA CASTEL.

« Je sais enfin ce que l'on dit de moi, Blanche; aurai-je le courage de vous l'écrire? Vous ne le croirez pas; je ne peux me persuader qu'il y ait sur la terre quelqu'un qui ajoute foi à cette odieuse calomnie. Mais des lettres anonymes ont circulé; M. de Rémare, ses tantes, ma mère en ont reçu. Ma mère, en lisant la sienne, a poussé un cri déchirant et est tombée sans connaissance. Je suis arrivée pour la secourir, et

c'est le papier, arraché à sa main crispée, qui m'a livré cet affreux secret. Je ne sais pas ce que j'ai éprouvé : tous mes sentiments ont été paralysés par l'étonnement, la stupeur... je n'en puis revenir encore. En vain l'orgueil essaie de me relever. Je suis frappée de honte, comme on est frappé d'une maladie pestilentielle : qu'ai-je donc fait pour mériter qu'on m'ait salie ainsi ?

On dit que tous les témoignages d'amour que je donne sont inspirés par une perfidie dépravée. M. Paul Dulandier en a été la première victime. Il devait se croire aimé, car je l'obligeais à accepter des rendez-vous, la nuit, dans le jardin de mon oncle.

Voilà ce qui a passé sous les yeux de ma mère, de M. de Rémare, de ses tantes d'une vertu si pure. Le fait ne trouvera que des incrédules; mais ne croiront-ils pas tous (est-ce que je ne le crois pas moi-même ?) que j'ai porté atteinte à mon innocence, rien qu'en attirant sur moi la calomnie ?

Il fallait donc écouter mon oncle, me marier? Est-ce possible que les événements justifient ces principes de l'âge mûr et de la vieillesse qui nous paraissent si intolérants et si ridicules ?

N'importe où soit ma faute, je suis cruellement punie. Mon honneur est perdu. Ce n'est pas tout, hélas ! j'ai foi dans la vérité qui doit me le rendre; mais l'illusion de mon amour est

perdue aussi. Je sens à cet amour l'atteinte d'une blessure qui ne se guérira pas.

Pensez-vous que M. de Rémare m'ait reniée parce que je suis si accablée et si malheureuse ? Ce n'est pas cela ; mais il a dit à ma mère qu'il ne pouvait m'épouser qu'après avoir vengé mon honneur et réduit mes calomniateurs au silence. Comprenez-vous ? Il va chercher à se battre, il veut un duel. O Blanche ! il ne sait donc pas comme cette pensée du sang répandu pour moi me fait horreur. J'aimerais mieux tout souffrir, tout endurer, toutes les meurtrissures honteuses de la calomnie; j'aimerais mieux être foulée, broyée sous les pieds de l'opinion du monde; moi être la cause d'un meurtre, mais je ne pourrais plus me supporter ! Je ne suis pas fille de noble; je n'ai pas reçu ces traditions qui vous apprennent que l'on peut tuer en sécurité de conscience, et je ne sais pas distinguer un homicide d'un assassinat.

C'est M. Paul Dulandier qu'il veut attaquer; ce n'est pas lui qu'il accuse pourtant, c'est son père; mais il rend le fils responsable.

Ah ! comme ceux qui nous aiment le plus nous aiment mal. M. de Rémare prétend me défendre, venger mon honneur : quel aveugle égoïsme ! Ce sont ses préjugés qu'il défend; c'est son propre honneur, insulté dans le mien, qu'il venge. Mais s'il n'avait pensé qu'à moi; s'il

m'avait aimée avant tout, avant l'orgueil de sa race et de sa famille, ce n'est pas ainsi qu'il eût agi. Il n'eût point songé à se battre; il m'eût nommée sa femme tout de suite; il eût attesté sa foi en mon innocence par son serment d'amour éternel, cimenté par la loi. J'aurais véritablement été vengée alors. La calomnie n'eût point osé relever la tête; j'aurais été triomphante du serpent. Surtout j'aurais aimé, j'aurais été heureuse, et j'ai le cœur brisé ! Mais M. de Rémare agit suivant les traditions de sa caste, qui n'a jamais hésité à tout sacrifier à son honneur de famille, même le salut de la France !

Il faut que je sache ce qui se passe; je veux retourner à Falaise. Adieu, chère Blanche. »

CLARA CASTEL.

Pendant quelques jours, les facultés de Clara furent si fortement tendues sur une idée fixe qu'il lui fut impossible de continuer sa correspondance avec Blanche, autrement que par de rapides billets qui faisaient connaître les événements sans en décrire la marche. Ce ne fut que plus tard, et suivant le caprice des souvenirs, qu'elle raconta à sa chère confidente les détails qui doivent tenir leur place ici.

Clara pressait sa mère de partir pour Falaise

et madame Castel y faisait quelque difficulté. Elle ne se souciait point que sa fille intervînt ni directement ni indirectement dans la querelle qui allait avoir lieu. Elle était convaincue que M. de Rémare, en provoquant Paul Dulandier, saurait trouver un prétexte qui ne tromperait pas l'opinion, mais qui du moins mettrait à couvert le nom de Clara.

Ce débat entre la mère et la fille n'était point épuisé, quand Clara reçut une lettre à son adresse d'une écriture inconnue. Depuis qu'elle vivait hors de la domination de son oncle, la jeune fille avait la licence d'ouvrir les lettres qui lui étaient adressées. En regardant celle-ci, elle eut le pressentiment qu'elle était de la main anonyme qui s'acharnait à la perdre. Mais le contenu de la lettre lui inspira cependant quelque doute sur l'auteur. Ce message répondait si bien à sa pensée, qu'elle aurait voulu en savoir gré à un ami inconnu.

On lui apprenait que M. de Rémare avait envoyé un gentilhomme de ses amis porter sa provocation à M. Paul Dulandier. L'absence de celui-ci n'avait pas permis que la rencontre eût lieu le jour même; mais M. Dulandier avait répondu de son fils, et le jour fixé pour le duel était le surlendemain de celui où Clara recevait cet avertissement.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, s'écria

la jeune fille, après avoir communiqué la lettre à sa mère; partons, allons trouver mon oncle, il saura bien empêcher ce duel.

— Tu te trompes, ma chère enfant, répondit madame Castel, ta conduite sera encore mal interprétée. Ecris à mon frère, c'est tout ce que je puis te permettre, et c'est suffisant, s'il y a quelques chances de pacification.

— Non, je ne m'en fie qu'à moi-même; mon oncle peut-être se découragerait trop vite. Partons, nous pouvons être à Falaise ce soir.

— Je ne veux pas m'opposer à ton désir, Clara; mais tu cèdes à des inquiétudes trop vives : M. de Rémare manie trop bien les armes pour ne pas savoir défendre sa vie et ménager celle de son adversaire.

— Mais, voudra-t-il, mère, la ménager? Croyez-vous que je puisse tranquillement les laisser exposés tous deux aux hasards de la lutte et aux mouvements imprévus de leur colère?

— Il le faut bien, ma chère enfant; comme toi, je voudrais empêcher ce duel; mais les hommes ne souffrent pas que les femmes interviennent dans ces sortes d'affaires. Notre démarche sera inutile pour eux et peut-être nuisible pour nous. Nous n'avons encouru aucune responsabilité; il serait plus sage de nous résigner à attendre les événements.

— Et pendant ce temps, ils me prépareraient

un remords éternel. Oui, aujourd'hui, je me crois innocente; mais si l'un des deux adversaires succombait, demain, je m'accuserais comme mon oncle m'accuse; je me dirais que si je n'avais pas encouragé l'amour de M. Paul, lui ou les siens n'auraient pas pris une cruelle revanche et qu'il n'y aurait eu ni calomnie ni combat.

— Crois-tu que je puisse aussi, sans encourir les reproches de mon amour maternel, permettre que tu te sacrifies pour tous?

— Mais n'est-ce pas toi, mère chérie, qui m'as toujours recommandé le dévouement? Ne m'as-tu pas enseigné le pardon des injures? Ne voulais-tu pas que je fusse bonne et sensible, même pour les méchants? Ne m'apprenais-tu pas à respecter la vie des plus petits êtres, comme si la justice eût été violée par leur mort? Il fallait me rendre vindicative et fière, m'habituer à l'égoïsme, si tu voulais que je visse sans émotion le sang couler pour moi!

— Tu as raison, Clara, reprit madame Castel en embrassant sa fille; faisons ce que ton cœur t'inspire : je ne veux pas renier mon œuvre.

Depuis quelque temps, comme on l'a vu par les lettres de Clara, M. de la Vassière avait fait un retour vers sa sœur et sa nièce. Son respect pour l'opinion publique avait même été ébranlé

par l'extrême injustice à laquelle elle s'était laissé entraîner à leur égard. La fâcheuse nouvelle que sa nièce lui apportait lui causa une grande émotion; mais il ne fit pas retomber son mécontentement sur l'innocente jeune fille. Il déclara même énergiquement qu'il partageait son opinion sur le duel. Cet esclandre et cette lutte, ce bruit scandaleux et cet emploi violent de la force pour la défense d'une cause privée, révoltaient ses instincts de bourgeois et ses convictions de magistrat. « On ne lave pas la robe des vierges avec le sang! » s'écria-t-il. Clara, exaltée par cette parole, qui donnait une forme et une couleur à son impression secrète, se jeta au cou de son oncle, et l'embrassa avec une effusion de tendresse qui rapprocha leurs cœurs instantanément.

Cette réconciliation si complète donna à leur esprit le calme nécessaire pour entrevoir les moyens d'arriver au résultat qu'ils désiraient vivement tous deux. M. de la Vassière, quoique la soirée fût déjà fort avancée, envoya un message à M. de Rémare et un autre à M. Paul Dulandier, pour les prier, toutes affaires cessantes, de venir chez lui, le lendemain, avant midi. Il reçut une réponse affirmative des deux parts.

Son intention était d'essayer d'abord son influence personnelle sur les deux rivaux, et de

ne parler au nom de sa nièce ou de ne la faire agir elle-même que si sa propre entremise restait sans succès.

M. Paul Dulandier arriva le premier et M. de Rémare le suivit de près. Sans s'être concertés, aux premiers mots d'explication que leur adressa M. de la Vassière, tous les deux lui firent observer qu'ils s'étaient rendus par déférence à son invitation, mais qu'ils ne pouvaient écouter aucune proposition d'accommodement pour une affaire qui ne devait maintenant être réglée que par leurs témoins.

En vain, M. de la Vassière voulut faire observer que son intérêt personnel était engagé dans ce débat. M. de Rémare écarta péremptoirement cette objection. Il affirma que M. de la Vassière se méprenait sur la cause de la querelle. Il n'était le champion de personne; s'il avait provoqué M. Paul Dulandier, c'était pour des imputations injurieuses qui lui étaient personnelles. Il aurait pu fournir des témoins du fait; mais M. Dulandier l'en avait dispensé, ce qui était d'autant plus facile qu'il réclamait le rôle d'agresseur.

Clara, qui entendait cette controverse de la pièce voisine, entra tout à coup. Sa présence causa une impression pénible aux deux rivaux, car elle allait les obliger à une résistance embarrassante, et peut-être même les forcer à soutenir

un assaut cruel. D'ailleurs ce n'était plus la femme aimée qui s'avançait fière et triomphante pour recevoir les hommages; avec son visage pâli et marbré par les traces des larmes, elle se présentait plutôt comme une victime innocente de l'orgueil de ses prétendants.

— Mon oncle, dit-elle, n'osant s'adresser qu'à lui, dites à ces messieurs que je fais appel à leur loyauté pour qu'ils écartent un prétexte de querelle qui ne trompe aucun de nous, et qui nous empêche de nous expliquer sincèrement. Qu'ils avouent que l'un veut défendre mon honneur et l'autre affirmer qu'il ne l'a point attaqué, alors je pourrai leur répondre qu'ils le flétrissent tous deux, car, partout où je me montrerai désormais, on dira : « Voilà la jeune fille pour laquelle deux hommes se sont battus, » et c'est comme si l'on disait : « Voilà la jeune fille qui a manqué à la prudence et à la modestie de son sexe; » mais que serait-ce, hélas! si l'on pouvait dire : « Voilà la jeune fille pour laquelle un homme a été tué? »

— Vous vous trompez, mademoiselle, reprit M. de Rémare; j'espère que l'on dira : « Voilà la femme injustement outragée qui a été vengée par son mari. »

— Non, s'écria Clara, jamais je ne consentirai à mettre ma main dans une main tachée de sang. Jamais un meurtrier ne sera mon époux, même

quand je l'aimerais : je croirais me faire sa complice.

M. de Rémare tressaillit comme sous une atteinte aiguë et blessante en entendant ces paroles de Clara.

— L'homme qui se bat loyalement contre son adversaire, dit-il, même s'il le tue, n'est pas un meurtrier.

— Pardonnez-moi, répondit Clara, si mon jugement diffère du vôtre ; mais il m'est impossible d'envisager sans épouvante l'idée qu'un être humain serait privé de la vie à cause de moi. Il me semble que toute joie me serait défendue ; que le monde entier me repousserait. Comment ose-t-il regarder le ciel, le soleil, la terre, les fleurs, toute la nature qui vit et qui aime, celui qui a donné la mort ?

Les deux adversaires échangèrent un coup d'œil et se levèrent simultanément. Leur sentiment était le même et M. de Rémare s'en fit l'interprète.

— Mademoiselle, dit-il, nous vous admirons, nous vous respectons ; nous éprouvons un sincère regret de ne pouvoir conformer notre conduite à vos sentiments ; mais nous avons aussi des devoirs à remplir et vous ne pouvez être juge des obligations qu'ils nous imposent. Permettez-nous donc de nous retirer.

Ils saluèrent et se dirigèrent vers la porte. Clara s'élança au devant d'eux.

— Vous provoquez M. Dulandier, dit-elle à M. de Rémare, parce que vous croyez qu'on m'a accusée faussement. Mais si ce n'était pas une calomnie, si c'était vrai, s'il y avait eu des témoins, pourquoi voudriez-vous que l'indiscrétion vînt plutôt de M. Dulandier que d'un autre?

— Clara, s'écria madame Castel qui avait jusqu'alors assisté muette à cette scène : ce que tu fais en ce moment n'est pas permis. Ton mensonge est un sacrilége. Tu insultes à ton innocence, ma fille; c'est plus mal que si tu te donnais la mort.

— Mère, répondit Clara, en cachant dans ses mains son visage sur lequel les larmes débordaient, mère, tu m'aimes trop pour me comprendre.

— Mais je suis impartial, moi, reprit M. de la Vassière, et je dis aussi, ma chère enfant, que vous avez tort. Votre cœur vous emporte trop loin.

— Et moi, monsieur, s'écria Paul Dulandier, je proteste de toutes mes forces contre l'imputation de mademoiselle; jamais elle ne m'a offert et jamais je n'ai accepté de rendez-vous d'elle ni la nuit ni le jour.

— Qui vous dit cela, monsieur? Sans avoir donné de rendez-vous, ni à vous ni à d'autre,

ne puis-je être descendue la nuit dans le jardin de mon oncle pour me promener, par fantaisie, par caprice d'imagination. Ceux qui m'ont vue auront inventé le reste.

— C'est impossible, messieurs, s'écria madame Castel, ma fille a toujours dormi sous ma garde.

— Ne craignez rien, s'écria M. de Rémare, nous apprécions trop bien les motifs qui font agir mademoiselle Clara, pour que nous ajoutions aucune foi à l'accusation qu'elle porte contre elle-même. Jamais elle ne nous retirera la confiance parfaite que nous avons dans sa candeur et sa sagesse. Avec moins d'innocence, elle hésiterait bien davantage à se laisser soupçonner d'une faute dont elle ne peut mesurer toute la honte. Mais pourquoi voulez-vous, mademoiselle, préserver nos vies à tout prix? pourquoi leur sacrifier votre réputation? Vous devez nous laisser agir et vous n'avez pas de remords à craindre, car je puis l'affirmer, entre M. Dulandier et moi, ce n'est pas vous qui êtes en cause, c'est l'honneur! l'honneur seul, qui intéresse assez tout homme digne de ce nom pour qu'il soit prêt à lui donner tout son sang.

Clara paraissait accablée.

— Puisque vous refusez de vous laisser toucher par mes instances, dit-elle, je vous serai désormais étrangère à tous deux. Et pour mieux

marquer ma séparation d'avec vous, pour montrer que je ne suis ni l'alliée ni la complice de l'un ou de l'autre, et vous le prouver à vous-même, je me réfugierai dans un couvent. Si la vocation ne m'y appelle pas, j'aurai au moins la joie d'être séparée du monde et de ne vous laisser aucun gage qui puisse vous exciter à une lutte que j'ai en horreur, de quelque façon que vous l'expliquiez..... Me suivras-tu, ma mère ?

— Je ferai ce qui te plaira, répondit madame Castel. Ici ou là, qu'importe ! Le malheur qui nous poursuit nous met partout hors de notre vraie place.

M. de Rémare et Paul Dulandier avaient été également surpris par la dernière déclaration de Clara, qui avai tété faite avec un tel accent de sincérité, qu'il était impossible de la prendre pour une ruse de guerre. Mais chacun des deux rivaux l'avait entendue avec des sentiments bien différents. Paul Dulandier en avait ressenti une satisfaction involontaire et comme un renouvellement d'espoir, M. de Rémare en avait conçu une inquiétude et une anxiété jalouses, mêlées d'une sorte de ressentiment.

Paul Dulandier interrompit le premier le silence plein de réflexions que gardaient tous les acteurs de cette scène.

— Je ne puis consentir, dit-il, en s'adressant à

Clara, à laisser outrager mon père que l'on accuse d'être l'auteur des lettres infâmes qui vous calomnient. Mais si M. de Rémare consent à reconnaître que les soupçons qu'il a exprimés ont été conçus à la légère ; qu'il n'a énoncé que des conjectures dénuées de fondement et de preuves; enfin, s'il convient que ses préventions sont injustes, à mon tour, je consentirai, par égard pour vous, mademoiselle, à oublier sa provocation.

Clara remercia d'un regard. M. de Rémare secoua la tête.

— Vos préventions ou vos soupçons, monsieur, dit à son tour M. de la Vassière, ne sont fondés que sur des probabilités morales, et vous n'ignorez pas que cet ordre de preuves est si peu certain qu'il n'a de valeur en justice que lorsqu'il est corroboré par les faits.

— Soit, monsieur ; mais quand deux hommes d'honneur se provoquent, c'est qu'ils jugent à propos, pour laisser agir leur conscience en liberté, d'écarter la loi qui ne leur donnerait point une satisfaction légitime. Au reste, puisque celle que je voulais défendre me désavoue, puisqu'elle me repousse comme un ennemi, je laisserai l'événement suivre son cours ; si l'on veut un accommodement, j'attendrai qu'on m'en propose un qui soit acceptable. Je pense, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Paul Dulandier,

que vous reconnaissez comme moi que ce n'est point à nous à en poser les termes, et que c'est l'affaire de nos témoins.

On se sépara sur ces paroles qui donnaient un espoir assez faible d'une solution pacifique.

Après le départ des deux rivaux, M. de la Vassière assura à sa sœur et à sa nièce qu'il allait user, pour amener un rapprochement, de toute son influence auprès des témoins, dont deux appartenaient à la bourgeoisie et deux à la noblesse, mais qu'il connaissait et qui étaient avec lui en bonnes relations.

Il ne fit aucune objection à la détermination que Clara avait énoncée de se retirer dans un couvent. Il comprenait que ce projet devait même s'accomplir avant que l'issue de la lutte fût connue. Il fut donc convenu que madame Castel allait conduire Clara dès ce jour-même à Caen dans une communauté religieuse où l'on recevait des pensionnaires, et qu'elle reviendrait le lendemain à Falaise prendre des nouvelles. Sans se l'avouer à lui-même, M. de la Vassière trouvait peut-être que tout s'arrangeait pour le mieux : la réclusion que s'imposait sa nièce devant infailliblement la réhabiliter dans l'opinion publique, en même temps qu'elle diminuait l'embarras de son attitude personnelle à l'égard du monde.

Madame Castel ne passa donc qu'une nuit au

couvent, et revint dans la matinée du lendemain auprès de son frère. Le soir elle put envoyer une lettre à Clara lui annonçant que la rencontre avait eu lieu, mais sans fatal dénoûment. On n'avait pu d'abord éviter le combat, M. de Rémare n'avait pas voulu consentir aux rétractations et aux excuses qu'on lui imposait. Mais comme, dès les premières passes, il avait enlevé l'épée de Paul Dulandier en lui faisant une simple égratignure au bras, cette circonstance l'avait rendu plus accommodant. Les témoins s'étaient opposés à ce que le duel continuât, et ils étaient parvenus enfin à trouver une formule de réparation qui satisfaisait l'honneur de Paul Dulandier atteint dans la personne de son père, sans froisser la fière susceptibilité de M. de Rémare.

Madame Castel apprenait ensuite à sa fille qu'elle avait recu l'une après l'autre la visite des deux rivaux. M. de Rémare était rempli d'une tristesse concentrée. Il lui avait avoué qu'il lui en avait coûté beaucoup pour revenir par des concessions sur la provocation qu'il avait adressée à M. Dulandier. Non qu'il fût possédé d'un esprit de vengeance; mais il trouvait qu'agir ainsi n'était point le fait d'un gentilhomme qui ne doit jamais menacer en vain, parce que son arme est son dernier recours pour la défense de son droit et de la justice. Mais Clara ne lui avait laissé qu'une foi découragée, et c'est à elle, tout en la blâmant de l'avoir exigé, qu'il avait fait

ce sacrifice douloureux pour son honneur. Il désirait qu'elle lui en sût gré, et il attendait avec impatience le moment où elle le rappellerait près d'elle, car elle seule pourrait le réconcilier avec lui-même.

Quant à Paul Dulandier, ajoutait madame Castel, il n'attend rien, il n'espère rien; mais il est toujours prêt. Son bonheur lui semble si facile à réaliser qu'il a peine à croire que le miracle ne s'opérera pas un jour ou l'autre. « Si mademoiselle Clara consentait à reprendre son premier engagement, me disait-il, tous les mauvais bruits seraient apaisés. Elle recouvrerait une tranquillité parfaite et je tâcherais d'y ajouter le bonheur. Je sais bien que je n'ai pas les qualités brillantes qui peuvent la charmer; mais peut-être les chagrins qu'elle a éprouvés auront-ils changé la disposition de son esprit, et toute simple que soit l'expression de mon amour, elle saura maintenant en apprécier la sincérité inaltérable. »

Madame Castel, qui connaissait les sentiments secrets de Clara, avait répondu à chacun des deux rivaux que sa fille ne consentirait point à se marier avant que sa réputation fût complétement réhabilitée et que l'origine des bruits calomnieux qui l'avaient ternie, fût bien connue.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

I

Quand M. Nordin connut la résolution que Clara avait prise de demeurer dans une maison religieuse, il essaya de l'en faire changer. Encore une fois, il lui offrit l'hospitalité chez lui, car il s'effrayait de la tristesse de cette réclusion à laquelle elle se condamnait. Mais Clara, en cela d'accord avec sa mère, ne voulut pas se donner l'apparence d'une coupable, en fuyant son pays. D'ailleurs, dans sa nouvelle retraite, elle se sentait inaccessible aux morsures de la calomnie et elle attendait avec fermeté les évé-

nements. En effet, à peine avait-elle franchi le seuil du couvent que la communauté faisait corps avec elle et la couvrait de son autorité morale.

Malgré la sécurité que lui donnait cet appui, la jeune fille n'était pas heureuse. Dans cette solitude, elle trouvait le vide plutôt que le repos d'esprit. Ce n'est point en vain que le cœur le plus candide a connu, deviné ou seulement espéré l'amour. La part d'ignorance dont l'innocence se compose, étant à moitié détruite, la lutte commence et avec elle la douleur. Clara ne regrettait ni M. Dulandier, ni même M. de Rémare; mais elle regrettait ceux qui l'avaient aimée; elle regrettait ces entraînements délicats qui lui avaient fait connaître la sensibilité de son cœur; sa vie lui semblait stérile et desséchée, depuis qu'elle ne s'épanouissait plus dans la douce atmosphère des sentiments.

Mais ce n'était pas seulement son cœur qui s'était développé et qui souffrait; c'était aussi son âme, sa pensée. Elle avait cherché la vérité dans un but d'intérêt personnel; mais elle l'avait cherchée avec abandon et bonne foi, et la vérité venait à elle. En examinant à quelles conditions elle pouvait être heureuse dans le mariage, elle avait compris quel lien de solidarité unit l'individu à la famille et la famille à la société. Une morale active qui nous rattache à l'humanité

tout entière par la sympathie des tendances et par la réciprocité des droits et des devoirs, commençait à s'implanter dans sa pensée, et quoiqu'à demi pressentie encore, lui semblait bien supérieure à cet isolement contemplatif qu'on lui présentait au couvent comme la voie la plus directe du salut éternel.

Elle fit part de ces sentiments à Blanche, lorsqu'elle reprit sa correspondance avec elle.

« Quelquefois, disait-elle, je cherche à envisager le couvent comme un avenir possible; mais quoiqu'on y possède ces biens inestimables : le repos et l'oubli, je ne crois pas que je sois jamais capable de m'astreindre à la claustration. L'air n'est pas plus nécessaire à ma vie que la liberté. Puis ce froid des cellules, cette rectitude de tous les mouvements, ces pas furtifs sous les longues robes, ces voiles flottants qu'un vent glacial semble toujours agiter, ce silence où le moindre bruit éveille des échos retentissants, ces cloches matinales, et après, ces longues journées qui commencent avant l'aube, ces courtes soirées où l'on refoule sa pensée sous un sommeil hâtif, ces longues prosternations dans le sanctuaire, ces prières qui sont un exercice plutôt qu'un élan, n'est-ce pas assez pour effrayer une jeune fille dont les impressions sont plus fortes peut-être que la raison?

Mais non ! ma raison elle-même murmure :

elle est froissée comme mon imagination. Quand j'entends tout ce qui se dit ici, cet étrange langage plus arriéré par la pensée que la langue des chroniqueurs et des poëtes du moyen âge ne l'est par ses formes ; quand je vois ce luxe de scapulaires, de médailles, de chapelets dont on couvre nos jeunes pensionnaires, en guise d'égide contre Satan, je ne puis m'empêcher de penser que tous ces enseignements et toutes ces précautions ont pour résultat final de créer entre elles et le monde au milieu duquel elles sont appelées à vivre, des incompatibilités insurmontables, à moins que ce monde ne soit celui de M. de Rémare. Encore faudrait-il construire une Babel pour empêcher l'air vivifiant qui porte les semences de l'avenir de circuler autour d'elles. Pauvres jeunes filles ! connaîtront-elles comme moi les luttes du cœur et même celles de la conscience qui viennent à la suite ? »

En réponse à cette lettre, Clara en reçut une de Blanche qui la surprit et l'embarrassa.

« Je veux, ma chère recluse, lui disait son amie, utiliser à mon profit les loisirs que vous laissent vos deux prétendants. Je vous envoie le mien, M. Anatole Nordin. Si vous avez du vide dans l'esprit, c'est uniquement parce que vous ne trouvez plus à observer, à analyser, à retourner, à critiquer, à épiloguer un caractère, comme vous avez pris l'habitude de le faire depuis trois

mois. Il vous manque une victime, je vous dévoue mon fiancé. Prenez votre loupe, examinez le patient, ne lui faites pas grâce du plus petit défaut, et dites-m'en votre avis.

N'y mettez pas de politesse au moins et ne me dissimulez rien par crainte de déranger mon bonheur. Je vous consulte comme je ferais d'une devineresse ; mais sans avoir l'idée de rien changer à nos desseins. Ma légèreté équivaut à de la confiance et je ne m'effraie pas outre mesure de l'avenir que je gouvernerai, je crois, comme je dresse mon cheval de manége, tout rétif qu'il est. Ainsi, donnez-vous-en à cœur joie, ma chère amie, louez ou blâmez, prenez-vous d'aversion ou d'enthousiasme, mais parlez-moi avec autant de sincérité que si je n'avais pas un intérêt direct à ce que vous allez me dire.

Ah! j'oubliais de vous apprendre par quel heureux hasard je puis satisfaire ce caprice de soumettre mon fiancé à votre examen. Un des professeurs de la Faculté de Caen est malade, M. Nordin va le remplacer pour un cours d'histoire que patronne le Conseil municipal.

M. Nordin s'est empressé de profiter de cette occasion qui lui était offerte de faire ses preuves d'éloquence et d'essayer son influence sur un auditoire. Il doit débuter par deux conférences littéraires : c'est une amorce qu'il prépare à son public. J'espère que vous y assisterez. Vous serez

prévenue de son arrivée, car il m'a promis d'aller vous saluer à la grille de votre couvent.

Je compte sur une confession entière et sincère de vos impressions. »

BLANCHE NORDIN.

Quelques jours plus tard, Clara répondait à son amie :

« Non, ma chère Blanche, je ne vous donnerai pas mon avis. Vous vous êtes moquée de moi en m'invitant à prendre ma loupe d'observateur. Vous étiez certaine de m'éblouir et vous vouliez me prouver qu'il n'était pas besoin d'analyser les infiniment petits pour découvrir les mérites si évidents de votre cher cousin et fiancé.

Mais savez-vous que des qualités aussi brillantes nous écartent, nous autres provinciales, presque autant que des défauts? Quand M. Anatole Nordin vint me demander au parloir, il était ganté, cravaté, chaussé en perfection. Je ne vous cache pas que cela ne me séduisit point. Je trouvai qu'il y avait bien de la recherche dans sa toilette pour un homme qui arrivait de voyage et qui devait être fort préoccupé de la tâche qu'il s'était donnée, car il parlait le soir même. Je l'accusai d'avoir une prétention universelle. Telle fut ma première impression; mais attendez ! vous aurez votre revanche. Je puis même

vous la donner tout de suite en vous disant que je n'avais pas l'idée de ce que c'est que la facilité qui permet de combiner mille choses diverses. J'ai vu souvent chez mon oncle des hommes qui avaient un excellent fonds d'esprit et de jugement ; mais la rapidité n'était point leur fait. Ils s'appesantissaient sur leur pensée, et se reposaient sur ce qu'ils avaient trouvé. C'est la mode de notre pays : on se regarde penser et agir. Personne n'aime à accélérer le mouvement, pas plus au physique qu'au moral.

M. Anatole Nordin, lui, pense et s'exprime si vite qu'il semble qu'il ne réfléchisse pas : il improvise sans cesse. Tandis que ceux qui sont à côté de lui méditent leur expression, il prend au fond de leur pensée ou de leur cœur l'atome obscur qui les embarrasse, il le lance à la surface, le fait resplendir au soleil, et la poussière devient diamant.

Mais n'y a-t-il pas, ma chère amie, beaucoup de mobilité et d'inconstance dans ces natures si impressionnables et si vives ? Avec une humeur plus paisible et plus concentrée, comme celle de M. de Rémare, peut-être est-on mieux disposé à aimer.

Que vous dis-je là, Blanche ? On dirait que je veux me consoler à vos dépens, et, pendant que je fais ce retour égoïste, j'oublie ce qui est essentiel pour vous, de vous raconter le grand succès

qu'a obtenu M. Nordin. La scène où il devait figurer ne lui prêtait pas à l'avance beaucoup de prestige. C'était une salle assez mal éclairée et où l'on était peu commodément assis. Un silence froid y régnait, tout juste la politesse de l'attente. Malgré l'espoir que m'avait donné sa première visite, je craignais tant pour vous et pour lui, que je ne crois pas qu'il y ait eu dans tout l'auditoire une personne moins disposée à l'enthousiasme que moi.

Si M. Nordin vous a dit tout simplement qu'il a réussi, ce n'est point assez. Il a commencé si sagement que toutes les craintes et les préventions ont été dissipées du même coup. Puis quelques applaudissements discrets se sont fait entendre; bientôt ils ont éclaté à chaque repos de la phrase. La salle était électrisée : il nous avait transportés à sa suite dans un monde plus lumineux, et, pour moi, j'étais persuadée que les becs de gaz avaient doublé. Oui, il avait stimulé l'insouciance habituelle de notre esprit. Sur cette terre classique du bonnet de coton, il avait débarrassé les cerveaux des couvre-chefs nocturnes dont tant de bonnes gens s'accommodent avec délices.

Vous savez quel sujet il traitait, *le Théâtre de Scribe.* Ce programme avait attiré beaucoup de personnes qui aiment mieux l'esprit d'il y a trente ans que celui d'aujourd'hui. Mais, quoi-

que M. Nordin n'ait pas négligé son auteur, ce n'était qu'un point de départ d'où il s'est élancé pour nous tracer toutes les évolutions du goût et de la pensée modernes au théâtre. Toutes les créations d'Emile Augier, de Ponsard, de Louis Bouilhet, de Dumas fils, de Victorien Sardou, les unes approuvées, les autres critiquées, ont défilé devant nos yeux. Jamais je n'avais été à plus belle fête !

Adieu, je ne vous jalouse pas : on n'envie point ce qui est si loin de soi. A un homme comme M. Nordin, il faut une Parisienne comme vous ayant toujours vécu au milieu des supériorités et si bien pénétrée de leur essence qu'elle devient leur égale par l'éducation si elle ne l'était déjà par la nature. Le bonheur vous attend ; goûtez-le dans toute sa plénitude, chère amie. »

CLARA CASTEL.

II

Huit jours après l'envoi de cette lettre, Clara reprenait son courrier :

« C'est aujourd'hui surtout, Blanche, que je peux vous féliciter du choix que vous avez fait. Je viens d'assister à la seconde conférence de M. Nordin. La première avait été toute remplie d'aperçus délicats et de traits brillants. Dans celle que je viens d'entendre, l'esprit s'est fait plus humble, l'éclat s'est voilé ; mais c'était pour laisser au sentiment toute sa puissance. Si vous saviez (mais vous le devinerez sans peine, vous qui connaissez tous les trésors de ce noble esprit !) par combien de pensées émues il a remué nos cœurs ! par combien de grandes idées il a transporté nos âmes ! Comme il a affirmé le de-

voir envers soi-même et envers les autres, la liberté, la conscience, la loi du travail, avec grandeur et dignité ! Il a parlé aussi de l'amour... rapidement... mais le peu qu'il en a dit montrait que les plus profondes délicatesses de cette passion lui sont connues ; c'est vous, Blanche, qui les lui aurez révélées et mon amitié m'en rend heureuse, presque fière...

Pourquoi M. de Rémare n'a-t-il pas des idées agissantes et vivantes comme celles qui alimentent l'intelligence de M. Nordin. M. de Rémare aime aussi le beau, le bien, le grand ; mais il les voit sous la forme de magnifiques effigies couchées sur le tombeau du passé. Moi, j'appartiens au présent et je veux vivre !... Mais une femme ne vit réellement que par l'esprit et l'âme de son mari. Jeunes filles, notre éducation est très-incomplète ; femmes, les soins domestiques nous absorbent, si j'en juge par ce que je vois. Notre mari, voilà souvent notre seul livre.

Je ne me plains pas de cette condition ; je voudrais que M. de Rémare m'inspirât assez de confiance et de sympathie pour que je fusse disposée à abdiquer en sa faveur toute initiative de pensée. Quoi de plus doux que de recevoir sans cesse la vie de son âme, la vie de son intelligence, de celui-là même qui possède notre cœur ! Mais pour que cette communication fût possible, il faudrait une métamorphose complète de l'un

ou de l'autre de nous : Il n'est pas de bonne fée qui soit assez puissante pour opérer ce miracle.

Adieu, chère amie. »

CLARA CASTEL.

« Qu'avez-vous fait, Blanche ? ce n'est vraiment pas bien. Il m'en coûte de vous adresser des reproches, chère amie. Et cependant, si je ne vous avertis pas... Je vais tout vous expliquer, quoique vous me deviniez déjà, j'en suis sûre.

Mon grand-père se porte mieux, et ma mère est de retour de Falaise (car j'ai omis de vous dire qu'elle n'assistait pas aux conférences de M. Nordin ; j'y allais accompagnée de la sœur de notre chapelain qui est dame pensionnaire comme nous). Hier, nous passions, ma mère et moi, devant l'hôtel où M. Anatole habite provisoirement. Il a l'intention de louer un appartement en ville et ma mère lui avait proposé de faire quelques recherches pour lui. Croyant avoir trouvé ce qui pouvait lui convenir, elle voulut lui faire part de ce résultat. On lui dit que nous le demandions ; il descendit et nous invita à monter chez lui dans un petit salon transformé en cabinet de travail. Nous acceptâmes.

Quelle fut ma surprise, Blanche ! les dernières lettres que je vous ai écrites étaient toutes

grandes ouvertes sur sa table ! Il les lisait certainement quand on l'avait appelé.

Je conçois que vous ayez été tentée de mettre sous ses yeux une appréciation flatteuse de sa personne et de son talent. Mais comment n'avez-vous pas pensé à moi ? Quel embarras vous m'avez causé ! Dans quelle contrainte vous m'avez mise en face de lui ! Je n'osais ni le regarder ni lui parler, et plus je sentais que mon trouble était apparent, moins il m'était possible de le dominer.

Pour ne rien vous taire d'un jugement qui devait vous être agréable, je m'étais exprimée avec une franchise, un abandon qui devient devant M. Nordin une inconvenance. Que va-t-il penser ? Que je l'ai admiré ; que je me suis enthousiasmée de lui, de son talent ; que je le place au-dessus de tout ce que je connais ? Sans doute, j'aurais pu lui témoigner mon estime et je l'ai fait déjà, mais pas dans les mêmes termes ni de la même façon. Il va croire que j'ai une imagination exaltée. Une jeune fille ne doit pas s'exprimer avec cette vivacité sur le compte d'un jeune homme, fût-elle aussi désintéressée que je le suis à l'égard de M. Nordin, et lors même qu'il s'agit du fiancé d'une amie.

Redemandez ces lettres, ma chère Blanche, et obtenez que le secret en soit gardé.

Mon oncle a des retours de sévérité qui m'af-

fligent. Il souffre de l'absence de ma mère et de la mienne et il m'accuse d'être la cause de son isolement. Alors revient l'éternel M. Dulandier. C'est un regret qui ne tarit point. Mon oncle ne peut croire que les lettres anonymes viennent de lui ou de son père; il les attribue à quelque autre amoureux éconduit par ma famille ou à une compagne jalouse.

M. de Rémare n'importune pas mon oncle et ne l'occupe pas; mais, en revanche, il assiége ma mère. Ce ne sont que lettres suppliantes et missives désolées. Il met moins de fierté dans ses instances que je n'en aurais attendu de lui. Il promet, si je consens à l'épouser, que ses tantes ne quitteront pas la maison. Il paraît qu'elles voulaient s'éloigner pour ne prendre aucune part de responsabilité dans notre mariage. Mais elles consentent maintenant à se porter garantes de son estime pour moi, afin de montrer qu'il ne cède point à un fol entraînement de passion. Grand merci ! je n'accepterais jamais d'elles ce retour sur leur première détermination, mouvement si franc de pruderie et d'égoïsme.

Mais jamais je ne me suis sentie moins disposée au mariage. Je ne peux pas me contenter de l'à peu près. Toutes les circonstances de ma vie ne sont-elles pas comme de méchantes fées qui s'ingénient à détruire l'enchantement que j'essaie de me créer? Sans les calomnies qui

se sont acharnées contre moi, je serais peut-être à la veille d'épouser M. de Rémare. Il aurait grandi dans mon affection, au lieu qu'il a diminué par toutes sortes d'impressions indéfinissables d'abord, mais qui m'ont forcée à réfléchir, à reconnaître ce qui nous divise et qui ont détruit pour jamais l'aveugle confiance.

D'ailleurs, il est bien entendu que je ne me marierai pas avant d'être justifiée. Je ne veux pas que mon mari partage ces ressentiments douloureux, lancinants comme ceux d'une plaie intérieure, que j'éprouve toutes les fois que je songe qu'il y a des gens qui me regardent comme une jeune fille sans vertu et qui se croient le droit de me mésestimer.

L'impression de mon malheur s'accroît au lieu de diminuer. Dans le commencement j'en étais moins constamment occupée ; il m'avait troublée surtout, et je ne le réfléchissais point. A présent il m'accompagne en tout lieu : il me poursuit la nuit et le jour. Le jour, c'est une ombre qui éteint ma joie ; la nuit, c'est un tocsin funèbre, un glas d'alarme qui me réveille avec la menace d'une catastrophe.

Lors même que je parais le plus oublieuse, l'inquiétude subsiste en moi. J'interroge de la pensée tous ceux qui m'entourent, tous ceux dont je voudrais posséder l'inaltérable estime. Je me demande si ce grain de soupçon flétrissant

que je redoute est caché dans leur cœur pour s'y développer dans quelque fatale occasion.

Mais, vous-même, j'y songe, Blanche, si vous ne m'aviez pas su un peu compromise (un peu, l'est-on à demi ?), eussiez-vous envoyé mes lettres à M. Nordin? Et, lui, aurait-il osé les lire? N'avez-vous pas cru tous deux que l'on pouvait hasarder quelque chose de plus avec moi qu'avec une jeune fille dont la réputation serait intacte ?

Mais que vous dis-je, Blanche ? Je vous accuse, je crois : que je suis injuste ! Pardonnez-moi ! La vérité est que je suis plus triste, plus aigrie que je ne l'ai jamais été. L'espérance s'est enfuie et la résignation m'abandonne, et j'ai dans le cœur une amertume que mes larmes ne parviennent point à épuiser.

Adieu, Blanche, consolez au moins mon amitié blessée. »

CLARA CASTEL.

La correspondance de Clara fut suspendue pendant quelques jours. Ce n'est pas que la matière de ces entretiens lui manquât. Mais peut-être, mécontente que le secret de ses impressions n'eût pas été gardé, mettait-elle maintenant plus de réserve dans sa confiance.

Cette dernière raison devait être la véritable, car le fiancé de Blanche étant venu deux fois au parloir demander madame Castel et sa fille, Clara refusa de descendre, malgré les instances de sa mère. Elle donna, pour expliquer ce refus, une de ces vagues excuses que les femmes seules et les artistes savent faire accepter ; ce que l'on sait de leur tempérament impressionnable et nerveux disposant chacun à l'indulgence.

Mais à la troisième fois, M. Nordin fut plus heureux. Clara, qui était au parloir, ne put éviter sa rencontre. Le jeune homme venait lui proposer, ainsi qu'à sa mère, une visite au musée de peinture de Caen. On sait que ce musée, composé presque entièrement de tableaux de grands maîtres, est un des plus curieux qu'il y ait en province. Madame Castel se hâta d'accepter cette invitation, et l'on convint que l'on allait partir sur-le-champ.

Clara, cependant, resta seule un instant avec M. Nordin, tandis que sa mère allait chercher les chapeaux et les pardessus nécessaires pour compléter leur toilette.

Ils gardèrent d'abord tous deux un silence absolu. Clara avait les yeux baissés et M. Nordin considérait son visage tendre et mélancolique, encadré par les barreaux de la clôture du parloir. Mais il tira deux lettres de son portefeuille.

— Vous avez raison, mademoiselle, dit-il, Blanche et moi, nous avons commis une indiscrétion inexcusable. Pardonnez-nous, cependant. Je vous promets que je défendrai à ma mémoire de se souvenir du contenu de ces lettres, mon cœur seul conservera l'impression du bonheur qu'elles lui ont causé..., et il tendit les deux lettres à Blanche.

— Merci, monsieur, répondit-elle. Je n'aurai plus rien de semblable à craindre, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle, Blanche m'a recommandé de vous affirmer qu'elle garderait vos moindres secrets. Quant à moi, je ne veux connaître l'estime et l'amitié que vous m'accorderez que par les preuves que vous m'en donnerez volontairement.

Clara, réconciliée dans sa pensée avec Blanche par cet incident, et même avec M. Nordin, partit joyeusement pour la visite au musée. Elle se promettait de la raconter à son amie; comment se fit-il, cependant, qu'elle garda le silence sur cet incident? Le plaisir qu'elle avait goûté en examinant ces chefs-d'œuvre de l'art, que lui analysait son jeune cicerone, avait été tout intellectuel; mais si vif, si nouveau, qu'elle en ressentait une espèce de confusion. Elle avait cru marcher dans un monde enchanté, où elle-même et son compagnon se débarrassaient de toutes les vulgarités de la vie habituelle et se transfiguraient par les reflets de cette beauté idéale que les tableaux qu'ils avaient sous les yeux rendaient sensible pour leur imagination.

Mais, huit jours plus tard, Clara reprenait ainsi sa correspondance avec Blanche :

« Je veux vous prouver, ma chère amie, en vous racontant tout au long ma soirée d'hier, que je n'ai pas conservé le moindre souvenir des impressions qui m'avaient amenée à vous faire des reproches au sujet de la communication de

mes lettres. Il est vrai qu'il y aurait de la cruauté à ne pas vous faire part du nouveau triomphe qu'a obtenu M. Nordin, et surtout à ne pas vous répéter certaines choses qu'il a dites et qui doivent avoir pour vous un intérêt tout personnel.

Le cours dont l'ouverture avait lieu doit embrasser une période historique commençant à la Révolution de 89, et se terminant à la chute de la monarchie de Juillet. M. Nordin avait annoncé un discours préliminaire, ce qui excite toujours un intérêt plus vif que l'analyse des faits, parce qu'on attend un exposé de la pensée et des opinions de l'orateur.

Comme nous avions dû, à cause de l'affluence, prendre nos places de bonne heure, nous avons été condamnées à une grande demi-heure d'attente, et je m'amusais pendant ce temps à observer l'auditoire. En examinant les uns et les autres, on peut déjà prévoir de quel degré d'attention intelligente ils seront capables.

L'air concentré des vieillards, par exemple, nous annonce qu'ils ne comprendront pas peut-être très-rapidement ; qu'ils ne saisiront pas au vol tout ce qui va être dit ; mais qu'ils sauront mûrir tout ce qu'ils auront retenu.

La physionomie importante de certaines dames dénonce immédiatement leurs prétentions malheureuses à l'érudition. Ce sont

celles-là que l'on désigne dans le monde sous le nom de bas bleu, quoiqu'elles n'écrivent pas : des femmes dont l'éducation est très-incomplète, et qui, sans se préoccuper beaucoup des idées, ne s'appliquent à recueillir dans tout ce qu'on leur enseigne que la science des mots, avec laquelle elles pourront plus tard se donner des apparences érudites aux yeux des auditeurs ignorants. Les poches de ces dames-là sont toujours bourrées de crayons et de calepins.

Le petites demoiselles, au contraire, ne cherchent dans ces réunions qu'une occasion de malice et de dénigrement. Elles ne refusent pas d'admirer l'orateur ; mais elles espèrent surtout s'en amuser.

Mais j'ai remarqué aussi bon nombre de studieuses et intéressantes jeunes filles, parmi lesquelles sans doute de futures institutrices, qui ont paru écouter avidement cet enseignement nouveau pour elles et en recueillir les fruits avec une joie sérieuse.

Je crois que les jeunes gens, en général, assistent à ces cours avec la ferme résolution d'en tirer parti, s'il y a lieu. Leur physionomie ouverte et intelligente n'annonce aucune contention d'esprit. Ils attendent comme des disciples qui ont conscience de leur aptitude à comprendre et même à juger le maître.

Enfin notre savant ou (si vous aimez mieux

une autre épithète) notre aimable professeur arriva. Il nous salua du regard, ma mère et moi. Je n'essaierai point de vous faire l'analyse complète de son discours, je craindrais de n'y réussir qu'imparfaitement. Je vous dirai seulement ce qui s'est dégagé pour moi le plus clairement de l'ensemble, et je ne développerai que quelques fragments qui doivent avoir pour vous un intérêt particulier.

M. Nordin nous avertit qu'il s'était donné pour sujet de définir l'œuvre de la Révolution, œuvre qui n'est pas encore accomplie, mais qui, au contraire, a été entravée de toutes parts par l'ambition, l'égoïsme et les violences.

Cette œuvre, vous le savez, nous dit-il, c'est l'introduction dans nos lois et dans nos mœurs des principes proclamés par la devise essentiellement humanitaire, que nos pères nous ont léguée comme le programme de l'avenir. Mais qu'est-ce que la liberté, l'égalité, la fraternité, sinon les trois modes, les trois degrés de développement hiérarchique de l'idée de justice? Manifestée dans les deux premiers principes, la justice réconcilie le droit et le devoir dont l'antagonisme est aussi ancien que le monde : le droit n'est plus une violence exercée, le devoir une contrainte subie; leur identité, désormais reconnue, fait de leur action une œuvre de paix et d'amour.

Quant à la fraternité, c'est l'épanouissement complet du principe régénérateur, car la fraternité, qui se dévoue, répare les inégalités et les injustices de la nature elle-même. Ces inégalités et ces injustices sont les accidents inévitables de son imperfection, mais n'existent pas en vertu d'un ordre divin. Enfin, appliquée dans l'association, la fraternité ralliera pour le développement du progrès toutes les forces individuelles, mais sans refouler jamais leur essor, enchaîner leur indépendance, ni restreindre leur initiative.

Vous serez étonnée peut-être, chère Blanche, que je vous reproduise des idées qui vous sont sans doute très-familières et dont encore je ne puis vous donner que le thème abstrait et rapide sans les développements éloquents qui l'accompagnaient. Mais ce langage tout nouveau pour moi s'est gravé dans ma mémoire ; il m'a communiqué un autre esprit, une autre âme, et je ne saurais, ma chère confidente, vous cacher cette transformation.

Ce qui fit, je crois, le plus grand charme de ce discours, c'est que l'espérance y débordait. Elle prêtait de la couleur à un sujet aride, le rendait émouvant et passionné, et mettait sur les lèvres de l'orateur ces mots pénétrants qui font tressaillir la foule. Par un art dont j'ai admiré l'effet, l'enchanteresse, corrigeant et complétant le tableau du présent par celui de l'avenir, faisait

taire tous les regrets du passé, dans cet auditoire où tant d'esprits étaient enveloppés des préjugés traditionnels.

Croiriez-vous, ma chère Blanche, que je n'ai pas osé mêler ma voix aux murmures qui répétaient : « bien, très-bien, » ni aux applaudissements qui se faisaient entendre à triple salve, quoique plusieurs dames m'en donnassent l'exemple. J'avais la timidité de ma sympathie. A ma place et sûre de votre droit, vous n'eussiez point éprouvé cette hésitation.

Mais ce qui vous paraîtra plus étrange encore, c'est qu'au milieu de cette joie généreuse que procure l'enthousiasme et qui m'enveloppait de tous côtés, j'éprouvais une invincible et profonde tristesse. Je sortais, pour ainsi dire, par le remords, du vague ordinaire de mes impressions. Je me reprochais d'être si complétement abandonnée à des préoccupations personnelles. Depuis qu'il a été question de mon mariage, je n'ai plus pensé qu'à moi et à mon bonheur. J'ai vécu renfermée dans l'incident du jour, comme si le reste du monde eût cessé d'exister. J'ai été tout égoïsme et c'est pour cela sans doute que je ne trouve rien au fond de mon âme qui m'intéresse à l'existence et me la fasse aimer. Mais je veux essayer de vivre d'une manière plus sympathique et plus généreuse. Je crois que c'est le seul moyen de recouvrer cette satisfaction inté-

rieure que donne le bon témoignage de la conscience. J'ai déjà prié ma mère de demander à M. Nordin qu'il m'indiquât quelques livres, d'où je pusse tirer une instruction fortifiante et morale. Ce remède aura-t-il la vertu de combattre ce triste découragement qui s'empare de moi, sans qu'il me soit possible de m'en expliquer la cause?

Avant de terminer, M. Nordin a passé rapidement en revue tous les personnages célèbres dont il devra s'occuper. Il les a caractérisés par un mot, un trait, un souvenir; mais il s'est plu surtout à retracer le portrait physique et moral de madame Roland. Elle est l'objet, paraît-il, de sa prédilection, parce qu'elle a su réunir dans sa personne les charmes séduisants de son sexe à l'attrait sévère du stoïcisme.

Mais il nous a avoué, cependant, que la vertu de madame Roland avait été ébranlée, pendant la dernière période de sa vie, par son amour pour Buzot, et il a pris de là occasion de nous dire quelques mots des conditions qu'il croit indispensables au bonheur et à la dignité du mariage.

« Faut-il considérer l'amour en lui-même, s'est-il demandé, comme une erreur, une folie, une coupable passion que la morale doit toujours tendre à restreindre et à dompter? Non, c'est au contraire une loi sublime de la nature

que cet instinct puissant qui déplace en quelque sorte notre égoïsme, notre personnalité, en transportant notre idéal hors de nous-même, dans un être qui nous est supérieur ou qui nous paraît tel par les rapports contrastés de ses qualités avec les nôtres. L'amour ainsi compris, et c'est le seul que connaissent les âmes grandes et pures, a une beauté suprême, une haute moralité.

» Mais si l'amour est une noble passion, nécessaire au complet développement de l'âme, c'est donc un tort ou au moins une grave imprudence de lui fermer par avance l'accès de notre vie, de contracter, comme l'avait fait madame Roland, un mariage de simple estime où la part de l'inclination n'est pas suffisante, où le cœur n'est pas assez satisfait pour se laisser persuader par la raison.

» Je sais bien, a repris l'orateur, que quelques penseurs modernes prétendent que l'amour est incompatible avec le mariage et qu'ils n'accordent et ne permettent à l'épouse qu'une affection grave et sévère dont le premier mobile est le devoir. Tandis qu'ils admettent que pour eux, pour correspondre aux multiples besoins de leur organisation, ce n'est pas trop d'une épouse et d'une courtisane.

» Ainsi l'honnête femme resterait en dehors de cette loi universelle de l'amour qui s'impose

à tous les êtres. Elle seule serait exclue d'une prérogative et d'un bonheur par lesquels nos facultés atteignent leur plus haut degré d'expansion et d'énergie. Enfermée depuis sa naissance jusqu'à sa mort dans les convenances sociales, comme dans une sorte de gynécée ou de harem, elle ne sentirait pas un seul instant son cœur battre en liberté.

» Ce cœur si sensible, créé pour les plus délicates et les plus profondes émotions, ne connaîtrait jamais les joies de l'enthousiasme ni la douceur d'une tendresse partagée. Et l'on croit qu'une injustice si cruelle, une si barbare tyrannie n'entraînerait point de funestes conséquences ! Quelque ferme que soit son caractère, quelque élevée que soit son âme, se fût-elle nourrie, comme madame Roland, du double enseignement de la morale chrétienne et de la sagesse antique, l'épouse est en péril dont la vertu n'est pas défendue par un sentiment puissant.

» Mais j'admets même que ces femmes, formées uniquement pour le devoir, ne faillissent jamais à leur destination, l'homme en sera-t-il meilleur et plus heureux ? Où trouvera-t-il l'amour honnête et pur, quand il l'aura banni du mariage ? Lors même qu'il s'accorderait toutes les licences qu'il regarde comme son privilége, il ne recouvrera pas l'inestimable trésor qu'il aura perdu. L'être

ne se scinde pas, comme on le croit, et le culte rendu à la vertu d'un côté, l'adoration offerte au vice de l'autre, ne recomposeront jamais la sublime synthèse de l'amour. »

Quoiqu'il y ait quelques obscurités pour moi dans ces paroles, ma chère Blanche, j'ai compris que M. Nordin veut soumettre l'homme à la réciprocité des sentiments et des devoirs qui sont imposés à la femme dans le mariage. C'est l'amour qu'il a pour vous, ma chère Blanche, qui lui aura inspiré ces idées équitables et généreuses. Comment ne seriez-vous pas heureuse dans une union où rien ne blessera votre dignité, où vous pourrez, sans peine et sans contrainte, adopter toutes les convictions de votre mari, identifier votre âme avec la sienne, vous sentir attachée à lui par le lien des sympathies, plus fort je crois que celui des intérêts, dont on vante tant la puissance.

Tandis que je faisais la réflexion que je viens de vous transcrire et que je vous félicitais tout bas, je me sentais oppressée, pour ainsi dire, sous cette sorte d'électricité que l'enthousiasme de l'auditoire dégageait autour de moi. C'était le malaise que l'on éprouve sous un ciel orageux. Tout à coup mes yeux se dirigèrent vers un coin obscur de la salle où un regard appelait le mien. J'aperçus M. de Rémare. Il était triste comme

moi et semblait me dire : si nous nous aimons, ce sera par une sympathie de pitié et de découragement. Mais jamais n'existera entre nous ce bonheur plein de sérénité que donne la confiance.

Adieu, ma cher Blanche; j'ai rempli largement ce rôle d'examinatrice que vous m'aviez imposé. Quelque avantageux qu'il soit pour nous de recevoir ici les instructions de M. Nordin, je souhaite qu'il aille bientôt vous rejoindre, car je comprends que son absence soit une grande privation pour vous. »

CLARA CASTEL.

« *P.S.* Avez-vous été frappée quelquefois de la ressemblance qui existe entre votre frère Jules et M. Nordin? Elle s'explique par leur parenté ; mais l'un est la promesse et l'autre la réalisation. »

IV

A peine Clara avait-elle achevé cette lettre, qu'on la demanda au parloir.

Quand elle entra, une religieuse causait avec une dame, tandis que M. de Rémare, à l'autre extrémité du parloir, mais du côté extérieur de la grille, se tenait la tête appuyée dans ses mains. Il ne la releva que lorsqu'il sentit tout près de lui la présence de Clara.

Ils se regardèrent un instant à travers les barreaux; mais leur embarras était si grand que ni l'un ni l'autre n'osait prendre la parole.

— Eh bien, mademoiselle, dit enfin M. de Rémare avec un accent de reproche, où l'on sentait une colère concentrée, lisez-vous maintenant dans votre cœur?

— Que voulez-vous dire, monsieur? répondit-elle d'une voix tremblante.

— Je veux dire, hélas! que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimé. Quand j'aurais un instant touché votre cœur, jamais je n'ai gagné votre confiance; je vous ai inspiré peut-être quelque intérêt; mais je ne vous ai pas donné la conviction que j'étais digne d'être le guide de votre vie. Vous n'avez pas ressenti cette assurance qu'en vous associant à moi vous ne seriez pas détournée de la route que vous auriez suivie, si vous aviez conservé votre pleine indépendance.

« Rappelez-vous que vous n'étiez pas sans inquiétude, quand vous supposiez qu'un souvenir entrait en partage de ma pensée avec mon amour pour vous. Quel chagrin ne dois-je pas éprouver, moi, quand je vois que cet ascendant moral que je n'ai pu exercer sur vous, un autre l'obtient sans peine! Pardonnez-moi cette franchise, je ne vous accuse pas d'inconstance, je m'accuse de n'avoir pas su vous convaincre, de ne pas vous avoir apporté cette révélation de l'amour qui est la vérité pour l'intelligence et le bonheur pour le cœur. Ah! pourquoi ne possédé-je pas aussi ce don d'une éloquence persuasive qui est pour la femme la plus irrésistible des séductions, depuis peut-être que son oreille a été ébranlée et charmée par le langage du serpent?

« Mais non ! je suis injuste, pardonnez-moi, ce n'est pas l'entraînement de l'éloquence qui vous a séduite, se sont les pensées elles-mêmes que vous avez accueillies avec une joie profonde que j'ai seul devinée peut-être. Autrefois les idées qui gouvernaient le monde nous inspiraient, comme principes des devoirs, une austère sympathie. Mais les idées nouvelles s'imposent d'une autre manière aux jeunes générations; elles deviennent une partie essentielle de leur être, un élément indispensable de leur vie. Les femmes mêmes subissent ce besoin sans en avoir conscience ; elles aspirent avec délices ces promesses d'un nouvel avenir, d'une transformation sociale que je vois avec épouvante. Comment m'auriez-vous aimé, vous m'avez trouvé vieilli par ces persistants souvenirs du passé dont je gardais le culte? Mais peut-être s'il était à ma place et moi à la sienne, vous changeriez...

—Assez ! s'écria Clara. Etes-vous bien l'homme dont j'estimais au moins la délicatesse? Vous ne craignez pas de m'accuser. Mais d'un mot, je puis faire tomber vos injustes soupçons : celui que vous prétendez que j'aime est le fiancé de mon amie, de ma cousine Blanche.

— Qu'importe ! il la délaissera comme vous me délaissez. Je l'ai vu lorsqu'il vous donnait le bras pour vous reconduire ici. J'ai fait un détour pour passer auprès de vous. Ni l'un ni l'autre

vous ne m'avez aperçu. Tous deux vous vous laissiez enlever par votre irrésistible bonheur. Madame Castel marchait dans votre ombre. Moi, je m'y suis traîné un instant. Ah ! je ne demandais qu'à être écrasé sous vos pieds !

— Quelle folie vous transporte, s'écria Clara ; quand vous aurez recouvré votre sagesse ordinaire, vous comprendrez que chacune de vos plaintes est une insulte. Si j'étais assez malheureuse pour aimer le fiancé de mon amie, je préférerais mourir plutôt que de céder à ce coupable penchant. Mais j'espère que je serais assez courageuse pour étouffer ce sentiment dans mon cœur avant qu'il s'y développât... Non, je n'aime personne... ni lui, ni vous... Le nom même de l'amour ne m'inspire que de l'éloignement et de la crainte.

En prononçant ces dernières paroles, Clara ne put retenir ses larmes.

— Pourquoi cette irritation et ce découragement si vous ne l'aimez pas, et pourquoi retardez-vous notre union ? pourquoi vous éloignez-vous de moi ? Ne comprenez-vous pas qu'en présence de ma passion, vos craintes sont puériles : quelle influence peuvent avoir sur mon esprit ces bruits mensongers du monde qui tomberont dès que vous porterez mon nom ? Je ne les écoutais que pour avoir le privilége de vous défendre et de vous venger. Je ne crois pas

y avoir été jamais autrement sensible; mais, d'ailleurs, combien je suis changé. Mon amour m'a fait votre esclave. Je ne peux pas vous promettre de vous sacrifier mes sympathies et mes croyances : ma volonté elle-même ne saurait produire cette transformation de ma conscience; mais vous et mes enfants, je vous abandonnerai au monde nouveau. Ce n'est pas là une concession passagère que le désir de vous conserver arrache à ma faiblesse. Non, avant de vous faire cette promesse, j'ai beaucoup réfléchi. Je ne veux rien retrancher de votre âme : qu'elle garde son espoir et ses illusions; qu'elle suive la voie où son inspiration l'appelle. Dieu sait, seul, quelle route est la meilleure : il suffit pour apaiser mes anxiétés et calmer mes scrupules de savoir que vous êtes chrétienne. Vous vivrez pour deux de la vie active et communicative du monde; moi, je ne vivrai que pour vous aimer.

— Votre condescendance me touche, répondit Clara; mais déjà je vous connais assez pour comprendre qu'il vous serait impossible, sans vous soumettre à un supplice de tous les instants, de tolérer dans votre vie intime des opinions et des croyances contraires aux vôtres. Votre hostilité éclaterait malgré vous. D'ailleurs, c'est avec moi, telle que je suis aujourd'hui, que vous feriez un pacte de conciliation; mais je sens au

mouvement qui s'opère dans ma pensée que la jeune fille d'aujourd'hui ne sera peut-être pas celle de demain..... Ah ! que ne suis-je assez chrétienne, en effet, pour être capable de me renfermer à jamais dans ce cloître !

— Eh bien, ce regret que vous exprimez, je vous aime assez pour le partager. Apprenez que je suis venu à cette entrevue avec la résolution inébranlable de donner ma vie à Dieu, si vous ne l'acceptez pas. Le monde, ses mesquines préoccupations et tous les soins d'une existence vulgaire me sont insupportables sans votre amour. Vous avez rompu le reste de mes attachements à toutes les choses qui composent l'enchaînement de la vie. Si je ne suis pas votre époux, je serai prêtre ou moine. Si j'étais sûr, lorsque je me consumerai au pied des autels, que vous priiez aussi sous le voile des vierges, ma consolation serait si douce qu'elle remplacerait peut-être le bonheur. Elle m'offrirait les prémisses de cette félicité suprême que je goûterai dans l'éternité si j'y suis réuni à vous.

Un sourire froid et contraint passa sur les lèvres de Clara. Elle remarquait avec quelle facilité égoïste M. de Rémare décrétait son immolation, trouvant matière à se consoler, si elle partageait l'existence inerte et desséchée à laquelle il se condamnait.

M. de Rémare comprit cette muette désapprobation.

—Pourrai-je revenir? dit-il, en hésitant; quand prononcerez-vous mon arrêt?

— Ma mère ne vous donne-t-elle pas de mes nouvelles? Par elle vous connaîtrez mes résolutions.

M. de Rémare soupira profondément et tendit la main à Clara. Elle y laissa tomber la sienne qu'il attira à travers les barreaux de la clôture pour y déposer un baiser, où il mit toute l'effusion de son amour mystique. Mais il trouva dans la main de la jeune fille la même résistance glacée que dans son sourire.

Après l'avoir quittée, il traversa la cour pavée qui conduisait du parloir à la rue. Clara entendit le bruit de ses pas, puis celui de la lourde porte d'entrée qui s'ouvrait et se fermait pour lui donner passage. Alors elle se prit à pleurer doucement, avec ces larmes silencieuses que l'on verse quand une séparation s'accomplit, quand un rêve, un idéal vous abandonne et s'enfuit dans le pays bleu pour pour n'en plus revenir.

Pourquoi ne fait-on pas de son cœur ce qu'on veut? se disait-elle. Je m'afflige d'être si cruelle envers M. de Rémare; mais le peu d'illusion d'amour que je conservais encore pour lui, M. Nordin l'a tué en me suggérant des pensées toutes

différentes de celles qui pourraient entretenir cet amour.

Pourtant je n'aime pas M. Nordin, comme M. de Rémare le croit; je le redoute parce qu'il ajoute aux anxiétés de mon esprit; je me sens une sorte de terreur qui m'engage à le repousser. Oui, je voudrais qu'il fût parti, je voudrais ne le revoir jamais.

V

Le souhait de Clara ne devait pas être exaucé; car le soir même madame Castel reçut une lettre de son frère qui l'appelait à Falaise. M. Berthot était dans un état de débilité et d'anéantissement qui annonçait une fin prochaine.

— Il faut que j'aille soigner mon père, dit madame Castel à sa fille, j'espère réussir à prolonger ses jours; mais je puis être quelque temps absente. Tu t'ennuieras, chère petite. Je crois qu'il est nécessaire que tu fasses quelque chose qui occupe sérieusement ton esprit. Puisque tu as déjà témoigné le désir de compléter ton éducation par la lecture, veux-tu que je demande à M. Nordin qu'il vienne te servir de guide ? Il aura ses entrées ici au même titre

que les autres professeurs. Vous serez sous la surveillance d'une religieuse, ce qui ne vous empêchera pas, je l'espère, de vous entretenir librement d'histoire, de littérature et même d'un peu de philosophie. Je me suis aperçue que pour être seulement une femme du monde sérieuse et agréable en même temps, il faut une autre instruction que celle que tu as reçue de nos bons professeurs de Falaise. Que dis-tu de mon projet? »

Clara tressaillit. Le cri : non! ma mère, non! allait s'échapper de ses lèvres; mais elle eut le respect humain de ses scrupules et cette fierté de la pudeur qui ne veut pas même laisser deviner qu'elle a quelque chose à redouter.

Madame Castel partit pour Falaise, comme elle l'avait annoncé, et deux jours après M. Nordin était introduit auprès de Clara en qualité de professeur d'histoire et de littérature.

C'était le soir, à l'heure de l'étude, qu'avaient lieu ces leçons. Déjà les élèves externes étaient retournées chez leur parents; il ne restait dans la classe que les plus grandes pensionnaires, les petites jouaient dans une pièce voisine.

Une partie des bancs était vide et les jeunes filles, trouvant autour d'elles plus d'espace libre, prenaient les attitudes plus aisées que leur inspirait le caprice ou leurs dispositions naturelles.

Presque toutes étudiaient avec recueillement : les unes la tête penchée et le front appuyé sur la main ; les autres les yeux levés au plafond, se récitaient leur leçon à elles-mêmes, tout en tortillant du bout des doigts les petits cheveux qui frisaient sur leurs tempes ou derrière leur oreille. Certaines mettaient les deux mains dans les pochettes de leur tablier qu'elles chiffonnaient en se jouant. Les moins heureuses, celles dont le travail réclamait le plus d'efforts, les deux coudes appuyés sur leur pupitre et se bouchant les oreilles, lisaient dans leur livre avec acharnement.

C'était un luxe de précaution, car le silence était scrupuleusement gardé. A peine entendait-on quelque léger murmure des lèvres ou un petit chuchotement. Ce faible bruit venait souvent d'une imprévoyante qui empruntait à sa compagne un livre, parce que le sien était perdu, ou qu'il avait subi quelques-uns de ces outrages inexplicables qui font que des pages entières sont usées et rongées, comme si elles avaient été la pâture d'une bande de rats.

Partout et toujours les emprunteurs sont mal venus, et il était bien rare que la jeune fille interrompue dans son monologue studieux ne répondît pas d'abord par un froncement de sourcils et par un mouvement d'épaules qui, dans la langue du lieu, signifie : laisse-moi tranquille. Puis

elle finissait par céder pour se débarrasser de l'importune.

A l'un des côtés de la cheminée de cette salle d'étude était un pupitre de bois, peint en noir, porté sur un haut marche-pied, d'où l'on pouvait dominer toute la classe. Dans sa partie inférieure, ce pupitre était fermé de planches, de manière à former une petite chambre pour les genoux de la personne qui était assise devant. En ce moment, s'y tenait une religieuse dont les élèves ne voyaient que le buste. Elle restait dans une oisiveté méditative que ces filles du ciel supportent sans effort. De temps en temps elle frappait sur le pupitre avec un couteau de bois, quand elle s'apercevait ou seulement qu'elle soupçonnait qu'une conversation allait s'établir entre deux jeunes élèves, et l'intensité de ce bruit sec donnait la mesure de la profondeur du silence.

La cheminée n'était en ce lieu que de pure forme. Elle n'avait pas d'autre utilité que de servir de réceptacle à tous les brouillons déchirés, à tous les papiers mâchés, à tous les chiffons maculés d'encre qui étaient les résidus du travail quotidien. A l'époque de l'année où l'on était alors, la classe était chauffée par un calorifère dont la lourde chaleur avait été singulièrement allégée depuis la flambée du matin, mais qui se trouvait agréablement remplacée par la douce

tiédeur de toutes ces effluves de vie et de jeunesse qui circulaient dans l'atmosphère.

Ce séjour, assez maussade d'ailleurs, était éclairé par des quinquets accrochés aux murailles et garnis de grands réflecteurs en fer-blanc. Ils renvoyaient une lumière blessante et d'une diffusion inégale qui formait des zones alternatives d'ombre et de clarté.

Clara ne prenait pas ses leçons dans la classe même, mais dans un petit cabinet voisin, dont la porte restait ouverte. Chacune des élèves pouvait apercevoir le profil de la jeune fille assise devant une petite table. M. Nordin était en face d'elle; mais on ne voyait que sa silhouette à travers l'épaisseur du rideau. Cette silhouette, qui dessinait de longs cheveux bruns et une barbe aux souples flocons, suffisait pour donner quelques distractions aux jeunes étudiantes qui ne reconnaissaient point là un de leurs professeurs habituels, toujours prudemment choisis dans les *patres familias* et suffisamment négligés et crasseux. A trois pas du jeune homme, une autre religieuse était assise et tricotait les yeux baissés.

Chose étrange ! au milieu de ces surveillances curieuses ou sévères, Clara sentait sa pensée, son regard, son sourire, plus libres qu'ils ne l'avaient jamais été dans sa propre maison. C'est que le monde, avec ses fausses interprétations et ses malignes médisances, n'avait point là de

prise. Toute sa puissance expirait au seuil du réduit de la tourière. Et puis la raison de la jeune fille s'affirmait maintenant avec fermeté, et c'était sans scrupule qu'elle reniait tout ce qui ne pouvait pas la convaincre.

Du jour où Clara reçut les leçons de M. Nordin, elle distingua en lui deux personnes : le jeune homme qui lui inspirait beaucoup de timidité et quelque défiance, et qu'elle accueillait avec des nuances discrètes et mêlées de réserve, de froideur et d'amabilité. La seconde personne, c'était le professeur auquel, au contraire, elle accorda bientôt toute sa confiance. Elle ne vécut plus que de sa pensée; toutes ses idées la persuadaient. Elle ne les acceptait point avec une docilité passive, elle les aspirait avec ardeur, comme une nourriture longtemps attendue, comme une révélation déjà pressentie.

Si quelques-unes des croyances qu'elle tenait de son éducation ne s'accordaient point avec les enseignements de M. Nordin, elle les mettait en réserve, ou savait les subordonner à ceux-ci avec un art d'accommodement qui pouvait l'abuser elle-même pendant quelque temps encore; mais qui, en réalité, ne laissait rien subsister de l'intégrité du dogme. Elle n'avait pas renoncé, cependant, à l'initiative de sa pensée, qui n'avait jamais été plus active. En s'élançant dans le courant d'idées où son jeune professeur l'entraînait,

elle allait quelquefois jusqu'à le devancer, mais sans se séparer de lui.

Le mérite de M. Nordin justifiait un semblable enthousiasme, qu'il eût pu exciter dans un esprit moins jeune et d'une expérience plus mûre que celui de Clara. Non-seulement il savait le positif des choses qu'il enseignait (ce qui n'est point précisément rare parmi les professeurs), mais il avait l'intelligence assez puissante et l'organisation assez impressionnable pour les comprendre dans leur plus grande élévation idéale. A cette intelligence de la beauté morale, il joignait celle des passions. Il pouvait dire, comme le poëte, que rien d'humain ne lui était étranger. Mais cette compréhension et la tolérance qui en était la suite, n'altéraient jamais dans son esprit et sa conscience la distinction du bien et du mal. Jamais il n'en confondait les limites dans des sophismes ou des opinions malléables et inconséquentes. Il plaignait, il excusait les fautes de l'humanité, il les jugeait sans orgueil; mais il ne pactisait pas avec elles.

M. Nordin, aussi respectueux que son élève était réservée, s'était interdit avec elle toute familière camaraderie. Une légère inconséquence de Clara faillit changer cette situation.

Un soir que le jeune professeur se livrait, en développant un épisode historique, à une critique un peu vive des actes de la cour pontifi-

cale, Clara, effrayée du scandale que ces paroles allaient causer peut-être à la religieuse qui travaillait auprès d'eux, l'avertit de sa faute, en lui poussant vivement le pied sous la table. Ce mouvement, qu'elle n'avait pas réfléchi, lui avait échappé comme si elle se fût adressée à une compagne. M. Nordin s'arrêta : son regard exprima une joie soudaine; sa main se posa sur celle de Clara pour la remercier par une tendre pression. Elle baissa les yeux et fut d'autant plus vivement troublée qu'un instinct confus lui disait qu'elle était moins remerciée de son avertissement que de sa familiarité.

VI

Il y avait déjà trois semaines que M. Nordin venait si régulièrement aux jours et heures fixés pour la leçon, qu'on n'eût pu constater cinq minutes d'écart dans son exactitude. Cependant, un soir de la quatrième semaine, il ne vint pas. Au moment convenu, Clara, penchée sur son livre pour dissimuler ses impressions, attendit d'abord avec patience, puis avec anxiété, agitation, révolte, colère et désespoir. C'était injuste et insensé. Mais pourquoi ne venait-il pas? Il fallait qu'il vînt : ne savait-il pas qu'elle attendait! et comment attendait-elle? A mesure que l'heure possible de son arrivée s'écoulait, Clara était prête à donner des jours, des mois, des années de sa vie pour racheter cette soirée perdue.

Elle rentra à neuf heures, seule, dans sa petite cellule, attenante à la chambre de sa mère. Cette cellule était meublée à peu près comme celle des élèves de la communauté : un lit, une commode et une table de toilette. Le meuble de luxe était un prie-Dieu. Clara se mit à genoux : des instances d'une vivacité passionnée s'échappaient de ses lèvres. Elles ne s'adressaient pas au ciel, mais à l'absent. Elle demandait à tout prix de le revoir. Bientôt, cependant, il partirait pour ne plus revenir. Mais alors elle ne l'attendrait plus, et elle espéra qu'elle souffrirait moins !

Si Clara avait eu sa raison, la raison de tout le monde et celle de tous les jours, elle eût compris combien il était puéril de se désespérer pour une absence accidentelle que la moindre circonstance suffisait à expliquer. Mais elle était entrée, sans s'en douter, dans un monde d'impressions nouvelles, où la mesure ordinaire des choses ne pouvait plus servir de règle : tout en elle tendait à cette exaltation à outrance, qui éclate dans l'amour ou dans la folie.

Le lendemain, M. Nordin arriva un peu avant l'heure ordinaire. Il était pâle, il dit qu'il avait été pris la veille d'un accès de fièvre ; que l'on avait attribué cet accident à un excès de travail, et qu'il avait été saigné dans la journée.

— J'ai craint que vous ne m'accusassiez de né-

gligence, ajouta-t-il, ou peut-être que vous ne vous inquiétiez pour moi. Voilà pourquoi je me suis empressé de venir aujourd'hui.

Clara baissa la tête ; elle était profondément humiliée de son égoïsme : s'était-elle sérieusement inquiétée en effet ? Non, la pensée lui était venue que M. Nordin pouvait être malade ; mais elle ne s'y était pas arrêtée, car il lui semblait qu'on l'eût consolée et soulagée si on lui eût affirmé que cette supposition était la vérité.

Maintenant, en pensant qu'il souffrait ou qu'il avait souffert, elle éprouvait un attendrissement tout contraire à ses sentiments habituels où l'éloignement d'une terreur secrète tenait en balance l'attrait de la sympathie.

Elle fit un effort énergique pour réprimer ces nouvelles émotions, ou du moins les dissimuler. On ne saurait imaginer avec quelle impassibilité les jeunes filles savent garder quelquefois un secret de douleur. Les comparer aux plus fermes stoïciens, ce serait trop peu dire : elles ressemblent à ces suppliciés, auxquels les raffinements les plus cruels de la torture ne pouvaient arracher une parole révélatrice.

M. Nordin voulut reprendre cette improvisation animée dans laquelle, chaque jour, à propos d'histoire et de littérature, il livrait à Clara tous les secrets de sa pensée, mais il n'en eut pas la force. La parole expira sur ses lèvres dans un

sourire maladif. Il fallut suspendre la leçon, la jeune fille avait des larmes dans les yeux.

— Qui vous soignera, dit-elle?

— Je ne sais, j'avais donné congé ce soir à la femme qui m'a servi de garde-malade toute la journée.

— Nous avons en ce moment une sœur de charité à notre infirmerie, dit la religieuse qui avait entendu ce dialogue. Si notre mère y consentait, nous vous la céderions. Nos infirmières ordinaires suffiraient à soigner les deux petites malades pour lesquelles nous l'avions réclamée et qui sont maintenant en pleine convalescence.

Le jeune professeur entendit cette proposition, mais il n'y répondit que par un signe, car sa faiblesse douloureuse augmentait d'instants en instants. La religieuse s'échappa pour aller accomplir son projet charitable. Elle ne s'aperçut pas qu'elle laissait seuls Clara et M. Nordin, car la cloche qui appelait à la prière ayant sonné, les élèves et les religieuses qui avaient présidé à l'étude, venaient de disparaître pour se rendre à la chapelle.

Le silence avertit M. Nordin de cette solitude. Il essaya de soulever ses paupières, regarda autour de lui avec un étonnement joyeux, puis, prenant la main de Clara entre ses mains tremblantes :

— Nous sommes seuls, dit-il; ah! je puis donc vous dire que je vous aime.

Et en prononçant ces paroles, ses yeux allanguis et brillants se noyaient dans le regard de Clara. Elle voulut détourner la tête.

— Non, regardez-moi, je le veux, je le veux, dit-il, en mêlant l'accent suppliant de l'amant au ton impérieux du malade que toute résistance irrite. Je vous aime, vous le savez bien. Il faut que je vous le dise. Il est temps. C'est assez de prudence. Et vous, m'aimez-vous?

— Je ne dois pas vous aimer, répondit Clara éperdue.

— Oui, oui, répéta-t-il... si vous m'aimez, nous serons unis.

La religieuse revint et brisa ce dialogue qui arrachait à Clara son âme, sans pouvoir faire fléchir sa volonté. M. Nordin, tout chancelant, monta en voiture avec sa garde-malade, et le regard d'adieu qu'il envoya à son élève bien-aimée s'évanouit sous ses paupières tremblantes.

Clara ne s'abandonna pas aux angoisses des jours précédents. A peine rentrée dans sa chambre, elle écrivit à sa mère une lettre qui devait partir dès le matin pour lui annoncer la maladie du jeune professeur. Ce soir-là elle se coucha le cœur tout rempli des ardeurs de l'extase et consumé du feu du sacrifice.

Le lendemain, la supérieure l'engagea à

aller, accompagnée de la sœur du directeur, qui lui servait ordinairement de guide quand sa mère était absente, prendre des nouvelles de M. Nordin. Clara était presque aussi faible que le malade lui-même; elle n'avait dormi que d'un sommeil transparent; sa tête était fatiguée et exaltée à la fois, comme si elle eût goûté la veille à une liqueur trop capiteuse.

La garde-malade, lorsqu'elle entendit les visiteuses dans l'antichambre, alla au devant d'elles. On avait vu le médecin qui espérait couper la fièvre du malade avant qu'elle eût acquis un caractère dangereux. Il se promettait de le mettre en trois jours en pleine voie de guérison.

Les religieuses, qui ont ordinairement des scrupules si méticuleux sur ce qui concerne les pratiques de dévotion, sont quelquefois très-coulantes sur les convenances qui arrêtent les femmes du monde et pour lesquelles celles-ci professent le respect le plus absolu. Sœur Marthe, comme s'appelait la religieuse de Saint-Vincent-de-Paule qui veillait auprès de M. Nordin, ne vit aucun inconvénient à presser Clara et sa compagne d'entrer dans la chambre du malade pour s'assurer par elles-mêmes de son état.

Elle souleva les rideaux du lit et leur montra la belle et intelligente figure du jeune homme qui se découpait en relief sur l'oreiller. Il était plongé dans une demi-somnolence et ne se

réveilla point. Les lignes de son visage étaient d'une élégance si noble et d'une régularité si fermement accentuée, qu'elles rappelèrent à Clara les têtes de ces jeunes dieux qu'elle avait aperçues dans les musées ou que la gravure avait offertes à son crayon. La pâleur du teint, rehaussée par une barbe brune aux touffes fines et ondulées, donnait tout son accent et tout son éclat à cette beauté virile.

La religieuse s'était écartée un peu et causait à voix basse avec la vieille dame, chaperon de Clara. Pendant ce temps, celle-ci était restée debout, tournée vers le lit du malade.

Le jeune homme entr'ouvrit les yeux et les referma presque aussitôt; mais il avait aperçu Clara. Sa main tendue erra sur le lit; la jeune fille comprit cette demande muette et y répondit par une étreinte de ses doigts tremblants.

Puis tout à coup elle s'effraya : n'était-ce pas un aveu, une promesse ? N'était-ce pas une trahison de l'amitié ?

Comment Clara aurait-elle pu lui refuser cette faveur ? Il souffrait et implorait ! Mais le feu de la honte brûlait ses joues ; elle sentait son cœur se fondre et le flot gonflé des larmes monter à ses yeux. Elle retira doucement sa main quand sœur Marthe et sa compagne se retournèrent vers le lit. On se quitta sans faire d'adieux ; mais le malade avait murmuré : A demain ! Clara

l'avait entendu. Reviendrait-elle? car elle partait emportant le reproche d'un instant de faiblesse, sensation tendre et chère, dont elle voulait garder le souvenir par le remords, et qu'elle se promettait d'expier.

Le lendemain, au moment où Clara se disposait à aller faire sa visite au malade, madame Castel arriva au couvent. La lettre de sa fille lui avait donné des inquiétudes pour M. Nordin qu'elle regardait comme placé sous sa responsabilité en l'absence de sa famille. Mais, avant d'aller l'examiner de ce coup d'œil de mère, dont la perspicacité vigilante égale souvent celle des plus savants docteurs, madame Castel aida Clara à faire quelques préparatifs de départ. M. de la Vassière était à Caen, et l'attendait à l'hôtel pour l'emmener avec lui. Une circonstance imprévue, sur laquelle madame Castel ne s'expliqua pas, exigeait ailleurs la présence de sa fille.

Clara se soumit à sa mère avec cette prompte docilité qui prend sa source dans la confiance. Elle eut même le courage de se répéter que tout était pour le mieux puisqu'on lui épargnait de revoir M. Nordin. Il n'avait été rien dit sur le temps que durerait son absence, et elle pensa que peut-être le jeune professeur aurait quitté Caen avant qu'elle y revînt. Ainsi, étant dispensée de la lutte, elle pourrait se fortifier dans la résignation, tandis que pour lui l'oubli serait

facile en se retrouvant auprès de Blanche, si toutefois les paroles qui lui avaient échappé, n'étaient pas l'effet d'un délire dont la maladie était la seule cause.

VII

Ce fut M. de la Vassière qui apprit en route à Clara le but du voyage qu'on lui faisait faire. M. Dulandier, le père, était dangereusement malade et il avait demandé avec instances qu'on permît à la jeune fille de se rendre auprès de lui. M. de la Vassière se défendait de rien conjecturer sur le motif de cette demande, mais il était persuadé que Clara ne s'approcherait qu'avec condescendance et douceur du lit d'un mourant. Si ce fut sans résistance, ce ne fut pas cependant sans un effort sur elle-même qu'elle consentit à faire cette triste visite. Elle redoutait de nouveaux assauts, une dernière tentative de tyrannie exercée sur sa volonté.

Les voyageurs se rendirent directement à L., qui se trouvait sur leur route avant d'arriver à

Falaise. On était au commencement du printemps, et quand ils arrivèrent auprès de la maison du notaire, les oiseaux babillaient à l'envi dans les arbres du jardin dont les branches étaient couvertes de jeunes pousses d'une claire verdure. Mais à l'intérieur des appartements régnait un silence glacé. Si les petits clercs riaient encore, c'était d'un rire étouffé dont l'écho restait concentré dans leur pupitre.

M. de la Vassière et Clara trouvèrent madame Dulandier pleurant tout bas dans son salon, comme une source qui coule faiblement, mais ne doit jamais s'interrompre. Par l'effet de la concentration et de la solitude, on rencontre plutôt à la campagne que dans les grands centres de population des douleurs persistantes et inconsolables.

Paul Dulandier vint recevoir les visiteurs : son visage restait ouvert et naturel, même dans l'affliction qu'il exprimait, et un peintre qui eût cherché le type du bon fils n'en eût pu trouver une image plus parlante. Après avoir averti le malade, il introduisit M. de la Vassière et Clara auprès de lui.

M. Dulandier, le père, le buste soutenu par deux oreillers, était assis plutôt que couché dans son lit. Son visage, déjà flasque et creusé, s'était encore en peu de temps amaigri d'une manière effrayante ; ses yeux fixes s'élargissaient

entre des paupières complétement évidées. La respiration lui manquait; il n'atteignait, en le prenant de haut, qu'un souffle d'air très-faible. Sa poitrine battante faisait mal à voir; c'était comme une machine trop tendue dont la rupture est imminente.

M. Dulandier se mourait d'une hypertrophie du cœur. Ce notaire régulier et légal avait eu de violentes passions. On lui prêtait des aventures sourdes, dont son habileté n'avait jamais laissé ébruiter le scandale. Mais ceux-là même qui avaient douté de la véracité de ces médisances étouffées, en eussent été convaincus, s'ils eussent vu M. Dulandier à la veille de son agonie.

Dans ce corps affaissé, sous cette peau desséchée, dans ces yeux immobiles, survivait une énergie passionnée et délirante, qui avait été souvent contenue et refoulée, malgré les audaces d'une conscience peu scrupuleuse; l'espace lui avait manqué toujours, le temps allait lui échapper.

Le dernier des efforts auxquels s'était acharné ce cœur ardent avait été le mariage de Paul avec Clara. Ce n'était pas seulement le désir de satisfaire une gloriole ambitieuse qui avait pressé M. Dulandier. Sans doute, il eût été fier d'une alliance avec une famille qui unissait la fortune à la considération, à un degré qui la

mettait au premier rang dans la contrée ; mais avant tout, il idolâtrait son fils, et il avait compris que pour lui Clara serait toujours la femme la plus aimable et la plus aimée.

Il tourna vers la jeune fille un regard qui implorait sa commisération, quoiqu'on y sentît en même temps l'autorité d'une intelligence habituée à dominer. Il lui dit, en peu de mots, pourquoi il l'avait fait appeler ; il négligea complétement l'art insinuant des préambules, soit que la parole lui fût difficile, soit qu'à cette heure suprême, il dédaignât les petits moyens dont il avait fait pendant sa vie un si grand usage.

Il lui avoua qu'il l'avait calomniée. M. de Rémare ne s'était pas trompé quand il lui avait attribué les lettres anonymes qui avaient tenté de la déshonorer. Il ne dit pas qu'il se repentît de ce lâche mensonge, mais il en offrit la réparation. Il avait fait venir un de ses confrères pour qu'il prît acte de ses paroles, et Paul Dulandier, ainsi que M. de la Vassière, serviraient de témoins à cette déclaration qu'on allait rédiger dans les formes légales. Sans recourir non plus à aucune atténuation, il expliqua sa conduite. — Si vous pouviez, dit-il à Clara, vous identifier avec la pensée de mon fils comme je le fais moi-même, pénétrer dans son cœur comme j'y pénètre, vous comprendriez pourquoi j'ai tant désiré votre mariage avec lui, et vous trouveriez

peut-être aussi que, pour servir ce bon et sincère amour, on pouvait être entraîné à un zèle coupable.

Clara ne répondit point à ces dernières paroles; mais elle refusa d'être disculpée par un acte notarié de l'accusation portée contre elle. Cette singulière réparation lui paraissait un nouvel outrage.

— Je n'admettrai jamais, dit-elle, que ma vertu ait besoin d'être constatée par un acte paraphé et enregistré. Ma mère et mon oncle seuls doivent être entre nous pour recueillir l'aveu de votre faute et surtout le pardon que je vous accorde, aussi complet, aussi sincère que vous puissiez le souhaiter.

—Une déclaration publique serait plus efficace pour répondre à ceux qui douteraient encore de votre innocence.

— Je leur pardonne comme à vous; mais je dédaigne de me défendre contre eux.

— J'accepte le pardon que vous me donnez d'un si généreux cœur; mais cela ne suffit pas pour rendre la tranquillité à mes derniers moments. Je dois répéter au moins devant un autre témoin, devant M. de Rémare, l'aveu que je viens de faire. On va l'aller chercher; ne me refusez pas d'attendre son arrivée, acceptez jusque-là notre hospitalité.

M. de la Vassière et Clara n'essayèrent point

de résister au désir du malade. Le loisir qui leur était laissé fut diversement employé. M. de la Vassière s'établit dans la bibliothèque de M. Dulandier et resta à lire jusqu'au moment où il fut appelé pour le repas. Clara tour à tour pleurait avec madame Dulandier pour la consoler, ou se rendait auprès du lit du malade. Il lui demanda de lui réciter à haute voix quelques prières, parce qu'il était persuadé qu'elle seule pouvait fléchir la souveraine justice en l'implorant pour lui. « Mes fautes ne sont pas encore pardonnées, disait-il, puisque le ciel me refuse ce qui eût été la plus grande joie de ma vie. »

Ces paroles et d'autres semblables qui attendrissaient quelquefois Clara, ne s'échappaient pas cependant des lèvres du malade comme l'effusion irrésistible d'un sentiment dont son cœur était rempli. Par l'accent qui les accompagnait, on y reconnaissait plutôt les supputations effrayées d'un débiteur qui redoute de se trouver en présence d'un créancier exigeant. M. Dulandier tenait à régulariser les comptes de sa conscience.

Mais, pendant la nuit, il eut une de ces crises violentes par lesquelles la nature disjoint les attaches qui lient l'âme au corps. Dans cette heure terrible, l'habile prestidigitateur de la loi disparut entièrement, il ne resta que l'être humain, tout vibrant encore des émotions de la

vie et ne pouvant se résigner à mourir. « Non, répétait-il, ma tâche n'est pas achevée ; je veux posséder tout ce que j'ai désiré, tout ce que je me promettais de l'avenir. »

Les suffocations cruelles qui interrompaient ces plaintes les rendaient plus navrantes. « Non, reprit-il avec un accent de lamentation douloureuse, non ; il n'est pas temps encore ; j'ai toujours semé ; je n'ai pas recueilli ! »

Mot profond que chaque mortel peut répéter tour à tour, car chacun de nous laisse son œuvre inachevée, et si remplie qu'ait été la vie d'un homme, la mort frustre toujours ses désirs et ses espérances.

Mais quel abîme du cœur humain se découvrit aux yeux de Clara, quand M. Dulandier adressa à sa femme cette parole horriblement égoïste et jalouse : « Tu vivras après moi, toi, qui ne fais rien de ta vie ! »

Le messager qui avait été obligé d'aller chercher M. de Rémare jusqu'à son château ne put le ramener que le lendemain matin. Clara avait partagé la triste veille avec madame Dulandier et Paul. Son cœur était déchiré. Le spectacle de la mort terrifie la jeunesse, détruit momentanément toutes ses espérances. Dans les choses qui l'avaient occupée jusqu'alors, Clara ne retrouvait plus que des débris vains et fragiles

comme les brins de paille que disperse le vent. Une seule résistait, l'amour, l'amour qui est plus fort que la mort et qui ne la redoute pas, parce qu'elle lui promet l'éternité.

Quand M. de Rémare arriva, le malade agonisait. A peine put-il renouveler la déclaration qu'il avait résolu de faire. Paul l'y aida. Tout à sa douleur, le malheureux jeune homme n'était plus sensible à la honte de cet aveu. Peut-être aussi comprenait-il instinctivement que ses larmes si vraies lavaient la faute de son père : c'était la plus sainte et la meilleure absolution.

M. de Rémare s'agenouilla auprès de Clara pour donner sa main au mourant ; mais cet acte de pardon accompli, il prit sur lui d'arracher la jeune fille au pénible spectacle dont elle absorbait toutes les émotions. M. de la Vassière, qui attendait dans la pièce voisine, le remercia de ce soin et tous trois se disposèrent au départ, par respect même pour une douleur dans laquelle ils n'entraient en partage que par une sympathie d'humanité. Quand Paul Dulandier vit disparaître Clara, il eut la sensation anticipée de ce déchirement, de ce désespoir qu'allait lui causer la mort de son père : le déchirement de la séparation et le désespoir que donne l'anéantissement de ce qu'on aime.

La personne peut-être dans laquelle les incidents qui venaient d'avoir lieu produisirent le

plus radical changement, ce fut M. de la Vassière. Les faiblesses de son caractère le conduisaient à des manies ridicules, l'entraînaient quelquefois à des écarts de jugement et même à des actes d'un égoïsme irréfléchi et tyrannique. Mais, au milieu de tout cela, il avait l'amour des choses droites et honnêtes. La faute, il disait même tout bas le crime, que M. Dulandier avait commise envers Clara et tout ce qu'il entrevoyait du passé du notaire, lui causait autant d'étonnement que de dégoût. Il avait éprouvé une sorte d'horripilation qui le faisait s'éloigner avec empressement de la maison du moribond. En dépit de ses efforts pour demeurer équitable, il rejetait sur le fils une partie de cette souillure morale, et une alliance de famille avec lui n'eût point été sans lui causer une répugnance assez vive. Il savait gré maintenant à Clara de la lui avoir épargnée, et toute sa fierté d'oncle lui revenait en regardant la jeune fille.

Ils voyageaient alors dans la voiture de M. de Rémare qui leur avait offert de les ramener. M. de la Vassière et Clara étaient au fond de la calèche et M. de Rémare sur le devant. M. de la Vassière trouvait que c'était là un honorable vis-à-vis et se promettait bien, si le projet de mariage se renouait entre les deux jeunes gens, de n'y pas mettre obstacle.

Tout Falaise fut dans l'ébahissement, lorsque,

deux jours après, on vit l'oncle, la nièce et celui que l'on appelait déjà le fiancé, se rendre à L... pour assister au convoi de M. Dulandier. Cet intérêt collectif paraissait fort étrange; mais on en eut vite l'explication, parce qu'en province tout se sait; même ce qui n'a point été dit ni confié, tant les imaginations sont vives et subtiles quand elles s'exercent à pénétrer un secret.

VIII

L'enterrement de M. Dulandier offrit une de ces scènes semi-religieuses, semi-rustiques où le ridicule l'emporte souvent sur la poésie. Pendant le service funèbre, le chœur de l'église était rempli par les hommes, les uns vêtus de l'habit ou de la redingote du citadin et les autres de la simple blouse bleue du paysan. Ceux-ci affichaient le deuil par un nœud de crêpe qu'ils portaient au bras. Les femmes qui occupaient la nef étaient, pour la plupart, enveloppées dans de grands mantelets noirs d'étoffe de laine, à larges capuchons, qu'elles rabattaient sur leurs yeux.

Celles qui ne portaient point de capuchon avaient couvert leur bonnet blanc d'un long voile de crêpe noir qui descendait jusque sur leurs

épaules et leur poitrine. L'aspect vraiment funèbre de l'assistance prédisposait tous les esprits au recueillement et aurait offert une harmonie consolante aux cœurs affligés si les voix rauques et formidablement détonnantes des chantres n'eussent troublé à chaque instant ces méditations sérieuses.

Après le service, les sons aigres et fêlés de la crécelle qui guidait le cortége vers le cimetière, produisirent un nouvel effet discordant dans ce concert de douleur. Mais la nature allait offrir aux assistants un spectacle plus imposant que toutes les pompes du culte et plus éloquent que toutes les psalmodies.

A mesure que, de l'église étroite et sombre, on s'avançait sous le porche, tous les regards étaient frappés par un éblouissant soleil de printemps. C'était passer de la mort à la vie. Le ciel était bleu, avec quelques-uns de ces gros nuages blancs épars qui, dans les anciens tableaux, servent de siége aérien aux anges. Dans le cimetière, les arbustes était couverts de feuilles vertes ; les arbres, encore dépouillés, portaient des bourgeons au bout de leurs branches noires : l'espérance était déjà à demi éclose dans leur deuil ; un vent frais agitait les folles herbes, brisait et enlevait les tiges desséchées, et le nouveau, gazon qui commençait à paraître, se fleurissait de pâquerettes à la collerette blanche et rose, de jaunes

crocus, de rouges primevères et de violettes discrètement cachées sous leurs feuilles. La fosse creusée dans cette terre fertile et parée n'était plus un abîme effrayant; c'était le flanc ouvert de la mère universelle des êtres attendant un de ses enfants pour le transformer dans une nouvelle génésie.

Tous ceux qui étaient présents, même Paul Dulandier, eurent la sensation de ce rasséréné-ment subit. Madame Dulandier, seule, d'une sensibilité étroite et profonde, ne laissa point ce souffle vivifiant du printemps pénétrer dans sa douleur. M. de Rémare resta enfermé aussi dans les lamentations et les menaces du rituel. Clara, à genoux, un peu à l'écart, tandis qu'on descendait le cercueil dans la fosse, se livrait à une rêverie étrange; elle étudiait dans les impressions que lui causait cette scène, comme dans un miroir offert à ses regards, les changements qui depuis peu de temps s'étaient opérés dans son âme.

Il était certain qu'elle ne concevait plus la mort sous le même aspect qu'autrefois. L'expiation cruelle et stérile des damnés, la béatitude extatique et passive des élus étaient remplacées par un nouveau mode de vie et d'activité. Elle n'avait besoin d'aucun effort pour pardonner à celui qui l'avait offensée, non-seulement parce que la mort, sous son empreinte sacrée, le déro-

bait à son ressentiment, mais aussi parce que Clara comprenait que toutes nos fautes, toutes nos erreurs doivent se perdre et s'effacer dans la progression ascensionnelle et infinie de nos âmes. Ces idées la remplissaient d'enthousiasme, car, dans toutes les choses qui leur sont présentées, les femmes s'attachent surtout à l'impression : une croyance purement abstraite n'a point de prise sur elles, ou plutôt, en se l'appropriant, elles la vivifient.

Mais Clara était assez intelligente pour apprécier l'accord qui existait, en ce moment, entre sa sensibilité et sa raison. Elle était reconnaissante envers celui qui avait ouvert à sa pensée ces horizons nouveaux, et pour la première fois elle sentit qu'elle l'aimait assez pour être heureuse, même d'un amour sans espoir.

Après la cérémonie funèbre, M. de la Vassière et Clara se disposaient à retourner à Falaise, mais ils furent abordés par le maire de L..., qui les engagea, ainsi que M. de Rémare, à passer le reste de l'après-midi et à dîner chez lui. Cette offre, qu'une longue connaissance sinon une grande intimité justifiait, fut acceptée. Le dîner fut servi à cinq heures, mais il se prolongea jusqu'à sept. Après le dîner, le maire de L... et M. de la Vassière restèrent à causer dans le salon où l'on avait servi le café, tandis que la maîtresse de

la maison entraînait à sa suite Clara et M. de Rémare, sous une sombre allée de tilleuls qui longeait un des côtés du grand verger que l'on décorait du nom de cour d'honneur.

Il paraissait exister entre madame la mairesse et M. de Rémare des relations de confiance et d'amitié, peut-être basées sur un degré de parenté (ils échangeaient quelquefois l'appellation de cousin et de cousine), mais entretenues certainement par une sympathie naturelle. Cette sympathie était assez apparente pour donner à penser à Clara que leur hôtesse était la confidente de M. de Rémare. Elle n'en douta presque plus, lorsqu'elle la vit au bout de quelques instants de conversation les quitter, en les laissant tête à tête dans ce lieu solitaire.

M. de Rémare s'était probablement préparé à livrer un dernier combat au cœur de Clara. Il était assis sur un banc rustique auprès d'elle; à peine s'y trouva-t-il seul qu'il s'agenouilla à ses pieds. Dans cette attitude passionnée, plutôt que respectueuse, il conservait encore la délicatesse de son amour; mais quelque chose de sa réserve habituelle l'avait abandonné; ses mains, qu'il tendait vers la jeune fille, étaient tremblantes et il y avait du délire dans ses yeux mélancoliques :

— Eh bien, Clara, dit-il, ma bien-aimée, êtes-vous prête à me rendre ce titre de fiancé que

vous m'aviez donné? Votre fierté n'a plus à alléguer d'excuse pour repousser notre union, puisque vous êtes justifiée.

Clara entr'ouvrit les lèvres pour répondre; mais M. de Rémare s'écria en l'interrompant :

— Ah ! si vous voulez prononcer un refus, ne parlez pas. Attendez !... Sachez auparavant combien je vous aime : vous êtes mon unique pensée et le premier..., le plus impérieux de mes amours. Votre absence a exalté sans mesure ma passion, en me faisant comprendre que je ne saurais vivre sans vous. Oui, je vous sacrifierai tout, même mon bonheur éternel. Je vous l'ai dit déjà : je ne peux renier Dieu, que j'adore humblement; mais je consens à le perdre, s'il faut ce renoncement pour vous obtenir.

Pendant que M. de Rémare parlait, les gros nuages blancs de la matinée s'étaient dissous et étendus en de chaudes vapeurs. La pluie tombait à gouttes rares et larges qui traversaient à peine l'épais entrelacement des branches des tilleuls, quoiqu'elles ne fussent point encore entièrement garnies de leurs feuilles.

Dans nos pays occidentaux, cette disposition humide et chaude de l'atmosphère est peut-être celle qui est la plus propre à soumettre notre organisation à ces ardentes langueurs que les peuples méridionaux n'éprouvent que sous

l'influence d'un ciel brûlant et serein. L'amour, plein de voluptueuse mélancolie que M. de Rémare exprimait à Clara, avait donc des complices inattendus dans l'air orageux et doux qui les enveloppait tous deux, dans la tristesse rêveuse dont se revêtent tous les aspects de la campagne à l'heure crépusculaire, et surtout dans le souvenir grave et profond que leur avaient laissé les scènes religieuses de la matinée.

Clara, en effet, sentait ces douceurs énervantes de la passion s'infiltrer dans ses veines. Mais il y avait dans son âme une force saine qui réagissait contre elles. Tout en écoutant M. de Rémare, et quoiqu'elle ne pût s'empêcher de remarquer qu'il était en harmonie avec la poésie des choses qui les entouraient, et que son type moral leur empruntait une certaine séduction, elle laissait sa pensée embrasser une autre image. Elle songeait à ces soirées plus chaudes et plus orageuses encore, où les battements de son cœur s'étaient mêlés aux applaudissements que l'on adressait à une éloquence qui l'avait transportée. Elle se disait qu'il était juste que la femme aimât l'homme surtout pour cette puissance de la pensée qui lui soumet le monde. L'enthousiasme qu'elle donnait autrefois au conquérant, elle le doit maintenant au penseur, au travailleur; sa sympathie pour l'intelligence, pour le travail fé-

cond, remplacera son admiration irréfléchie pour la force brutale et destructive.

Mais n'était-il pas intelligent aussi celui qui pleurait en ce moment aux pieds de Clara? Oui! mais son intelligence, soumise et domptée, au lieu d'être fière et active, son intelligence, appliquée à des croyances immuables, indissolublement liée au passé, ne savait pas développer la vie ni le progrès autour d'elle. Voilà ce que Clara se répétait, et avec une cruauté naïve elle poursuivait ce rapprochement où elle mettait tous les désavantages du côté de son infortuné soupirant. Elle comparait les traits de M. de Rémare, pleins de distinction sans doute, mais déjà fatigués et portant, dans leurs rides légères, l'empreinte d'un esprit inquiet et chagrin, à cette tête à la fois jeune et sévère, ardente et calme, dont elle avait pu admirer la beauté et la noblesse, même dans le repos troublé de la maladie.

— Renoncer à votre Dieu pour moi, s'écria Clara en répondant aux dernières paroles de M. de Rémare, ce serait une dégradation pour vous; puisque votre foi est en lui. Ne pensez plus à une association impossible de nos existences; nous ne serions l'un à l'autre qu'en sacrifiant quelque chose de notre âme et de notre dignité morale, ce qui est plus grave encore que de sacrifier son bonheur. Peut-être même

seriez-vous le premier à vous en apercevoir et à vous en repentir, et moi, pourrais-je me pardonner de vous avoir fait déchoir dans votre propre estime, n'ayant pu vous communiquer le bienfait de mes nouvelles espérances. Ma raison me commande de repousser vos vœux; mais j'aurai toujours pour vous la reconnaissance qu'une jeune fille doit à l'amour sincère d'un homme d'honneur qui la choisissait pour épouse.

M. de Rémare n'insista plus; il comprit que la résistance de Clara était de celles qu'on ne saurait vaincre; quand l'enthousiasme et la foi vous ont ouvert la route de l'avenir, le retour au passé est impossible. Il reconnut qu'il n'avait rien à attendre des événements.

Il ne voulut pas cependant fixer sa destinée avant d'avoir mûri les résolutions de son désespoir.

IX

M. de la Vassière était bien décidé à ne point garder le secret sur la confession du notaire, et, pour donner plus d'éclat à la justification de sa nièce, il aurait voulu que madame Castel et Clara revinssent habiter Falaise immédiatement. Mais madame Castel avait pris en aversion ce petit monde qui s'était montré si ardemment jaloux et malveillant. Elle rappela sa fille à Caen, et insista pour que son frère demandât un changement ou plutôt un avancement, qu'on lui fit bientôt espérer.

L'harmonie de la famille était donc complétement rétablie, et même dans des conditions meilleures que celles où elle avait jamais existé. Pouvait-on dire que Clara en fût plus heureuse? Non; car, exempte d'alarmes sur tout autre

point, elle était maintenant recueillie dans la pensée unique qui faisait le tourment de sa vie.

A son retour, elle n'avait plus trouvé sa mère dans la communauté qui leur avait servi de refuge. Madame Castel avait loué un appartement dans la maison occupée déjà par M. Nordin. Sans s'abandonner entièrement à la vie mondaine, elle avait formé quelques relations agréables de société, sur lesquelles elle fondait plus d'espoir que sur celles de Falaise. On disait que son frère devant être appelé prochainement à Caen, elle y voulait marier sa fille et on l'en approuvait. Le voisinage de M. Nordin, que l'on expliquait par des liens de parenté, ne souleva pas la moindre insinuation médisante. Au contraire, l'enthousiasme que l'on avait pour le jeune professeur augmenta encore l'attraction que l'on ressentait généralement pour ses amis.

Clara avait confié à sa mère le refus définitif par lequel elle avait répondu aux supplications de M. de Rémare; mais elle n'en avait point expliqué le motif ni fait connaître ses vrais sentiments. Plus elle sentait la nécessité de cette confidence, moins elle était disposée à la faire, retenue autant par sa fierté que par sa timidité. Mais elle s'étonnait que sa mère, d'ordinaire si clairvoyante et dont la conduite, dans ses apparences les plus spontanées, avait toujours été soumise à de prudents calculs, pût l'abandonner

aux piéges dans lesquels elle se trouvait maintenant. M. Nordin ne les quittait presque plus, il mangeait à leur table ; toutes les heures qu'il ne donnait pas au travail qu'il avait déjà repris, il les passait en leur compagnie. Mais ces heures de réunion n'étaient souvent qu'un long tête-à-tête entre le jeune homme et Clara, madame Castel étant distraite fréquemment par les soins de l'intérieur ou s'isolant dans quelque travail ou quelque lecture.

M. Nordin n'avait point renouvelé l'aveu d'amour que lui avait arraché le délire de la maladie. Aimait-il, en effet, Clara ? Se cachait-il à lui-même sa passion ? Il continuait de lui donner des leçons. Mais ils ne cherchaient plus, par le moyen de la science ou de la poésie, qu'à communiquer intimement l'un avec l'autre. Il n'y avait pas dans leur cœur, dans leur âme, dans leur imagination, dans leur pensée, un repli mystérieux qui n'eût été atteint par l'émotion d'une ardente sympathie. Clara s'en mourait, quoiqu'elle se tût et qu'elle dissimulât sa souffrance avec un courage invincible.

Un jour, à déjeuner, madame Castel dit à M. Nordin :

— Quand terminez-vous votre cours ?

— A la fin de cette semaine.

— Et vous retournez à Paris ?

— La semaine prochaine, si j'ai achevé des

recherches que je fais à la bibliothèque de la ville.

Le silence succéda à ce court dialogue. M. Nordin et madame Castel jetèrent à la dérobée un regard sur Clara. Mais il n'y avait nul moyen de surprendre un secret dans ses yeux baissés et son attitude immobile. Seulement ses joues et son front, illuminés un instant par une vive rougeur, se décoloraient graduellement et restaient blancs d'une pâleur de frisson.

Je vais à la bibliothèque, dit M. Nordin en quittant la table. Clara se leva aussi pour se retirer dans sa chambre. Mais quelques instants après, comme elle allait passer dans le cabinet de travail du jeune homme pour y faire, pendant son absence, ces petits rangements délicats, ces appropriations minutieuses qui sont dans les attributions des maîtresses de maison les plus élégantes, elle entendit la voix de M. Nordin, qui s'adressait à madame Castel, en prenant congé d'elle : « Elle ne me le pardonnera pas, disait-il, parlez pour moi. »

Clara ne put donner à ces paroles d'autre sens que celui qui correspondait à sa pensée intime. « Non, se répétait-elle : je ne lui pardonnerai pas de s'être fait aimer, puisqu'il est engagé à une autre. »

Elle essaya de se livrer à la besogne qu'elle s'était prescrite. Mais, en touchant tous ces ob-

jets qui conservaient pour elle le magnétisme d'un autre contact, elle sentait comme la pénétration de cette présence cruelle et chère qui allait lui être enlevée après avoir détruit son repos. Elle ne put retenir ses larmes qui tombèrent abondantes et muettes de ses yeux sur ses joues et sa poitrine. Puis tout à coup il lui sembla que son cœur se fondait, s'évanouissait, et, renversée comme par la violence d'un ouragan, elle tomba étendue sans connaissance sur le parquet.

Ce fut M. Nordin qui la trouva dans cet état, lorsqu'il revint quelques minutes après pour prendre des notes qu'il avait oubliées. Sa première pensée fut de réclamer le secours de madame Castel ; mais son premier mouvement fut de prendre cette chère mourante dans ses bras. Il la porta sur un canapé et, à genoux auprès d'elle, il l'admirait dans sa pâleur, dans le calme de son insensibilité.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, répétait-il avec délire. Je vous aime, pourquoi ne vous l'ai-je pas dit plus tôt ? Voudrez-vous comprendre les raisons de mon silence ? Clara, ma chère Clara, m'entendez-vous, pouvez-vous m'écouter ?

Clara fit un effort pour ressaisir ses sens échappés ; elle entr'ouvrit les yeux ; elle vit l'abandon de son attitude auprès de M. Nordin ; elle voulut

l'écarter, lui répondre; mais elle ne put faire aucun mouvement ni articuler aucun son.

— Je vous aimais avant de quitter Paris, continua-t-il, Jules et Blanche m'avaient tant parlé de vous! mais je ne voulais pas forcer votre inclination; je ne voulais me présenter à votre choix qu'après avoir su gagner votre estime et votre confiance accordées en toute liberté. Mais j'ai trop attendu. Combien je me repens!

— Blanche est votre fiancée, dit enfin Clara, en laissant passer ces mots entre ses dents serrées.

— Non, Blanche est ma sœur; je suis le frère de ce Jules que vous aimiez. Je ne suis pas Anatole Nordin, je suis André Nordin.

— André, répéta Clara, comme si elle savourait la douceur de ce nom.

— C'est le nom que vous me donnerez, n'est-ce pas? Je me suis laissé appeler seulement M. Nordin, parce que je ne voulais pas que vous apprissiez à aimer le prénom d'Anatole.

— Mais pourquoi, dit-elle, en se soulevant et en reprenant, avec ses forces, toute sa dignité de jeune fille : pourquoi m'avoir trompée si longtemps?

— Parce que, troublé moi-même par l'amour, je n'ai pu savoir si vous aviez fait l'expérience complète de votre cœur.

— Un jour pourtant vous avez parlé; mais,

dans votre confidence, je n'ai vu que le délire de la maladie.

— Quoi ! je vous ai dit que je vous aimais, je ne m'en souviens pas : mais je bénis ce délire qui vous a dévoilé ma pensée. Depuis que vous étiez revenue de votre voyage avec votre oncle, j'osais moins parler encore ; car vous pouviez supposer que je me décidais à vous offrir mon nom, parce que votre innocence atteinte par la calomnie avait été reconnue.

— Alors, qu'attendiez-vous ? Sans ce moment de trouble et d'émotion qui vous a arraché votre secret, vous me quittiez en nous laissant étrangers l'un à l'autre ?

— Oh ! non, non, n'en croyez rien ; j'avais chargé votre mère de plaider ma cause, et pourtant je sais qu'il y aurait toujours eu quelque chose d'incomplet dans mon bonheur si une autre eût prononcé pour moi l'aveu qui vous livre ma vie, si une autre eût obtenu avant moi de votre bouche la promesse de réciprocité que j'attends.

— Mais, dit Clara en souriant : à mon tour, je puis prolonger aussi votre attente !

— Non, Clara, vous n'êtes pas coquette. Vous aurez pitié de moi parce que j'ai partagé toutes vos souffrances. Clara, ma bien-aimée, ce moment est le plus imposant de notre vie, les autres ne feront que le rappeler. Dites, voulez-

vous être ma femme, ma compagne inséparable, la confidente de toutes mes actions et de toutes mes pensées, mon éternel amour ?

— Je le veux, répondit-elle avec un accent de gravité, inspiré par la conscience autant que par le cœur.

Mais si tendre et si chaste que fût le regard qui la remerciait, elle ne put en supporter la fascination.

— Assez, reprit-elle, j'ai besoin de respirer, laissez-moi approcher de cette fenêtre.

Il la conduisit et entr'ouvrit la persienne fermée.

— J'oubliais que vous étiez souffrante; c'est une distraction impardonnable, car je me suis toujours promis de ne pas me laisser dominer par l'égoïsme de l'amour.

— Eh bien, soignez votre malade, donnez-moi un verre d'eau.

C'était une des attentions de Clara de mettre toujours une carafe d'eau fraîche à la portée du travailleur.

Il lui présenta le verre qu'elle lui avait demandé. Elle le but à demi et le lui rendit. A son tour, il le vida d'un trait : c'est notre coupe d'hymen, dit-il; c'est un symbole !

Mais il semblait que la fraîcheur de l'eau avait une réaction brûlante qui les enivrait : leurs mains et leurs regards ne se quittaient plus.

Dans ce moment, madame Castel entra.

— Soyez la bienvenue, ma mère, s'écria l'heureux jeune homme. Vous allez me débarrasser de la contrainte qui m'oppresse, en me permettant d'embrasser Clara, comme ma fiancée, comme ma femme.

Et sans attendre la réponse, il pressa la jeune fille sur son cœur.

— Méchante mère, dit Clara, en se reprenant plus vite que ne l'aurait voulu André Nordin; vous qui d'ordinaire êtes si clairvoyante, comment ne vous étiez-vous pas aperçue que je l'aimais?

— Il ne suffisait pas de l'aimer, il fallait le connaître. Malgré tout l'intérêt que je portais à notre André, j'ai voulu agir pour lui comme j'avais fait pour M. de Rémare. Un mari n'est pas seulement l'homme qu'on aime, c'est aussi un associé pour tous les intérêts de la vie. J'avais eu un bon mari et un mauvais associé. Je voulais que tu fusses encore mieux partagée que moi.

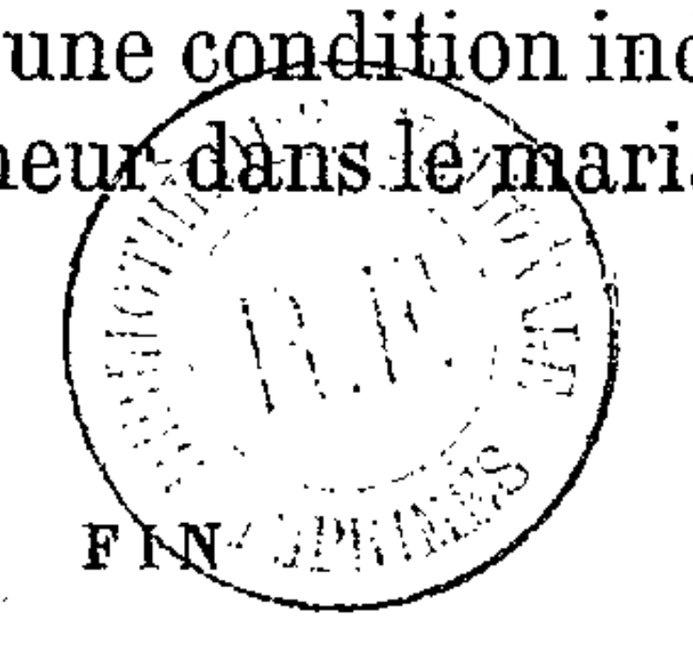
La correspondance entre Clara et Blanche, depuis si longtemps interrompue ou languissante, fut reprise le soir même par un volume qu'il est inutile de transcrire ici.

Dès que le bruit du mariage de Clara se répandit, M. de Rémare partit pour l'Italie. Il fut un des derniers volontaires de la papauté. Depuis,

il n'est pas revenu : sa véritable patrie était plutôt Rome que la France. Peut-être est-il, comme il l'avait dit, prêtre ou moine.

Paul Dulandier a conservé dans sa défaite une attitude digne. Il s'est marié deux ans après Clara avec la fille d'un riche fermier qui voit en lui un être supérieur. Il s'essaie, dans la mesure de ses forces, à développer l'intelligence et les instincts généreux de sa jeune femme, et, dans ce travail, il progresse lui-même : paix aux hommes de bonne volonté !

Le reste de l'histoire de Clara Castel et d'André Nordin peut être renfermé dans une ligne. Ils sont de ces rares époux dont on dit : ils ne se quittent pas ! Mais leur union la plus intime n'est pas dans leurs actions, elle est dans leurs pensées, dans leurs opinions. A notre époque de luttes morales, c'est une condition indispensable pour réaliser le bonheur dans le mariage.



FIN

Paris. — Imprimerie Walder, rue de l'Abbaye, 22

COLLECTION A 5 FRANCS LE VOLUME

AVEC PRIMES

DERNIERS PARUS

XAVIER DE MONTÉPIN.	Le Mari de Marguerite	3 vol.
—	Les Confessions de Tullia. (Inédit.)	1 vol.
—	Le Bigame	2 vol.
—	La Voyante	4 vol.
PAUL DE KOCK	La Mariée de Fontenay-aux-Roses. (Inédit.)	1 vol.
—	Friquette. (Inédit.)	1 vol.
—	Un Jeune homme mystérieux.	1 vol.
—	Les Intrigants. (Le dernier inédit)	2 vol.
HENRY DE KOCK	Les Baisers maudits. (Inédit.)	1 vol.
—	Le Démon de l'alcove. (Inédit.)	1 vol.
—	Ni Fille, ni Femme, ni Veuve. (Inédit.)	1 vol.
ÉLIE BERTHET	Le Séquestré	1 vol.
—	Les Parisiennes a Nouméa	1 vol.
Vte DE BEAUMONT-VASSY.	Le Fils de la Polonaise. (Inédit.)	1 vol.
—	Mémoires secrets du XIXe siècle	1 vol.
CH. MONSELET	Le Théatre du Figaro	1 vol.
—	Chanvallon Histoire d'un souffleur de la Com.-Française.	1 vol.
CH. JOLIET	Le Train des maris	1 vol.
—	Le Roman de Bérengère	1 vol.
HONORÉ SCLAFER	La Chasse et le Paysan. (Inédit.)	1 vol.
—	Le Paysan riche. (Inédit.)	1 vol.
BÉNÉDICT-HENRI RÉVOIL.	La Saint-Hubert	1 vol.
FIRMIN MAILLARD.	Les Derniers bohèmes, Henri Murger et son temps	1 vol.
ANGELO DE SORR.	Le Drame des Carrières d'Amérique. (Inédit.)	1 vol.
—	Le Fantôme de la rue de Venise. (Inédit.)	1 vol
—	Jeanne et sa suite	1 vol.
—	Ranalalalulu CXXXIV. (Inédit.)	1 vol.

SOUS PRESSE

ÉLIE BERTHET	Les Drames du cloitre	1 vol.
ANGELO DE SORR.	Les Nuits de Versailles. (Inédit.)	1 vol.
D. DE GENNES ET CONSTANT CHERET.	Chasse aux femmes et aux lions en Algérie	1 vol.
XAVIER DE MONTÉPIN.	Les Tragédies de Paris. (Inédit.)	4 vol.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.